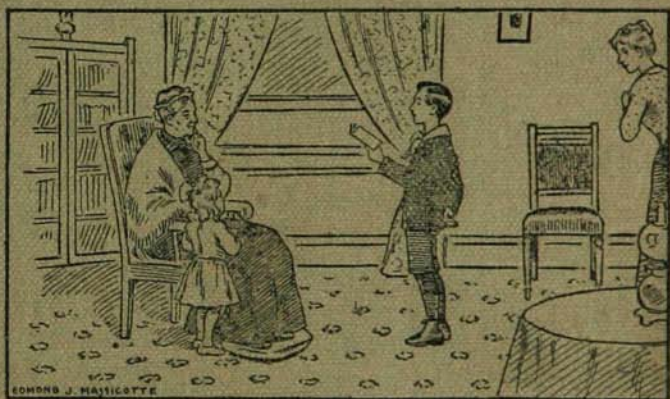


D + S

LECTURE COURANTE

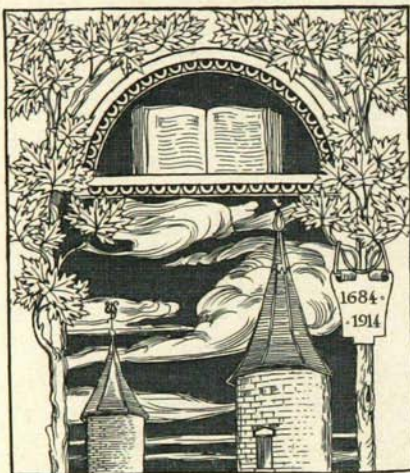
PAR LES FRÈRES
DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE



Prix 30 sous

MONTREAL

PROCURE DES FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE



BIBLIOTHEQUE
SAINT-SULPICE, MONTREAL



A.D. 1915

D. † S.

COURS ÉLÉMENTAIRE

LECTURE COURANTE

par les Frères de l'Instruction Chrétienne



CE MANUEL CONTIENT :

70 LECTURES EN PROSE, *composées
ou modifiées pour cet ouvrage,*

35 POÉSIES FACILES,

5 EXERCICES DE LECTURE,

ET IL EST ILLUSTRÉ

par un artiste canadien.

BELLOUX
SANT-SULPICE

MONTRÉAL

PROCURE DES FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE

Droits réservés, Canada, 1915,
par les FRÈRES DE L'INSTRUCTION CHRÉTIENNE,
Montréal.

PC
2115
L6
137

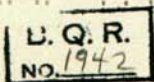


TABLE DES MATIÈRES

— : 0 : —

Les titres des poésies sont imprimés en italique.

PREMIÈRE PARTIE

Leçons	Pages
1 Soyons charitables..	1
2 Comment il faut lire..	3
3 <i>La leçon de lecture</i>	7
4 La franchise récompensée..	8
5 La leçon d'écriture..	11
6 <i>Le bon élève</i>	12
7 Les bananes..	13
8 Le loup et l'agneau..	15
9 <i>Une mauvaise rencontre</i>	17
10 Marguerite Bourgeoys..	18
11 La curiosité punie..	20
12 <i>Le miroir brisé</i>	22
13 Vendredi chair ne mangeras..	23
14 L'oiseau-mouche..	26
15 <i>Le moineau et la tourterelle</i>	28
16 Robert Bruce..	29
17 Les deux factures..	31
18 <i>Ma mère</i>	34
19 Le Canada..	35
20 Utilité de l'instruction..	37
21 <i>Les aveugles</i>	40
22 L'enfant et le violon..	40
23 L'écho..	43
24 <i>Mauvais caractère</i>	45
25 Le chardonneret captif..	46
26 Respectons les infirmes..	48
27 <i>La mère</i>	51

DEUXIÈME PARTIE

Leçons	Pages
28 Le lièvre et la tortue.. . . .	53
29 Une fillette bien attrapée.. . . .	55
30 <i>La petite gourmande</i>	58
31 Exercice de lecture.. . . .	58
32 Les chenilles.. . . .	59
33 La peur.. . . .	62
34 <i>La nuit</i>	64
35 Exercice de lecture.. . . .	65
36 Le souhait imprudent.. . . .	66
37 Le corps humain.. . . .	68
38 <i>Quand on est petit enfant</i>	71
39 Exercice de lecture.. . . .	71
40 La marmotte.. . . .	72
41 Comment on construit une maison.. . . .	74
42 <i>Le petit poulet</i>	77
43 Exercice de lecture.. . . .	78
44 Le loup et le jeune mouton.. . . .	79
45 Le cuir.. . . .	80
46 <i>Faire du bruit</i>	83
47 Exercice de lecture.. . . .	84
48 Jeanne Mance.. . . .	85
49 Suite fâcheuse d'une désobéissance.. . . .	88
50 <i>Le moucheron et le papillon</i>	90
51 Exercice de lecture.. . . .	91
52 Les animaux domestiques.. . . .	93
53 Charlemagne.. . . .	96
54 <i>La petite paresseuse</i>	98
55 Les mages.. . . .	99
56 L'eau.. . . .	101
57 <i>Le tour du monde</i>	103
58 Les trois règnes de la nature.. . . .	104
59 Un élève vertueux.. . . .	106
60 <i>L'enfant et le serin</i>	109
61 Grison.. . . .	110
62 Abraham Lincoln.. . . .	113
63 <i>Voyage à la lune</i>	115
64 Comment on doit se tenir à table.. . . .	116

Leçons	Pages
65 La Province de Québec..	118
66 <i>Ne craignez rien</i>	122
67 Samuel de Champlain..	123
68 Notre maison..	126
69 <i>Mon village</i>	129
70 La moufette..	130
71 Chomedey de Maisonneuve..	131
72 <i>Le panier</i>	134
73 Jésus à Nazareth..	135
74 La chasse à l'écureuil..	139
75 <i>Le plus grand</i>	142
76 Les étoffes..	143
77 Les principaux métaux..	147
78 <i>Le crayon</i>	150
79 Les abeilles..	151
80 Robin et le Géant..	154
81 <i>Le petit enfant</i>	157
82 Christophe Colomb..	158
83 Animaux sauvages du Canada..	161
84 <i>La chanson du blé</i>	164
85 Charles Lemoine..	165
86 Il faut se réconcilier..	169
87 <i>Tout doux</i>	171
88 L'hygiène..	172
89 L'enfant sauvé par son chien..	175
90 <i>La prière et l'aumône</i>	178
91 La conversion des Têtes-Plates..	179
92 Histoire de Fanfan..	183
93 <i>La servante</i>	186
94 Animaux sauvages étrangers..	188
95 Le Père Jogues, S. J..	191
96 <i>Le nid des oiseaux</i>	195
97 Les deux Léon..	196
98 De bonnes vacances..	200
99 <i>Mon jardin</i>	203
100 Le major Closse..	205
101 Les races humaines..	209
102 <i>La lampe</i>	213

Leçons	Pages
103 La société..	214
104 Souhails de fête..	219
105 <i>La fête d'une mère</i>	222
106 L'agonie de Jésus..	223
107 Les oiseaux..	227
108 <i>Bonsoir</i>	231
109 La bonne vache..	232
110 La leçon..	237

N. B. Les maîtres recevront, sur demande, une brochure qui leur indiquera comment se servir de ce manuel de lecture courante.

PREFACE.

A l'élève :

*Gentil enfant dont l'oeil bien exercé
Sait distinguer de façon prompte et sûre
Chacun des mots que contient l'A B C,
J'ai fait pour toi ce livre de lecture.*

*Prends-le bien vite, et que ton petit doigt,
Avec grand soin, tourne ces belles pages.
Ce livre neuf désormais est à toi ;
L'une après l'autre, admire ses images.*

*C'est le portrait de tes jeunes amis
Qu'en ces récits j'ai retracé, peut-être.
Si ton portrait à toi s'y trouve mis,
Tes qualités te feront reconnaître.*

*Apprends à lire, écolier canadien.
A notre corps, il faut la nourriture,
Il faut à l'âme un saint amour du bien,
A notre esprit, l'étude et la lecture.*

J. CRÉDO.

LECTURE COURANTE

PREMIERE PARTIE.

1. — SOYONS CHARITABLES.

bille: petite boule en matière dure.

estime: respect.

mendiant: pauvre, indigent.

mignon: petit et joli.

1. Quelques hommes sur la terre possèdent beaucoup d'argent. D'autres en ont moins; plusieurs n'en ont pas du tout.

2. Ceux qui ont beaucoup d'argent sont les riches; ceux qui n'ont rien sont les pauvres.

3. Nous devons plaindre les pauvres et les secourir. S'ils sont honnêtes, s'ils savent supporter leurs privations avec courage, avec résignation, ils méritent notre estime* plus que personne.

* * *

4. Mon enfant, si vous avez un peu d'argent dans votre bourse, il faut faire la grosse part aux pauvres; ne dépensez pas tout en jouets et en bonbons.

5. Quand vous rencontrez un mendiant* ou quand il en vient un à votre porte, donnez-lui avec politesse, douceur et bonté. Alors votre aumône lui sera bien plus agréable.

6 Il ne se trouvera pas humilié de vous avoir tendu la main, parce qu'il verra que vous avez bon cœur.

Vous ressemblerez au garçon dont je vais vous raconter l'histoire.

* * *

7. Eugène reçut un jour de sa tante une pièce de vingt-cinq sous à l'occasion de sa fête. Quelques heures après, il se rendit chez le marchand voisin pour acheter des billes*.



8. Comme il allait entrer, il vit sur la rue une pauvre femme qui portait un petit enfant dans ses bras et tendait la main aux passants.

9. Eugène eut un moment d'hésitation. Il se demandait s'il devait donner son argent

à la mendicante ou acheter des billes.

10. Il regarda l'enfant. Le pauvre mignon * était pauvrement et légèrement vêtu. Il murmurait : — Maman, j'ai faim.

Alors, Eugène n'hésita plus. Il tendit gentiment sa pièce blanche à la mère indigente en disant : — Tenez, madame.

11. Merci, mon garçon, répondit la pauvre femme ; vous avez bon cœur et Dieu vous bénira.

12. Eugène s'en retourna sans avoir de billes ; mais il emporta dans son cœur ce qui rend plus heureux que tous les jouets : le souvenir d'une bonne action.

D'après Clarisse JURANVILLE.

QUESTIONNAIRE. — 1. Les hommes sont-ils tous également riches ? 2. Quel est le devoir des riches ? celui des pauvres ? — 3. Que doit faire un enfant qui a de l'argent ? — 4. Que reçut un jour Eugène ? 5. Que voulait-il faire de cette somme ? 6. Qui rencontra-t-il ? — 7. Dites ce qu'il fit de son argent ? 8. Pourquoi se sentait-il heureux ?

2. — COMMENT IL FAUT LIRE.

articuler : prononcer nettement.

conversation : causerie.

exprimer : montrer, parler.

taquiner : agacer.

1. Pour bien lire à haute voix, il ne suffit pas seulement de dire les mots sans hésiter ; on

doit aussi faire des liaisons, s'arrêter quand c'est utile, et donner le ton convenable.

2. Voici un bon moyen pour marquer les pauses d'après leur importance.

Lorsque vous rencontrez une virgule (,), arrêtez-vous le temps de compter **un**; quand vous rencontrez un point-virgule (;) ou les deux points (:), arrêtez-vous le temps de compter **deux**. Enfin, à chaque point, prenez le temps de compter **trois**.

* * *

3. Savoir donner le ton à sa lecture, c'est lire comme on parle. Dans la conversation*,



on parle plus ou moins vite; on peut être gai ou triste; tantôt on interroge, tantôt on répond.

4. Suivant ces diverses circonstances, le ton

de la voix doit changer dans une lecture comme dans une conversation.

Pour marquer qu'on interroge, on se sert, dans les livres, du *point d'interrogation* (?). Si l'on exprime* de la joie, de la tristesse ou de l'étonnement, on se sert du *point d'exclamation* (!).

* * *

5. Dites avec le ton naturel que vous avez en récréation :

— Paul, veux-tu venir jouer avec moi? Veux-tu me prêter ta balle, dis?.—Oui, je le veux bien.

6. Lisez en souriant et comme si vous ressentiez un plaisir très vif:

— Quel bonheur! Que je suis content! Maman va m'emmener avec elle voir ma tante; je ne me sens pas de joie!

7. Prononcez doucement, sur un ton qui convient à la douleur :

— Je suis bien triste aujourd'hui: papa est très malade! Comme il se plaint! Je ne veux pas faire de bruit.

8. Prenez un air mécontent. Que l'accent de votre voix laisse deviner de la mauvaise humeur :

— Dis-moi, Louis, est-ce toi qui as pris ma

plume? Où l'as-tu mise? Oh! que tu es donc ennuyeux!

* * *

9. Lisez avec émotion et tristesse:

— Ce matin, un ouvrier s'est tué en tombant d'une échelle. Quel malheur! Que vont devenir ses enfants?

10. Articulez* bien les syllables et dites d'un ton énergique:

— Laisse-moi tranquille, René. Tu me pousses, tu me taquines* toujours. Je suis fâché; va-t'en!

11. C'est très intéressant d'écouter un élève qui lit bien. La vie, le sentiment qu'il met dans sa voix peut nous faire rire ou pleurer, suivant que la lecture est gaie ou triste.

12. Mais une histoire touchante ou amusante nous laisse à peu près indifférents si elle est lue sans aucune expression.

D'après C. J.

QUESTIONNAIRE. — 1. Que faut-il faire pour bien lire à haute voix? 2. Comment peut-on marquer les différentes pauses? — 3. Indiquez en quelles circonstances on varie le ton de la lecture? — 4. Le ton est-il vif ou lent quand on exprime de la douleur? de la colère? de la joie? de l'indifférence? — 5. Quels sentiments peut nous communiquer une bonne lecture?

3. — LA LEÇON DE LECTURE.

*Maman, je ne voudrais pas lire,
C'est ennuyeux.
Ba, bé, bi, ça ne veut rien dire,
J'aime bien mieux
Regarder seulement l'image
Pour m'amuser,
Et puis, si tu me trouves sage,
Un peu causer.*

*J'aime tant les belles histoires
Que tu sais bien ;
Mais ces petites lettres noires,
Ça ne dit rien . . .
Je pense, moi, qu'on est bien bête,
Le trouves-tu ?
De se casser ainsi la tête
Pour bi, bo, bu.*

* * *

*Montre-moi l'agneau qui vient boire
La goutte d'eau,
Le loup avec sa gueule noire
Près du ruisseau ;
Ou bien fais-moi voir la cigogne
Et son long cou,
Ou le vilain oiseau qui grogne,
Le vieux hibou.*

*Enfant, si tu veux pouvoir lire
 Ces beaux récits
 Qui te font pleurer et sourire
 Quand je les dis,
 Il te faut savoir reconnaître,
 L'œil exercé,
 Chaque noire petite lettre
 De l'abécé.*

Mme DE PRESSENSÉ.

QUESTIONNAIRE.— 1. Que désirait faire cet enfant au lieu d'apprendre à lire? 2. Que pensait-il de la leçon de lecture? — 3. Quelles images voulait-il voir? 4. Que lui dit sa mère?

4.—LA FRANCHISE RECOMPENSÉE.

faux serment : mensonge devant un juge.
malfaiteur : celui qui commet une mauvaise action.

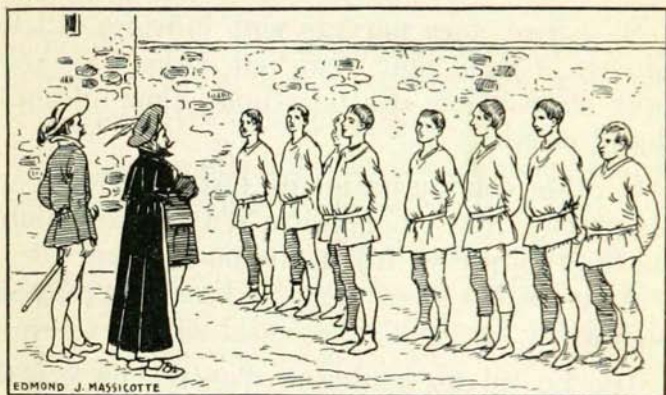
scélérats : vauriens.
sire : titre qu'on donne à un roi.
souverain : roi, chef.

1. Un roi visitait la principale prison de ses Etats. Tout à coup, il vit venir vers lui un groupe de jeunes prisonniers qui s'en allaient au travail.

2. Le roi leur fit signe d'arrêter.

— Voyons! s'écria-t-il en s'adressant à l'un d'eux, pour quelle faute es-tu venu en prison?

3.—Je ne suis point coupable, répondit celui-ci. Deux hommes méchants m'ont conduit sans raison devant le juge; ensuite, par leurs mensonges et leurs faux serments*, ils m'ont fait condamner.



4.—Et toi? dit le roi, faisant signe à un autre prisonnier.

— Sire*, j'étais attaqué par un malfaiteur* et je l'ai tué sans le vouloir, en défendant ma vie.

5. Un troisième condamné affirma que son patron, ayant perdu une somme d'argent, l'accusa bien à tort de l'avoir volée.

6.—En vérité, dit le roi, je vois que vous êtes tous innocents comme de bons petits enfants. Vos accusateurs sont des scélérats* et vos juges ne connaissaient pas leur métier.

7. “Cependant, ajouta le souverain*, n’y a-t-il pas un seul homme parmi vous qui ait mérité la peine à laquelle il se trouve condamné?”

Silence général. Tout à coup, l’un des prisonniers prit la parole et dit :

8. — Sire, mes parents sont infirmes et très pauvres. Pour leur venir en aide, j’ai volé deux ou trois fois des provisions chez un marchand voisin.

9. “Ma condamnation est juste et je ne m’en plains pas ; mais je regrette d’avoir déshonoré ma famille qui est très honnête.

Ayant achevé ces mots, il baissa la tête et pleura.

10. Le roi fit semblant d’entrer en colère et s’écria :

— Comment ! misérable voleur, tu restes ici à côté de ces gens irréprochables. Ne crains-tu pas de les scandaliser par ta conduite ? Tu fais la honte de cette prison.

11. “Afin que tes exemples ne portent point au mal tes excellents compagnons, je vais te mettre à la porte immédiatement. Suis-moi !

QUESTIONNAIRE. — Où se trouvait le roi ? 2. Qui rencontra-t-il ? 3. Quelle réponse lui fit le premier prisonnier ? le second ? le troisième ? 4. Quelle réflexion ajouta le souverain ? 5. Croyait-il ce qu’il disait ? — 6. Quel aveu fit un prisonnier ? 7. Que dit le roi ? 8. Voulait-il le punir ou le récompenser ?

5.—LA LEÇON D'ECRITURE.

bec : partie de la plume qui
écrit.

pâtés : taches.

position : tenue.

voûtée : penchée en avant.

1. Marie se prépare à la leçon d'écriture. Elle prend d'abord son porte-plume et regarde si la plume est bonne.

2. Ensuite elle cherche son cahier dans son pupitre et le pose devant elle, sur la table.

3. Marie prend la position* qu'on lui a recommandée. Elle a le corps droit et le bras gauche sur la table; elle n'est ni voûtée* ni penchée.

4. Marie tient son porte-plume sans trop le serrer, entre les trois premiers doigts. Le bec* de sa plume est posé carrément sur le papier. Elle écrit en regardant le modèle qu'elle imite de son mieux.

* * *

5. Les premières lignes ne sont pas très bien; à la fin des pages, elles sont convenables; quand le cahier sera terminé, l'écriture ressemblera un peu au modèle.

6. Jamais Marie ne tache ses cahiers. On n'y voit ni pâtés* ni pages déchirées.

Quand elle aura fini son cahier, elle l'emportera pour le montrer à sa mère.

7. Vous devinez la joie que cette fillette lui causera en lui montrant son écriture de plus en plus belle. Bientôt, elle pourra écrire à sa grand'mère; celle-ci sera très fière de sa petite Marie, car elle l'aime beaucoup.

8. Je connais des enfants qui ne lui ressemblent guère. Ils font des taches et ne s'appliquent pas; on dit qu'ils écrivent comme des chats.

D'après C. JURANVILLE.

QUESTIONNAIRE. — 1. Comment cette fille se prépare-t-elle pour écrire? 2. Quel est le nom des doigts qui tiennent la plume? 3. Que faut-il faire pour imiter un modèle? — 4. Dans le cahier de Marie, comment sont les premières lignes? le bas des pages? la fin du cahier? 5. A qui Marie fera-t-elle plaisir? Pourquoi?

6. — LE BON ÉLÈVE.

*De son pupitre d'écolier ;
Il n'ose pas lever la tête ;
Jamais sa plume ne s'arrête,
Tant il s'applique à travailler.*

*En classe, toujours le premier,
Comme il y porte un air de fête !
Il sait qu'une œuvre gaîment faite
Porte bonheur à l'ouvrier.*

* * *

*Neuf ans ! Il a hâte d'apprendre ;
De bon matin il faut s'y prendre
Pour ne pas rester en chemin.*

*Dans la chaire où s'assied le maître,
Un jour il montera peut-être,
Pour peu qu'on lui tende la main.*

QUESTIONNAIRE. — 1. Comment exprime-t-on que cet enfant est studieux ? joyeux ? et pas retardataire ? 2. Quels vers signifient : un travail fait de bon cœur rend heureux ? — 3. Dans quels vers compare-t-on l'étude à un voyage ? 4. Cet enfant, qui pourra-t-il bientôt remplacer ?

7.—LES BANANES.

contrée : pays.
croît : pousse.

énorme : très gros.
sommet : le haut.

1. Vous connaissez tous les bananes et vous en mangez souvent, surtout à l'été. Mais savez-vous bien dans quelle contrée* on les récolte ?

2. La banane est le fruit du bananier. Cette plante peu élevée croît* très vite et presque sans soin.

3. Le bananier porte à son sommet* de grandes feuilles allongées. Au bout de huit ou dix mois, il donne des fruits.

4. Les bananes se trouvent disposées les unes près des autres. Elles forment une énorme* grappe qu'on appelle régime.



5. Un régime comprend environ une centaine de bananes. Elles sont douces, sucrées et très nourrissantes.

* * *

6. Dans certaines régions, ces fruits, ont pour les habitants la même importance que le pain chez nous. Ils les cuisent sous la cendre et ils en font une pâte qui peut se conserver longtemps.

7. La plupart des bananes que nous mangeons au Canada viennent de la Floride. Ce pays où l'on récolte beaucoup de fruits se trouve au sud des Etats-Unis.

8. Des wagons entiers sont remplis de bana-

nes. On choisit celles qui ne sont pas encore mûres afin qu'elles ne pourrissent pas avant leur arrivée.

Après trois ou quatre jours de voyage en chemin de fer, ces fruits parviennent à Montréal.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qu'est-ce que le bananier? 2. Comment sont ses feuilles? 3. Qu'appelle-t-on régime de bananes? 4. Comment trouvez-vous ces fruits? — 5. Indiquez diverses manières de manger les bananes? 6. D'où viennent celles que nous mangeons et comment viennent-elles au Canada?

8. — LE LOUP ET L'AGNEAU.

boisson : ce qu'on boit.

insolent : mal élevé.

majesté : titre qu'on donne
à un roi.

seigneur : titre qu'on donne
à un grand personnage.

reproche : blâme.

1. Un agneau se désaltérait au bord d'un clair ruisseau. Tout à coup, il aperçut un loup qui s'écria :

2.—Quel est donc le petit insolent* qui vient boire au même ruisseau que moi. Ne vois-tu pas que tu troubles ma boisson*?

3.—Pardon, Seigneur*, je prie votre majesté* de ne point se mettre en colère contre moi. Je bois plus de vingt pas au-dessous de vous; je ne puis donc troubler votre boisson.

4. — Tais toi ; je dis que tu la troubles.

— Ne serait-il pas plus juste de dire que c'est vous qui troublez la mienne ?

5. — Comment ! misérable, tu oses me faire un reproche * ?

— Oh ! non ; je suis honoré de boire l'eau qui a touché les lèvres de votre majesté,

* * *

6. — Mais tu as un autre compte à régler avec moi. Tu as mal parlé du loup l'an dernier.



— C'est impossible ! Comment l'aurais-je fait ? j'ai un an à peine.

7. — Bah ! tu veux me tromper ; tu n'y réussiras pas. Au reste, si ce n'est pas toi, c'est ton frère.

— Je n'en ai pas.

8. — C'est ton père ou ta mère, alors.

— Vous les avez mangés peu de jours après ma naissance.

— Qu'importe ! C'est quelqu'un de ta race et tu vas payer pour lui.

9. Ayant dit ces mots, le loup saute sur l'agneau. Il l'emporte au fond de la forêt et le dévore en quelques instants.

QUESTIONNAIRE. — 1. Que faisait l'agneau ? 2. Sur quel ton le loup parle-t-il ? 3. Comment répond l'agneau ? — 4. Relevez chaque accusation du loup avec la réponse de l'agneau. 5. Auquel donnez-vous tort ? 6. Quel est le vrai motif qui fait parler le loup ?

9. — UNE MAUVAISE RENCONTRE.

*Un petit lapin indocile
Matin et soir courait, trottait
Loin du terrier, son domicile,
Et sa mère se lamentait.*

*“ Si de quelque bête cruelle
Il fait rencontre par hasard,
Que deviendra-t-il ? ” pensait-elle.
Or il rencontra le renard.*

* * *

*“ Quel bon vent vers moi vous amène ?
Dit l'animal fourbe et malin.
— Vous le voyez, je me promène,
Lui répondit Jeannot Lapin.*

*“ Ma mère voulait auprès d'elle
Me retenir à la maison ;
Moi, je suis las de sa tutelle,
Et prétends vivre à ma façon.*

* * *

*— J'approuve fort votre conduite,
Dit le renard d'un ton moqueur ;
Mais trouvez bon que j'en profite :
Sans vous, j'allais dîner par cœur.”*

*Sur ce, la bête scélérate
Saute sur le jeune imprudent,
Puis l'agrippe d'un coup de patte,
Et l'étrangle d'un coup de dent.*

QUESTIONNAIRE. — 1. Quelle habitude avait le petit lapin ? 2. Que craignait sa mère ? — 3. Quelle rencontre fit le lapin ? 4. Que dit-il de sa mère ? — 5. Que lui répondit le renard ? 6. Que fit-il ? 7. Racontez cette fable.

10.—MARGUERITE BOURGEOYS.

à l'extérieur : en dehors.
farouches : méchants.

pigeonnier : lieu où se re-
tirent les pigeons.
par surprise : par ruse.

1. Montréal fut d'abord une petite bourgade connue sous le nom de Ville-Marie. On y voyait un fort autour duquel on construisit plus tard quelques maisons.

2. La population se composait de Français et de quelques Indiens convertis.

Un bois épais couvrait les environs. Les farouches* Iroquois s'y cachaient souvent pour s'emparer des colons par surprise*.

3. L'établissement de Ville-Marie existait depuis une dizaine d'années quand Marguerite Bourgeoys y arriva. Cette pieuse fille venait de France pour fonder une école.

4. Comme il ne s'y trouvait encore que peu d'enfants, Marguerite s'adonna au soin des malades. Elle s'occupa aussi de faire construire une chapelle en l'honneur de la Sainte-Vierge.

* * *

5. Quatre ans après l'arrivée de Mademoiselle Bourgeoys, M. de Maisonneuve mit une étable à sa disposition. Au-dessus se trouvait un grenier qui servait de pigeonnier*.

6. Marguerite fit réparer et nettoyer la maison. Elle rassembla dans l'ancienne étable des enfants français et indiens pour les instruire.



Ce fut la première école fondée à Montréal.

7. Elle transforma le pigeonnier en chambre. C'est dans cette pauvre demeure qu'elle vint habiter avec ses compagnes. Elles y montaient par une échelle placée à l'extérieur*.

8. Marguerite amena de France plusieurs amies dévouées comme elle. Toutes s'unirent pour former une communauté, dans le but d'instruire les enfants.

9. Les religieuses de cette communauté portent le nom de Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame. Elles sont aujourd'hui très nombreuses au Canada et aux Etats-Unis.

QUESTIONNAIRE. — 1. Parlez de Ville-Marie; de ses alentours; de ses premiers habitants. 2. Que venait faire Marguerite Bourgeoys au Canada? — 3. Quelle maison lui fut remise pour fonder une école et quels furent ses premiers élèves? 4. Quelle communauté a-t-elle fondée?

11. — LA CURIOSITÉ PUNIE.

essoufflé : être hors d'haleine.

voltiger : voler un peu.

1. Depuis longtemps, Christine avait envie d'avoir un serin, un joli serin jaune dans une cage verte. A chaque instant, elle suppliait sa mère de lui en acheter un.

2. Tu en auras, lui dit sa mère, si tu te corriges de ta curiosité.

Christine promit de se corriger et quelque temps après, elle affirma quelle n'avait plus ce vilain défaut.

3. Un jour, à son retour de l'école, sa mère lui dit:—Voilà sur la table une petite boîte toute neuve, je te défends de l'ouvrir et même d'y toucher. Si tu n'es pas curieuse, je te donnerai bientôt quelque chose qui te fera plaisir.

4. La mère était à peine sortie que l'enfant tenait déjà la boîte à la main.

— Comme elle est légère, disait-elle. Tiens! le couvercle

est percé de petits trous. Que peut-il donc y avoir là dedans?

5. Ne pouvant plus résister à sa curiosité, elle leva le couvercle. Au même instant, un joli serin, couleur d'or, s'échappa de la boîte et se mit à voltiger* dans la chambre.

* * *

6. Christine voulut le rattraper et le remettre dans la boîte, afin que sa mère ne s'aperçût



de rien. Malgré tous ses efforts, elle ne put le saisir.

7. Tout essoufflée*, elle courait encore après l'oiseau quand sa mère arriva. Celle-ci lui dit :

— O fille désobéissante et curieuse ! C'est pour toi que j'avais acheté ce joli serin, mais avant de te le donner, j'ai voulu voir si tu le méritais.

8. “ Je vais le mettre en cage pour le porter à ma nièce qui est malade. Cet oiseau la réjouira de ses chants pendant sa convalescence.

9. Christine baissa la tête et ne répondit rien ; mais elle prit la résolution sincère de se corriger.

D'après SCHMID.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quel était le défaut de Christine ? 2. Que désirait-elle ? 3. Quelle condition y mit sa mère ? 4. Que fit-elle pour savoir si sa fille s'était corrigée ? — 5. Christine put-elle rattraper le serin ? 6. A qui l'oiseau fut-il donné ? 7. Quelle leçon reçut-elle de sa mère ?

12. — LE MIROIR BRISE.

Un vilain garçon, louche et sale,

Se promenait dans une salle.

Pour la première fois,

Il voit une superbe glace

Qui reproduit son laid minois

Et sa ridicule grimace.

*Alors, le stupide garçon
 Se fâche, s'arme d'un bâton
 Et brise cette glace aux reflets si fidèles.
 Mais en consultant les parcelles,
 Il ne peut s'empêcher de voir,
 Quoi qu'il fasse,
 Que chaque morceau du miroir
 Lui fait la grimace.*

L. DORELLE.

QUESTIONNAIRE. — 1. Faites le portrait de ce garçon ?
 2. Où se trouvait-il ? 3. Que vit-il ? — 4. Pourquoi se mit-il en
 colère ? 5. Que fit-il ? 6. Que gagna-t-il en brisant cette glace ?

13.—VENDREDI CHAIR NE MANGERAS.

caprice : fantaisie.

s'impatiente : se fâcha.

murmurer : répondre.

ridicule : sot, absurde.

1. Jeanne avait promis, lors de sa première communion, de ne plus manger de viande le vendredi. Or ses parents étaient des chrétiens peu fervents; ils faisaient gras ce jour-là comme les autres jours de la semaine.

2. Le vendredi qui suivit sa promesse, Jeanne vit des aliments gras sur la table, comme à l'ordinaire.

On lui en offrit; elle refusa doucement et prit du pain et du beurre.

3. Est-ce que tu es malade ? lui demanda sa mère.

— Non, maman.

— Est-ce que tu n'as pas faim ?

— Si, un peu, maman.

— Alors, tu n'aimes donc pas ce plat ?

— Oui, maman.

4. Pourquoi n'en manges-tu pas ?



— Parce que c'est défendu.

— Comment ! défendu ?

— Mais oui, maman. C'est aujourd'hui vendredi, et,

quand on n'est pas malade, on est obligé de faire maigre le vendredi ; l'Eglise l'ordonne.

5. Le père s'impatienta* :

— Qu'est-ce que tu viens nous chanter là ? lui dit-il. Mange ce qu'on te donne ou bien monte dans ta chambre et va te coucher sans souper.

6. Jeanne se leva. Sans murmurer*, sans donner aucun signe d'humeur, elle obéit et s'en alla.

7. Cependant, sa mère eut pitié d'elle et lui porta en secret un peu de nourriture. Mais elle lui reprocha ce qu'elle appelait un entêtement ridicule*.

8. Maman, lui dit la courageuse enfant, ce n'est point par caprice* que je veux faire maigre. C'est Dieu qui le commande et j'ai promis de ne pas l'offenser.

9. "Papa m'ordonne de ne point souper; en cela, je puis lui obéir sans déplaire à Dieu. Je n'accepterai donc rien.

Et Jeanne embrassa affectueusement sa mère émue.

10. La femme alla raconter à son mari ce qui venait de se passer.

— Ma foi! dit l'homme, il faut avouer que notre fille vaut mieux que nous. Qu'elle se remette à table et sers-lui à souper suivant son goût.

11. "Après tout, ajouta-t-il, Jeanne nous donne un bel exemple que nous pourrions imiter. Si tu le veux, désormais, toute la famille fera maigre le vendredi.

J. M. A.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quelle promesse Jeanne avait-elle faite? 2. A quelle occasion? 3. Racontez ce qui arriva à table, le vendredi. — 4. Que répondit Jeanne à sa mère qui vint la visiter? 5. Que dit le père pour montrer qu'il avait changé d'idée? 6. Quelles qualités trouvez-vous à Jeanne?

14.—L'OISEAU-MOUCHE.

atteindre : attraper.

gluante : collante.

harcèle : poursuit.

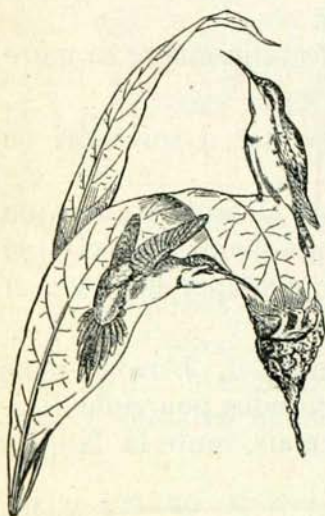
immobile : qui ne bouge pas.

nichée : les oiseaux d'un nid.

oiselets : jeunes oiseaux.

1. Voyez ce petit nid et les oiselets* qu'il contient. Une feuille d'arbre peut supporter la nichée* avec le père et la mère.

2. N'avez-vous jamais remarqué ces oiseaux à l'été, lorsqu'ils voltigent de fleur en fleur?



En les voyant, on les prendrait pour de grosses mouches. De là vient qu'on les appelle oiseaux-mouches.

3. Dès le mois de mai, l'oiseau-mouche revient des pays chauds et visite nos parterres. Il allonge sa langue fine et gluante* au sein des fleurs. Il se nourrit de leur suc et des insectes qu'elles renferment.

* * *

4. Quand il cherche ainsi sa nourriture, on

le croirait suspendu par un fil invisible. Il se tient immobile* en battant des ailes.

5. Celles-ci s'agitent avec tant de rapidité qu'elles produisent un léger bourdonnement. C'est pourquoi les Anglais l'appellent *l'oiseau qui bourdonne*.

6. C'est le plus petit et le plus mignon de tous les oiseaux de la terre. Son corps, à peine aussi gros que votre doigt, est couvert de plumes très fines qui brillent comme des pierres précieuses.

* * *

7. L'oiseau-mouche donne à l'intérieur de son nid les dimensions d'un dé à coudre. Il le bâtit admirablement, au moyen de filaments, d'écorce et de mousse. On le distingue difficilement, car sa couleur se confond avec celle de l'arbre où il est construit.

8. Dans ce petit nid à peine visible, le merveilleux oiseau pond deux œufs blancs, de la grosseur d'un pois. Le père et la mère les couvent tour à tour.

9. L'oiseau-mouche ne craint pas les oiseaux beaucoup plus gros que lui. Il les attaque, les pique, les harcèle* et les chasse; ses mouvements rapides ne permettent pas à ses ennemis de l'atteindre*.

QUESTIONNAIRE. — 1. Pourquoi l'oiseau-mouche est-il ainsi appelé? 2. Quand le voit-on au Canada? dans quels lieux? 3. Que mange-t-il? — 5. Parlez de sa taille et de ses plumes. — 6. Que savez-vous de son nid? de ses œufs? 7. Pourquoi peut-il attaquer des oiseaux plus gros que lui?

15.—LE MOINEAU ET LA TOURTERELLE.

LE MOINEAU.

*Comment se fait-il donc, ma sœur,
Que l'on t'aime, qu'on me rejette ;
Que l'on t'accueille avec douceur,
Qu'avec humeur on me maltraite ?
Cependant je suis très adroit,
Je puis, par mainte gentillesse,
Charmer le maître et la maîtresse :
J'ai cent fois plus d'esprit que toi.*

* * *

LA TOURTERELLE.

*C'est, mon frère, qu'on vous accuse
D'être un gourmand, d'être un voleur :
Vous prenez ce qu'on vous refuse,
Moi, ce qu'on m'offre de bon cœur.
Vous avez plus d'esprit, mon frère,
Plus d'adresse, plus de savoir ;
Mais lorsqu'on l'emploie à mal faire,
Il vaudrait mieux n'en pas avoir.*

QUESTIONNAIRE. — 1. D'après ces vers, comment traite-t-on la tourterelle? le moineau? 2. Quel talent ce dernier prétend-il avoir? — 3. Nommez les défauts que la tourterelle reproche au moineau.

16. — ROBERT BRUCE.

bravoure : courage.

chétive : faible.

dispersée : divisée.

échoué : manqué.

parvint : arriva.

tentative : essai.

1. Robert Bruce était un roi d'Ecosse. Malgré sa bravoure*, il avait été battu six fois par les Anglais et son armée se trouvait dispersée*.

2. Un jour, après une défaite sanglante, ce roi malheureux se retira dans une grange. Il se cachait pour n'être pas découvert par ses ennemis.

3. Bruce désespérait de chasser les Anglais qui envahissaient son royaume. Beaucoup de ses soldats avaient péri; sa propre vie était en danger.

4. Depuis plusieurs jours, il se laissait entraîner à des pensées de découragement. Un matin, ses yeux s'arrêtèrent sur une araignée qui se trouvait près de lui.

5. Elle grimpait le long de son fil; elle s'efforçait de monter sur une poutre afin d'y

accrocher sa toile. Plusieurs obstacles l'empêchaient de réussir.

6. Au moment où l'araignée touchait au but, elle retombait de nouveau. Mais elle semblait se dire aussitôt : Je vais essayer encore ; puis elle remontait.

* * *



7. Robert Bruce l'observait avec attention. Il la vit descendre et remonter jusqu'à six fois. Tant de patience le touchait et l'intéressait.

8. — Pauvre chétive* créature, pensait-il, j'ai, comme toi, échoué* six fois dans mes desseins. Six fois, mes vaillants soldats et moi nous avons été battus.

9. L'araignée remonta péniblement. Pour la septième fois, elle fit tous ses efforts. Enfin,

elle parvint* sur la poutre et elle put s'y maintenir.

* * *

10. Bruce se leva en s'écriant :

— Eh bien ! moi aussi, je ferai une nouvelle tentative*. Je livrerai une septième bataille à mes ennemis et je serai vainqueur.

11. Ce roi courageux rassembla ses soldats. Quelques jours après, il attaqua les Anglais. La lutte fut terrible. Bruce remporta la célèbre victoire de Bannockburn. Bientôt, il redevint maître de tout son royaume.

QUESTIONNAIRE. — Qu'était-ce que R. Bruce ? 2. Pourquoi se cachait-il ? 3. Quelle était la cause de son découragement ? — 4. Quel insecte attira ses regards ? — 5. Parlez des efforts de l'araignée. 6. Quelles réflexions faisait Bruce ? 7. L'araignée réussit-elle ? — 8. Que dit alors Bruce et que fit-il ?

17. — LES DEUX FACTURES.

assidus : continuel.

se disposait : se préparait.

| facture : compte détaillé.

| parcourut : lut rapidement.

1. Georges avait environ dix ans. Un jour, il trouva, par hasard, une facture* adressée à son père.

2. — C'était celle d'un menuisier du village. L'ouvrier donnait le détail de certains travaux faits par lui et il indiquait le prix de chacun d'eux.

3. — Moi aussi, se dit l'enfant, j'ai rendu service à ma mère. Je vais lui remettre une facture.

Il écrivit :

Maman doit à son fils Georges :

Pour être allé chercher du charbon 6 fois.	\$0.50
Pour avoir fendu du bois 4 fois.	0.75
Pour plusieurs commissions.	0.25
Total . . .	<u>\$1.50</u>

4. Au dîner, en dépliant sa serviette, la mère y trouva cette étonnante facture. Elle la prit, la parcourut* et ne dit rien.

* * *

5. Le soir, quand Georges se mit à table pour le souper, il trouva dans son assiette le montant de son compte : une piastre et cinquante sous.

6. Très satisfait, il se disposait* à ramasser cet argent lorsqu'il aperçut une autre facture.

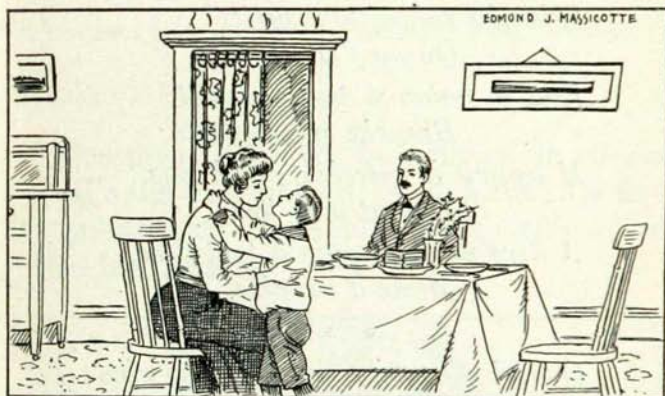
Il lut :

Georges doit à sa maman :

Pour 10 années passées dans une maison bien confortable.	Rien
Pour 10 années de nourriture.	Rien
Pour 10 années de soins assidus*, . . .	Rien
Pour des habits fournis pendant 10 ans.	Rien
Total . . .	<u>Rien</u>

7. Georges lut cette facture aussi surprenante que la sienne. Il devint pensif et rougit de confusion.

8. Soudain, il se leva. Les yeux pleins de larmes et les lèvres tremblantes d'émotion, il courut se jeter dans les bras de sa mère.



9. — Chère maman, dit-il en lui remettant l'argent, je vous demande pardon de ce que j'ai fait. Vous ne me devez rien et moi je dois tout à vous et à papa. C'est une dette que je ne pourrai jamais payer.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qu'est-ce qui donna à Georges l'idée de remettre une facture à sa mère? 2. Que contenait-elle? 3. Que fit sa mère? — 4. Quelle facture reçut Georges, à son tour? 5. Que fit l'enfant? 6. Oseriez-vous faire payer vos petits services à vos parents? Pourquoi?

18. — MA MÈRE.

*Ma mère, que j'aime beaucoup,
M'a donné tout.*

*J'aimerai cette bonne mère
Ma vie entière.*

*Elle m'a soigné tout petit,
On me l'a dit.*

*Elle a balancé ma couchette
Blanche et proprette ;*

*M'apprit à marcher pas à pas,
Tenant mon bras ;*

*A dire un mot, puis à tout dire,
Même à sourire.*

* * *

*Quand elle est là, je ne crains rien ;
Je l'aime bien !*

*Si je pleure, elle me console
D'une parole.*

*Et vite, son baiser chantant
Me rend content !*

*Je veux rendre heureuse ma mère,
Ma vie entière,*

*Travailler et l'aimer bien fort
Jusqu'à la mort !*

- QUESTIONNAIRE. — 1. Qui devez-vous surtout aimer ?
 2. Dites ce que votre mère a fait pour vous. — 3. Quel effet produit la présence d'une mère ? sa parole ? son baiser ?
 4. Quel est votre devoir à l'égard de votre mère ?

19. — LE CANADA.

définitivement : pour tous
 jours.
 population : habitants.

territoire : pays, contrée.
 vaste : très étendu.

1. Comment s'appelle la ville ou le village où nous nous trouvons en ce moment ? Ce lieu n'est qu'un point d'une immense contrée qu'on appelle le **Canada**.



2. Le Canada est borné à l'est par l'océan Atlantique, et à l'ouest par l'océan Pacifique ; au sud, il touche aux Etats-Unis et il s'étend vers le nord jusqu'au pôle.

3. Il y a quatre cents ans, on ne rencontrait que des Indiens sur ce vaste territoire*. Ils vivaient de chasse ou de pêche et se faisaient souvent la guerre.

* * *

4. Jacques Cartier, envoyé par le roi de France, traversa l'océan Atlantique et découvrit le Canada en 1534. Après lui, d'autres marins remontèrent aussi le Saint-Laurent, mais ils ne restèrent pas en ce pays.

5. Plus tard, quelques Français s'établirent sur les bords de ce fleuve. Nous sommes les descendants de ces courageux colons : voilà pourquoi nous nous appelons Canadiens-Français.

6. Les Anglais s'emparèrent du Canada en 1759, après plusieurs années de combat. Depuis cette époque, notre pays appartient à l'Angleterre.

7. Outre les Canadiens-Français et les Canadiens-Anglais, on compte, parmi les habitants de notre pays, des Irlandais, des Ecossais, des Italiens, des Polonais, des Juifs, etc. Ceux-ci arrivent comme émigrants depuis quelques années et la plupart s'établissent définitivement* au milieu de nous.

* * *

8. Le Canada est si vaste* que pour le traverser de l'est à l'ouest il faut voyager en chemin de fer pendant six jours environ. On y voit d'immenses plaines fertiles, des montagnes boisées et de grands lacs.

9. La population* augmente avec rapidité. Les villes deviennent plus considérables et de nouveaux villages se fondent chaque année.

10. Nous devons préférer le Canada à toutes les autres contrées du monde. C'est là que nous sommes nés et que nous vivons; en un mot, c'est notre pays à nous, notre patrie.

QUESTIONNAIRE. — 1. Répondez à la question de la 1^{ère} phrase. 2. Par quoi est borné le Canada? 3. Quels étaient les premiers habitants de ce pays? — 4. Parlez de la découverte du Canada. 5. Pourquoi nous appelons-nous Canadiens-Français? 6. A qui appartient aujourd'hui le Canada? 7. Quels pays nous envoient des émigrants? — 8. Le Canada est-il très étendu? Est-il prospère? 9. Pourquoi devons-nous l'aimer?

20. — UTILITÉ DE L'INSTRUCTION.

convalescence : temps où la guérison s'achève.

externe : qu'on applique sur le corps, en parlant d'un remède.

frictionner : frotter.

médicaments : remèdes.

pharmacie : boutique où l'on vend des remèdes.

1. Thomas était le fils d'un ouvrier ignorant. Bien qu'il eût déjà dix ans, il ne fréquentait pas l'école.

2. Quand les voisins faisaient des observations à son père à ce sujet, il répondait : — Pourquoi perdre son temps à s'instruire ? Moi je ne sais ni lire ni écrire et je gagne mon pain tout comme un autre.

* * *

3. — Or l'ouvrier tomba gravement malade. Le médecin ordonna deux médicaments* que le petit Thomas courut chercher à la pharmacie*. Il revint bientôt, apportant les remèdes dans deux fioles différentes.

4. L'une des fioles contenait un sirop qu'il fallait prendre par cuillerées. L'autre renfermait une huile noirâtre avec laquelle le malade devait frictionner* sa poitrine.

5. La prescription du médecin se trouvait écrite sur chaque fiole. Sur l'une d'elles était collée une étiquette où se dessinait une tête de mort. Au-dessus on lisait : Poison : usage externe*.

6. L'ouvrier et son fils furent bien embarrassés, car ils ne pouvaient pas lire la prescription.

— Je crois bien que voici ce qu'il faut avaler, — dit le malade. A ces mots, il prit le poison avec lequel il devait se frictionner.

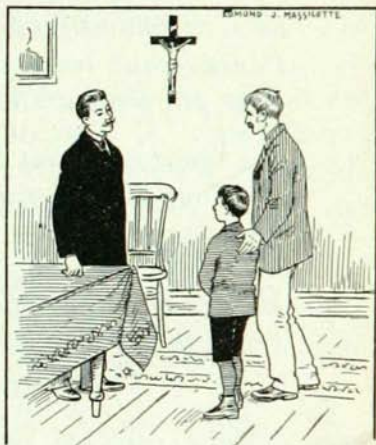
* * *

7. Au bout d'une demi-heure, il ressentit de grandes douleurs et envoya chercher le médecin.

Celui-ci administra immédiatement un contre-poison.

8. L'ouvrier faillit en mourir; il mit près de six mois pour se rétablir. Quand il entra en convalescence*, la première sortie qu'il fit dans le village fut pour conduire son garçon à l'école.

9. Tous les deux étaient maintenant convaincus de l'utilité de l'instruction. Le père de Thomas raconta lui-même à l'instituteur comment il avait failli payer de sa vie son ignorance et celle de son fils.



D'après J. M. GUYAU.

QUESTIONNAIRE. — 1. Pourquoi cet ouvrier n'envoyait-il pas son fils à l'école ? 2. Pourquoi avait-il tort ? 3. Que prescrivit le médecin au père de Thomas ? — 4. Qu'est-ce que Thomas courut chercher à la pharmacie ? 5. Pourquoi l'ouvrier se trompa-t-il de fiole ? — 6. Quel fut l'effet du poison sur le malade ? 7. Pourquoi conduisit-il son fils à l'école ?

21. — LES AVEUGLES.

*Les aveugles vont à tâtons,
Frappant le sol de leurs bâtons.
Pour eux, la nuit est éternelle.
Ils sont comme dans un trou noir,
Poursuivant, sans jamais rien voir,
Leur pauvre marche qui chancelle.*

*Les ignorants vont à tâtons,
Ils n'ont ni guides ni bâtons.
Ils ne savent pas se conduire,
Il faut les prendre par la main
Et leur montrer le bon chemin,
Parce qu'ils n'ont pas su s'instruire.*

O. AUBERT.

QUESTIONNAIRE. — 1. Que veut dire : aller à tâtons ? 2. Pourquoi les aveugles vont-ils ainsi ? 3. Pourquoi sont-ils comme dans un trou noir ? — 4. A qui compare-t-on les ignorants ? 5. Que veut-on dire par ces paroles : il faut les prendre par la main et leur montrer le bon chemin.

22. — L'ENFANT ET LE VIOLON.

archet : baguette avec des
crins tendus.

effrayé : qui a peur.

manche : partie par laquelle
on prend un instrument.

répliqua : répondit.

1. — Un musicien jouait fort bien du violon.
Son jeune enfant, nommé Justin, aimait à

l'entendre jouer *Marlbrough*, *Le roi Dagobert*, *Au clair de la lune*.

2. Alors, Justin chantait et le père accompagnait doucement la petite voix sur le violon. C'était très joli et cela ne semblait pas du tout difficile.

3. Le père plaçait le haut du violon entre son menton et sa poitrine. Il prenait le manche* de l'instrument dans sa main gauche dont les doigts touchaient les cordes, l'une après l'autre.



4. De la main droite, il tenait l'archet* et le promenait sur les cordes comme ceci : en haut, en bas, au milieu, en bas. Et le violon chantait tout ce qu'on voulait.

* * *

5. Cela paraissait si simple et si facile que l'enfant voulut jouer à son tour.

— Donnez-moi, papa, dit-il, donnez votre violon que je joue *Au clair de la lune* ou bien *En roulant ma boule*.

6. Le musicien donna son violon et le petit Justin le posa très adroitement en imitant son père. Il prit ensuite l'archet de la main droite : une ! deux ! il joua.

7. Mais quelle affreuse musique on entendit ! Au lieu du joli chant qu'on lui demandait, le violon ne fit que grincer, ronfler, crier, grogner, hurler.

* * *

8. Cela déchirait si affreusement les oreilles que le petit garçon en fut effrayé*. Il courut le rendre à son père en disant :

9. — Papa, votre violon est cassé ; il ne peut plus rien chanter comme il faut.

— Tu te trompes, mon enfant, répliqua* son père en souriant. Il est très bon, mais tu ne sais pas en jouer.

10. — Est-ce que tout le monde ne peut pas faire chanter un violon ? — Non, il faut d'abord apprendre à le faire chanter.

Le père avait raison ; avant d'être musicien, il faut étudier la musique.

11. — Les petits écoliers veulent être savants, tout comme Justin voulait être musicien ; mais

avant d'être fiers d'avoir une bonne instruction, il faut qu'ils étudient longtemps.

D'après Mme P. C.

QUESTIONNAIRE. — 1. Que faisait Justin quand son père jouait du violon? 2. Comment tient-on cet instrument? — 3. Quelle demande fit Justin? 4. Comment joua-t-il? — 5. Que dit l'enfant? 6. Quelle fut la réponse du père? 7. Que faut-il faire pour devenir musicien? pour être instruit?

23. — L'ÉCHO.

bosquet : petit bois.

gamin : enfant; enfant qui court les rues.

injures : insultes.

voisinage : alentours.

sot : qui n'a pas d'esprit.

1. Le petit Georges ignorait encore ce que c'est que l'écho. Un jour qu'il se trouvait dans une prairie, il se mit à crier : — Hop! hop!

2. Aussitôt, il entendit ces mêmes mots dans le bosquet* voisin. Croyant que quelqu'un s'y cachait, il demanda d'un air étonné : — Qui es-tu?

3. La voix mystérieuse répéta immédiatement : — Qui es-tu?

Georges reprit alors : — Tu es un sot! Mais il reçut pour réponse : — Tu es un sot!

4. Pour le coup, Georges se mit en colère. Il adressa des paroles de plus en plus injurieuses à l'inconnu qu'il croyait être dans le voisinage*.

* * *



5. L'écho lui renvoya fidèlement toutes les injures* qu'il prononçait.

Georges entra dans le bosquet pour chercher l'insolent qui se moquait de lui. Mais il ne trouva personne.

6. Il courut à la maison et raconta à sa mère ce qui venait d'arriver. Il lui répéta les mots blessants que lui avait adressés le gamin * caché dans le bosquet.

7. — Mon fils, lui dit-elle, ce que tu as entendu n'est que l'écho de ta voix. C'est toi-même qui prononçais les injures dont tu te plains. Si tu avais prononcé des paroles affectueuses, l'écho t'aurait répondu par des paroles affectueuses.

8. De même, dans la vie, nous sommes souvent traités comme nous traitons les autres.

Si nous voulons qu'on soit aimable envers nous, commençons par être aimables envers tout le monde.

D'après SCHMID.

QUESTIONNAIRE. — 1. Où se trouvait Georges ? 2. Cette aventure aurait-elle pu se passer dans une plaine ? Pourquoi ? 3. Rapportez un cri, une question, une insulte de Georges. — 4. Que fit l'enfant pour découvrir qui lui répondait ? 5. Qu'alla-t-il dire à sa mère ? 6. Montrez que les accusations qu'il portait retombaient sur lui. 7. Quelle leçon lui donna sa mère ?

24. — MAUVAIS CARACTÈRE.

*Toto n'est pas gentil du tout,
Il ne trouve rien à son goût.
Déjeune-t-il d'un pain au beurre,
S'il est chaud, il pleure
Durant un quart d'heure.
S'il est froid, il en fait autant.
Toto n'est jamais content.*

*Pour Monsieur Toto les bonbons
Ne sont jamais ni frais, ni bons ;
Il a des jouets par douzaine,
Il les regarde à peine
Un jour par semaine ;
L'un est trop gros, l'autre trop grand.
Toto n'est jamais content.*

*Quand Toto reste à la maison,
 Il dit qu'on le tient en prison.
 Lorsqu'il est en promenade,
 Il est si maussade
 Qu'on le croit malade.
 Il voudrait rentrer à l'instant.
 Toto n'est jamais content.*

Ah ! quel vilain Toto ! Qu'il est donc déplaisant !

QUESTIONNAIRE. — 1. Quel est le défaut de Toto ?
 2. De quoi se plaint-il ? 3. Voudriez-vous avoir un camarade
 comme Toto ? Pourquoi ?

25. — LE CHARDONNERET CAPTIF.

instinct : idée naturelle et
 irraisonnée.
 obligation : devoir.

touché : ému.
 surpris : étonné.

1. Jean avait mis en cage un joli chardonneret pris au piège par lui.

Quelques jours après, il se rendit chez son oncle dans une ville éloignée où il demeura deux semaines.

2. Dans la hâte de son départ, il ne songea pas à son oiseau. La cage resta suspendue à un arbre, au fond du jardin.

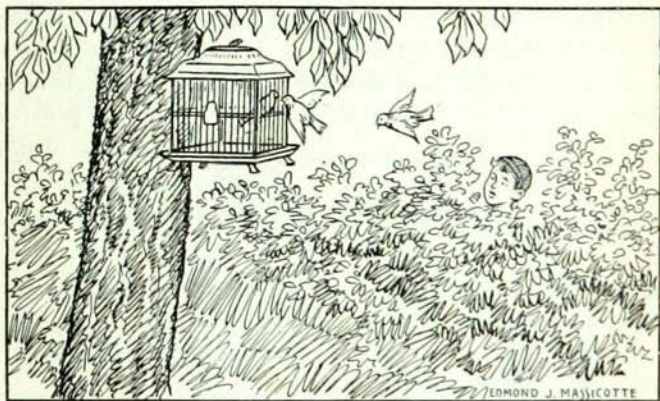
3. Dès qu'il fut de retour, Jean demanda si

l'on avait porté de la nourriture à son chardonneret. Personne ne l'avait fait, car on ignorait où se trouvait la cage.

4. L'enfant se rendit bien vite au jardin et à sa grande surprise, il trouva l'oiseau plein de vie. Longtemps il chercha comment s'expliquer la chose, il ne put y réussir.

* * *

5. Ce n'est pas possible que mon chardonneret vive quinze jours sans manger, se dit



Jean. Cachons-nous un peu et voyons qui en prend soin.

6. Il aperçut bientôt d'autres chardonnerets qui s'approchaient de son prisonnier et lui offraient des graines.

C'était l'explication cherchée.

7. L'enfant vint raconter à sa mère ce qu'il avait vu; il en demeurait surpris* et touché*.

— Mon fils, lui dit-elle, ces oiseaux nous donnent une leçon. Admire l'instinct* qui les porte à s'entr'aider dans le besoin.

8. "A plus forte raison, les hommes doivent-ils s'aimer et se prêter secours les uns les autres. Nous sentons que c'est une obligation* de conscience, et Dieu nous en fait un commandement.

QUESTIONNAIRE. — 1. Où l'enfant avait-il placé son oiseau? 2. Pourquoi fut-il surpris à son retour de voyage? — 3. Que fit-il pour savoir qui prenait soin de son chardonneret? 4. Quelle remarque fit sa mère?

26. — RESPECTONS LES INFIRMES.

contrefaire : imiter.

démarche : manière de marcher.

espiègles : méchants et rusés.

se hasarder : s'exposer.

péril : danger.

tocsin : signal d'alarme.

1. Quelques enfants, au sortir de l'école, rencontrèrent un boiteux qui se traînait à grand'peine.

Aussitôt, ces petits espiègles* commencèrent par contrefaire* sa démarche*.

2. — Bientôt ils adressèrent de cruelles plaisanteries à ce pauvre homme. Celui-ci supportait tout en silence, mais il avait de grosses larmes dans les yeux.

3. Un vieillard qui avait assisté à cette scène fit signe aux enfants d'approcher.

— Savez-vous, leur dit-il, quel est cet homme dont vous vous moquez ? Ecoutez l'histoire de ce bon père Mathieu.



4. Il y a environ cinquante ans, lui et moi nous avons votre âge et nous allions à l'école ensemble. C'était alors un charmant petit garçon, intelligent, vigoureux, ayant deux bonnes jambes comme vous.



5. — A dix-huit ans, Mathieu était considéré comme le plus fort et le plus brave des jeunes gens des environs.

Or, une nuit, il entendit sonner le tocsin*. Un violent incendie consumait l'une des principales maisons du village.

6. Mathieu courut bien vite porter secours. Il apprit, en arrivant, qu'une femme venait d'être sauvée du brasier; mais on lui dit qu'un de ses enfants était resté dans une chambre du second étage.

7. Cette mère poussait des cris déchirants et suppliait tous les assistants d'aller chercher son fils au milieu des flammes. Nul n'osait se hasarder*, tant le péril* était grand.

* * *

8. Mathieu saisit une échelle. Il monte rapidement, brise la fenêtre et saute dans la chambre.

Quelques instants après, on le vit descendre, au bout d'une corde, un panier où dormait un enfant.

9. Quand le courageux jeune homme voulut sortir, l'échelle était à moitié consumée par le feu. Il avait à peine mis le pied sur le premier échelon qu'il tomba sur le sol.

10. On parvint à le retirer des flammes. Il s'était gravement brûlé la figure et cassé une

jambe. C'est depuis ce temps que mon ami est boiteux.

11. Les enfants baissèrent les yeux en rougissant, car ils regrettaient leur faute.

Ils reprirent leur chemin et hâtèrent le pas pour rejoindre le père Mathieu.

En passant près de lui, ils se découvrirent en disant poliment : — Bonjour, monsieur.

QUESTIONNAIRE. — 1. Où et par qui ce boiteux fut-il rencontré? 2. Que firent les enfants? — 3. Dites ce que leur raconta un vieillard? — 4. Comment Mathieu sauva-t-il l'enfant? 5. Pourquoi boite-t-il? 6. Que firent les enfants après ce récit?

27. — LA MÈRE.

*La nuit, lorsque je sommeille,
Qui vient se pencher sur moi?
Qui sourit quand je m'éveille?
Petite mère, c'est toi.*

*Qui, pour que je sois bien sage,
Doucement prie avec moi?
Qui d'un ange a le visage?
Petite mère, c'est toi.*

*Qui gronde d'une voix tendre,
Si tendre, que l'on me voit
Repentant, rien qu'à l'entendre?
Petite mère, c'est toi.*

• * *

*Qui pour nous est douce et bonne?
Au pauvre ayant faim et froid,
Qui m'apprend comment on donne?
Petite mère, c'est toi.*

*Qui, me montrant comme on aime,
Sans cesse pensant à moi,
Me chérit plus qu'elle-même?
Petite mère, c'est toi.*

*Quand te viendra la vieillesse,
A mon tour veillant sur toi,
Qui te rendra ta tendresse?
Petite mère, c'est moi.*

M^{me} HUE.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quelles actions faites par la mère sont indiquées dans les trois premières stances? — 2. Quelles actions faites par la mère sont indiquées dans les deux stances suivantes? 3. Par quelle promesse l'enfant termine-t-il?



DEUXIEME PARTIE.**28. — LE LIÈVRE ET LA TORTUE.**

flaire : sent.

lévrier : grand chien de chasse.

levraut : jeune lièvre.

lieue : trois milles.

sauts : bonds.

trajet : parcours, chemin.

1. Un jeune lièvre, un peu étourdi, rencontra une tortue dans les champs.

— Oh ! lui dit-il, que vous marchez lentement.

2. — C'est vrai, répondit la tortue, mais je ne m'arrête pas en chemin. Le soir venu, j'ai souvent parcouru un plus long trajet * que vous.

3. — Impossible ! Je franchis une lieue * en vingt minutes ; vous ne pourriez le faire en une semaine.

4. — Eh bien ! voulez-vous gager que je serai avant vous près de l'arbre que vous voyez là-bas ?

5. — Volontiers ! Je peux m'y rendre plusieurs fois avant que vous ne soyez arrivée.

— Accepté ! courons tout de suite.

* * *

6. En disant ces mots, la tortue se met en marche. Elle allonge de côté ses petites pattes ; elle traîne sur l'herbe sa lourde carapace.

7. Le lièvre sourit en la regardant s'éloigner : — Elle est folle, pense-t-il, de croire qu'elle peut arriver avant moi.

8. A ce moment, notre levraut * flaire * le trèfle fleuri qu'il aime beaucoup.

Comme il lui suffit de quelques minutes pour atteindre le but, il broute à son aise.

9. Une fontaine est là, près de lui. Il s'en approche pour considérer le miroir de l'eau. Sa tête ronde et ses longues oreilles s'y reflètent ; il les regarde avec satisfaction.

10. Tout à coup le lièvre se dit :

— J'oubliais mon pari. Il faut que je me mette en route vers le but fixé par la tortue.

* * *



11. Et voilà l'animal léger parti à toute vitesse. Il fait des sauts * prodigieux, comme s'il était poursuivi par un lévrier *. Mais lorsqu'il arrive au pied de l'arbre, la tortue s'y trouve déjà rendue.

12. — Eh bien ! lui dit-elle, n'avais-je pas raison ? Malgré vos bonds rapides, vous arrivez après moi. Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

13. L'élève peu intelligent mais qui travaille sans cesse ressemble à la tortue ; il avance chaque jour dans ses études.

A la fin de l'année, il dépasse ses camarades mieux doués que lui, mais paresseux.

14. Ceux-ci font parfois un grand effort au dernier

moment, cependant ils n'arrivent pas à rattraper le temps perdu.

Rien ne sert de courir, il faut partir à point.

QUESTIONNAIRE. — 1. De quoi s'étonnait le lièvre ? 2. Que dit-il à la tortue ? 3. Que répondit celle-ci ? 4. Quel pari firent ces deux animaux ? — 5. Comment s'appelle l'enveloppe osseuse de la tortue ? 6. Pourquoi le lièvre souriait-il en la regardant marcher ? 7. A quoi s'occupa cet animal avant de courir ? — 8. Pourquoi la tortue arriva-t-elle la première ? 9. Que dit-elle au lièvre ? 10. Quelle leçon doit-on tirer de cette fable ?

29. — UNE FILLETTE BIEN ATTRAPÉE.

friandise : chose délicate à
manger.

placard : armoire placée dans
l'épaisseur d'un mur.

rassasier : contenter.

violent : très fort, en parlant
d'un poison.

1. La gourmandise est un grand et détestable défaut.

Le gourmand est celui qui continue à manger quand il n'a plus faim. On ne peut le rassasier *.

2. Ceux qui ne recherchent que les fruits, les bons et les gâteaux, ceux qui saisissent toutes les occasions de manger entre les repas et en cachette sont des gourmands.

3. Les enfants qui ne veulent que des friandises * ont un estomac faible et délicat. Au lieu d'être grands et forts, ils sont laids, pâles et maigres.

4. Au contraire, les enfants qui mangent de la soupe, de la viande et du pain jouissent d'une bonne

santé. Ils ont des joues fraîches et roses; un long travail ne les fatigue pas.

* * *

5. Julie est une petite fille très gourmande. Quand sa maman lui donne une tartine de pain et de confitures, elle fait comme les chats : elle lèche le dessus de la tartine et laisse le pain.

6. Si on lui donne de la viande et des légumes, elle mange la viande et elle laisse les légumes. Tout cela est fort mal; aussi on lui reproche souvent d'être capricieuse et difficile.

7. Julie mange quelquefois des fruits qui ne sont pas assez mûrs; cela peut la rendre malade. Je sais aussi qu'elle cherche souvent dans les placards *.

* * *



8. Un jour, sa maman qui voulait la guérir de sa gourmandise lui joua un joli tour. Elle alla au jardin, cueillit un piment et le mit dans la salle à manger.

9. Julie s'approche et rôde par là selon son habitude. Elle aperçoit ce joli fruit rouge et le porte aussitôt à sa bouche. La

gourmande pensait qu'il devait être délicieux.

10. Tout à coup, elle pousse un cri ; elle fait d'horribles grimaces et crache à terre. La pauvre enfant se croit empoisonnée ; cependant, elle voudrait cacher sa faute.

11. Sa mère entre. Julie s'écrie, les larmes aux yeux : — Oh ! là, là ! ça me brûle ! Maman, maman, je vais mourir. J'ai mangé du poison.

* * *

12. Depuis ce jour, Julie n'a plus envie de mordre dans les fruits qu'elle ne connaît pas. Du reste, cela peut être dangereux.

Ecoutez cette histoire :

13. Un jeune garçon, de mes amis, avait l'habitude de manger des carottes crues. L'été dernier, en se promenant dans les champs, il vit de la ciguë que nous appelons *carotte à moreau*.

14. Cette plante a une racine blanche qui ressemble à la carotte de nos jardins, mais c'est un poison violent *.

Le pauvre enfant, qui ne connaissait pas la ciguë, en mangea. Il mourut au bout de quelques heures, à la suite de douleurs inexprimables.

D'après G.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qu'est-ce qu'un enfant gourmand ? 2. Quelles choses aime-t-il ? 3. Nommez des aliments qui fortifient. — 4. Quels faits prouvent que Julie est gourmande ? — 5. Dites quel tour lui joua sa mère. — 6. Racontez comment mourut le garçon ? 7. Que faut-il en conclure ?

30. — LA PETITE GOURMANDE.

*Suzette est un peu trop gourmande;
Elle n'aime que les desserts,
Et sa maman la réprimande
Sur son affreux petit travers.*

*— Songe bien ma petite fille,
Quand tu demandes des bonbons,
Aux enfants qui sont sans famille
Et pense aux petits vagabonds.*

* * *

*Ils vivent d'une maigre aumône
Qu'ils rencontrent sur leur chemin,
Et déjeunent quand on leur donne
Un peu de pain sec dans la main.*

*Mange ce qu'on te sert à table,
Viande, légumes et bon pain,
En songeant au sort misérable
Des enfants qui meurent de faim.*

Octave AUBERT.

QUESTIONNAIRE. — 1. Pourquoi Suzette est-elle réprimandée par sa mère ? 2. A qui devrait-elle penser ? — 3. Comment vivent les mendiants ? 4. Que faut-il manger à table ? 5. Si les mets ne nous plaisent pas, à qui faut-il songer ?

31. — EXERCICE DE LECTURE.**A**

A est nul: août, toast, saoul (sou).

AI = E : un faiseur, en faisant, bienfaisant, le faisan; je faisais, nous faisons, etc.

B

B est nul: plomb, aplomb, Colomb.

B se prononce: obtenir, subvenir, abdiquer, substituer, substance, Job, Jacob, baobab.

C

C est nul: aspect, circonspect, respect, succinct, instinct, un lac ou filet, cric, jonc, tronc, caoutchouc, estomac, tabac, accroc, escroc, blanc, broc, clerc, almanach, du marc de café, du porc frais.

C se prononce: lac, bloc, abject, direct, choc, fructueux, jonction, suspecter, restriction, roc, onction, distinct, donc, sac, district, un porc, syndic, instinctif, succinctement, croc-en-jambe, bac, stalactite, saint Marc, section, objecter, porc-épic.

C = G : second, secondaire, secondement, je seconde, etc; zinc, drachme, eczéma.

CH = K : archange, archiépiscopal, chaos, Bacchus, catéchumène, Chaldée, cœur, choriste, chrysalide, chronique, ichneumon, varech, orchestre, polytechnique, psychologie, chrysanthème, Scholastique, Eucharistie, chlore, lichen, fuchsia.

32. — LES CHENILLES.

dépouillés : dégarnis.

insouciance : paresse.

rameaux : petites branches.

verger : lieu planté d'arbres.
fruitiers.

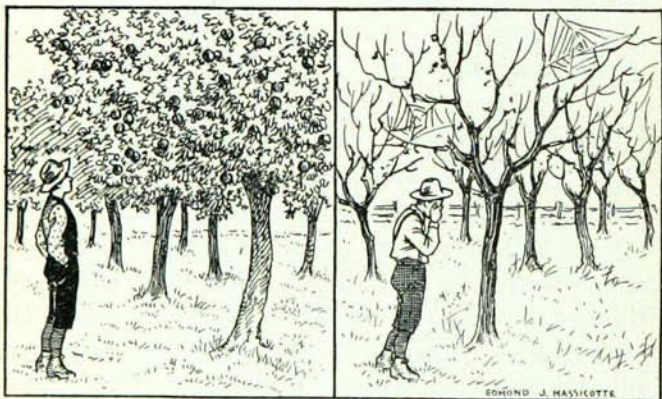
1. Désiré et Joseph étaient les fils d'un excellent cultivateur.

Leur père les emmena un jour dans son verger * et leur dit :

2. — J'ai là vingt pommiers. Je vais en confier dix à chacun de vous et je compte sur vos soins pour obtenir une bonne récolte.

3. Dès l'hiver, le cultivateur leur fit remarquer de petits œufs qui formaient des anneaux noirs autour des rameaux *. Il leur recommanda d'enlever ces œufs et de les détruire, car ils donnent des chenilles au printemps.

* * *



4. Joseph fit tout ce que son père avait conseillé. Il l'interrogeait souvent afin de savoir comment améliorer l'état de ses pommiers.

5. Désiré, au contraire, se disait : — Il est beaucoup plus facile de trouver les chenilles que les œufs. Quand viendra le printemps, je saurai bien m'en débarrasser.

6. Le printemps vint et fut très favorable aux pommiers ; chacun d'eux ressemblait à un énorme bouquet de fleurs blanches et parfumées.

7. Les œufs ne tardèrent pas à éclore dans les pommiers de Désiré. Il en sortit des chenilles qui dévorèrent le feuillage. Quand Joseph en parlait à son frère, celui-ci répondait : — Demain, j'irai détruire ces chenilles.

8. Le jeu, l'insouciance * et la paresse le portèrent à retarder cette besogne pressante. Lorsqu'il vint au verger, il fut surpris de voir ses pommiers complètement dépouillés * de leurs feuilles, comme en hiver.

* * *

9. La récolte de Joseph fut abondante. Le fermier mit de côté plusieurs minots de pommes pour sa famille ; il vendit le reste pour quarante-cinq piastres.

10. Le père déposa cette somme à la banque, au nom de son fils, afin de l'encourager. Il promit de planter prochainement d'autres pommiers qui seraient tous confiés à Joseph.

11. Quant à Désiré, le cultivateur lui dit : — Je connais des fermiers qui se ruinent sur une terre où d'autres feraient fortune. Ces derniers sont des hommes courageux et intelligents ; les autres sont des négligents, ils remettent à demain le travail qu'ils devraient faire aujourd'hui.

12. " Souviens-toi, mon garçon, que, par ta faute, tu as été privé d'une récolte qui aurait valu une soixantaine de piastres. Si tu ne te corriges pas, tu

ressembleras à ces cultivateurs insoucians, condamnés par leur paresse à vivre dans la misère.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qu'est-ce que ce cultivateur confia à ses deux fils ? 2. Quelle recommandation leur adressa-t-il ? — 3. Que fit chacun des garçons ? — 4. Dans quel état se trouvaient les pommiers au printemps ? à l'été ? à l'automne ? 5. Que fit le cultivateur pour encourager Joseph ? 4. Quel avertissement reçut Désiré ?

33. — LA PEUR.

arbuste : petit arbre.

aventure : histoire.

insensée : déraisonnable.

poltron : lâche, peureux.

1. Jules Dorion est loin d'être brave comme son frère Wilfrid. Voici l'aventure * qui lui arriva le mois dernier.

2. Après souper, leur mère s'appêtait à lire lorsqu'elle s'aperçut qu'elle avait oublié ses lunettes sur un banc, au fond du jardin. Elle pria ses deux garçons d'aller les chercher.

3. — J'ai peur de sortir, dit Jules, car il fait déjà nuit.

— Viens avec moi, répliqua son frère. De quoi aurions-nous peur ? Personne ne veut nous faire de mal.

4. La famille se mit à rire du petit poltron *. Il eut honte et se décida à suivre Wilfrid.

Une fois dehors, il osait à peine respirer.

* * *

5. — Ne faisons pas de bruit, dit-il à son frère. Marchons sur la pointe des pieds... Oh ! quel est cet

animal qui voltige au-dessus de notre tête ? Il passe et repasse ; s'il allait nous mordre à la figure !

6. — Comment ! tu te laisses effrayer par une chauve-souris ? As-tu jamais entendu dire que ces animaux s'attaquent aux hommes ? Voyons ! tu deviendras fou si tu ne cherches pas à dominer cette peur insensée *.

7. Tout à coup, Jules saisit son frère par le bras et lui dit à voix basse :

— Wilfrid, vois-tu quelque chose de noir au milieu de l'allée du jardin ? Ça bouge ! Un voleur est couché là. Sauvons-nous !

8. — Ne sais-tu pas qu'un voleur se cache et qu'il ne se couche point en travers du chemin ? Ce que tu vois, c'est l'ombre d'un arbuste * ; il y a clair de lune cette nuit.

* * *

9. Un instant après, on entend au fond du jardin un cri déchirant, plein de colère et de menace. Un autre cri semblable répond aussitôt.

10. Jules se détourne et s'élance à toute vitesse vers la maison en répétant : — Au secours ! au secours !

Deux ou trois fois, il tombe et se fait mal ; mais il se relève immédiatement et court de nouveau.

11. Il entre, la figure en sang, et va se jeter dans les bras de sa mère. On l'interroge, on le rassure. Il ne répond rien : il s'est évanoui.

12. Quelques minutes après, Jules reprend ses sens. On a lavé et pansé la blessure qu'il s'est faite au front. Il souffre et tremble encore de frayeur.

13. Jules ouvre enfin les yeux. Apercevant près de lui son frère qui le regarde, il murmure : — Mon Dieu ! que j'ai eu peur. Dis, Wilfrid, qu'est-ce que c'était ?

— Notre chat se battait avec celui du voisin.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quel service la mère de ces deux garçons leur demanda-t-elle ? 2. Qu'est-ce qui décida Jules à accompagner son frère ? — 3. Quelles furent les deux premières causes de frayeur de Jules ? 4. Comment fut-il rassuré chaque fois par son frère ? — 5. Qu'est-ce qui mit Jules en fuite ? 6. Pensez-vous que Wilfrid fit la commission ? 7. A sa place, qu'auriez-vous fait ? 8. Comment les dernières paroles de Wilfrid rendent-elles la conduite de Jules ridicule ?

34. — LA NUIT.

*Au vallon tout est sombre;
Pour faire place à l'ombre,
Déjà le jour s'enfuit;
Les oiseaux sous l'ombrage
Ont cessé leur ramage;
Voici la nuit!*

*Rentrons dans la chaumière
De notre bonne mère,
La lampe déjà luit.
Elle attend sa famille
Près du foyer qui brille;
Voici la nuit!*

* * *

*Donne ta main, mon frère!
 Le long de la clairière,
 Nous marcherons sans bruit.
 Cette belle journée
 S'est vite terminée;
 Voici la nuit!*

*Bientôt notre bon père
 Nous fera la prière;
 Prions bien avec lui!
 Qu'un sommeil salubre
 Ferme notre paupière;
 Viens, douce nuit!*

QUESTIONNAIRE.. — 1. Quels signes annoncent la nuit ?
 2. Que fait la ménagère, le soir ? — 3. Quel chemin suivent ces enfants ? 4. Comment voit-on que leur famille est chrétienne ?

35. — EXERCICE DE LECTURE.

D

D est nul: blond, gond, froid, nord, chaud, Madrid, Léonard, Bernard.

D se prononce: sud, Alfred, David, Léopold, Wilfrid.

E

E est nul: à jeun, gageure, j'eus, etc, nous eûmes, etc; tu eusses, etc, nous eussions, etc; ils ont eu.

E = A : femme, solennel, sciemment, violemment, récemment, évidemment, patiemment, hennir, solennité, indemniser.

EM = AM : contempler, rédemption, exemption, métémyscose, le temps, emmener, emmagasiner.

EN = AN : ingrédient, client, patient, évident, Stentor, conscience, ENivrer, ENorgueillir, ENnui, ENhardi, ENnoblir, apprenti, ENrhumé.

EM = ÊME : gemme, dilemme, indemne, Emma-nuel, Emmaüs.

EN = ÊNE : abdomen, ENnemi, amen, Eden, li-chen, dolmen, pollen, spécimen, triennal, décennal, gluten.

EN = IN : examen, appendice, compendium, rhododendron, Benjamin, agenda, memento, Bengale, benzine, pensum.

ER = ÈRE : amer, belvédér, cancer, cher, cuiller, eider (e-i-der), enfer, éther, fier, hier, hiver, Lucifer, magister, Vancouver.

36. — LE SOUHAIT IMPRUDENT.

cruche : vase en terre cuite. | rompt : casse, brise.

1. Un bûcheron abattait des sapins et des chênes dans une grande forêt. Epuisé de fatigue, couvert de sueur, le pauvre homme s'arrêta un moment pour se reposer. Il se coucha sous un arbre et s'endormit.

2. — Quel malheur ! disait-il, d'être né pauvre comme moi. Qu'ai-je fait pour mériter un sort pareil ? Pourquoi ne suis-je pas, moi aussi, riche et heureux ?

3. Comme le bûcheron achevait ces mots, il vit paraître, à quelques pas de lui, une dame très vieille et toute courbée qui ressemblait à une sorcière.

— J'ai entendu tes plaintes, lui dit-elle ; fais-moi connaître ce que tu veux, j'exaucerai tes désirs.

4. — Qui êtes-vous donc ? lui demanda le bûcheron.

— Je suis la fée de cette forêt. Ma puissance n'a point de bornes, et je viens la mettre à ton service.

5. — En ce cas, ordonnez que tout ce que je toucherai soit changé en or.

— Tu aurais pu souhaiter des choses meilleures, mais ta volonté s'accomplira.

Ayant ainsi parlé, la fée disparut.

* * *

6. Le bûcheron saisit alors sa hache : l'acier et le bois dont elle se composait se convertirent en or. Il frappa un chêne : le tronc, les branches, les feuilles, les glands, tout se changea en or.

7. — O joie ! ô miracle ! s'écria le bûcheron. Désormais, je ne travaillerai plus ; je n'ai plus qu'à vivre heureux. Pour la dernière fois, je vais manger ce reste de pain noir et boire l'eau de ma cruche *.

8. Il rompt * le pain et le porte à sa bouche : le pain s'est changé en or. Il veut boire : l'eau devenue métal ne coule plus.

9. — Oh ! s'écria-t-il, à quoi me servira tout cet or



si je meurs de faim et de soif ? Vieille fée de la forêt, reviens, reviens bien vite !

L'écho de sa propre voix réveilla le bûcheron qui dormait.

10. — Dieu soit béni ! dit-il ; tout cela n'était qu'un rêve. Tant mieux, car je préfère mon pain noir et l'eau de ma cruche à l'or de la vieille fée. Ma vie simple et laborieuse suffit pour me rendre heureux.

D'après SCHMID.

QUESTIONNAIRE. — 1. Que faisait ce bûcheron ? 2. De quoi se plaignait-il ? 3. Qui lui apparut et quelle faveur demanda-t-il ? — 4. Que fit alors le bûcheron ? 5. Quelle était la cause de sa joie ? et ensuite, de sa douleur ? 6. Comment fut-il tiré de sa peine et quelle réflexion fit-il ?

37. — LE CORPS HUMAIN.

incisives : dents qui coupent.
logés : placés.
molaires : dents qui broient.

noblesse : beauté, dignité.
organe : partie du corps.
vigueur : force.

1. Le corps humain est composé de trois parties principales : LA TÊTE, LE TRONC et LES MEMBRES.

La tête est la partie la plus importante de notre corps.

2. Elle comprend une boîte osseuse appelée crâne ; à l'intérieur du crâne se trouve une matière molle et délicate : le cerveau.

3. Le nez, les yeux et la bouche sont placés en avant de la tête, et les oreilles de chaque côté. Nous voyons

avec les yeux, nous entendons avec les oreilles, nous sentons avec le nez, nous goûtons avec la langue.

* * *

4. Ces différents organes nous font connaître les choses qui nous entourent. Nous serions à plaindre si nous ne pouvions ni sentir ni goûter; nous le serions beaucoup plus encore si nous devenions sourds et aveugles.

5. Dans la bouche se trouvent deux rangées de dents. Les unes servent à couper les aliments, les autres servent à les broyer.

6. Nous avons en tout trente-deux dents; il y en a seize à chaque mâchoire. D'après leur forme, on les appelle *incisives* *, *canines* ou *molaires* *.

* * *

7. Le tronc est la partie du corps qui s'étend depuis les jambes jusqu'au cou.

Le haut du tronc est formé de deux épaules solides et capables de porter des fardeaux.

8. Au-dessous se trouve la poitrine où sont logés * le cœur et les poumons. Douze côtes les protègent; elles entourent la poitrine et la rendent résistante.

9. Plus bas que la poitrine est l'abdomen ou ventre. Il renferme l'estomac et les intestins.

10. Le long du dos, trente-trois petits os s'empilent les uns sur les autres. Ils forment une charpente

flexible et solide. On l'appelle épine dorsale ou moëlle épinière.

* * *

11. Nous avons quatre membres : nos deux bras et nos deux jambes.

Le bras, l'avant-bras et la main sont des parties différentes qui se rattachent l'une à l'autre.

12. La jambe renferme aussi trois parties qui correspondent à celles du bras ; ce sont : la cuisse, la jambe et le pied.

Le bras plie au coude et la jambe au genou.

13. Le corps humain est soutenu par un grand nombre d'os admirablement disposés. L'ensemble de ces os forme le squelette.

Notre corps est remarquable par la noblesse * de sa forme, la vigueur * et la souplesse de ses membres. C'est une merveille qui proclame la puissance de Dieu. N'oublions pas d'en faire un bon usage et ne nous en servons jamais pour commettre le péché.

14. Mais ce qui nous place au-dessus de tous les autres êtres de ce monde, c'est surtout notre âme intelligente. Elle nous rapproche du Créateur lui-même en nous le faisant connaître et aimer.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quelles sont les trois parties principales du corps ? 2. Que renferme le crâne ? 3. Quel organe nous permet de voir ? d'entendre ? de sentir ? de goûter ? — 4. Qu'est-ce qu'un sourd-muet ? 5. Montrez vos dents incisives ? vos molaires ? 6. Quelle est la fonction spéciale de ces sortes de dents ? — 7. Énumérez les différentes parties du tronc. — 8. Nommez les parties du bras ? de la jambe ? 9. Qu'est-ce que le squelette ? 10. Par quoi est remarquable notre corps ? notre âme ?

38. — QUAND ON EST PETIT ENFANT.

*Quand on est petit enfant,
Trébuchant à chaque pierre,
On prend, chancelant,
La main de sa mère.*

*Quand on est un peu plus grand,
On ne trébuche plus guère;
On va bravement
Auprès de sa mère.*

*Quand on est tout grand, tout grand,
On marche ferme sur terre,
On tend fièrement
Le bras à sa mère.*

M^{lle} H.-S. BRÉS.

QUESTIONNAIRE. — 1 Comment accompagne-t-on sa mère quand on a deux ans ? six ans ? trente ans ? 2. Relisez cette poésie en commençant chaque strophe par les deux derniers vers et en finissant par les deux premiers.

39. — EXERCICE DE LECTURE.

F

F est nulle: clef, cerf, les nerfs, chef-d'œuvre, les œufs, les bœufs, neuf livres, un nerf de bœuf, le cerf-volant.

F se prononce: serF, des souliers neufs, un veuf, le bœuf, dix-neuf, avoir du nerF.

G

G est nul: sang, étang, seing, bourg, signet, doigt,

doigtier, sangsue, coing, vingtaine, orang-outang, un legs, le hareng, poing, long.

G se prononce: dogme, diagnostique, énigme, inexpugnable, ignition, fragment, flegme, pygmée, stigmaté, stagnant, joug, zigzag, stalagmite, bourgmestre, orang-outang.

H

H est nulle: thèse, théâtre, l'héroïne, dix-huit, exhausser, exhumer, exhaler, exhorter, exhiber, exhubérant, déshabitué, déshonneur, enrhumé, inhérent, nous adhérons.

H est aspirée: la Hache, une Haie, la Haine, nous Haïssons, un Hamac, les Haricots, le Hameau, un Hangar, tes Hardes, des Harengs, un Harnais, le Hasard, une Harpe, les Héros, un Hibou, des Homards, la Honte.

40. — LA MARMOTTE.

alerte : alarme.

garenne : trou dans la terre
où se retirent certains ani-
maux.

pelage : couleur du poil.

sentinelle : celui qui monte la
garde.

souche : ce qui reste d'un ar-
bre abattu.

1. Quand nous voyageons à travers les bois et les champs, nous apercevons quelquefois, parmi les souches ou sur une roche, un petit animal sauvage. Il a environ deux pieds de long; son pelage * est brun et mélangé de gris.

2. Pendant la belle saison, s'il se croit en sûreté, il s'allonge au soleil et s'endort.

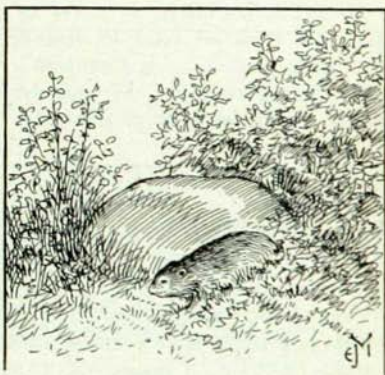
Approchons doucement, très doucement. Il nous a entendus. Immédiatement il se dresse sur ses pattes de derrière et siffle: sik! sik! puis il disparaît dans son trou.

3. A cause de ce sifflement particulier nous appelons cet animal le *siffleur*, mais son vrai nom, c'est la marmotte.

La marmotte se nourrit de feuilles et d'herbe; elle préfère surtout le trèfle.

4. On la voit venir jusque dans nos jardins pour faire des provisions, tout en évitant de s'éloigner de sa garenne *.

Elle broute à la façon des lapins, mais elle tient ses aliments avec les pattes de devant, comme les écureuils.



* * *

5. Les marmottes se réunissent parfois en petites bandes. Lorsqu'elles sont dehors, l'une d'elles monte la garde tandis que les autres dorment ou mangent tranquillement.

6. A la première alerte *, la sentinelle * fait en-

tendre un sifflement. Aussitôt, elles disparaissent derrière une roche ou sous une racine qui cache l'entrée de leur garenne.

7. Celle-ci s'élargit à une vingtaine de pieds de son ouverture. Elle forme alors une cave sombre, tapissée de feuilles et d'herbes sèches. C'est là que la marmotte s'endort au commencement de l'hiver pour ne se réveiller qu'au printemps.

8. Sa chair est bonne à manger, mais sa peau ne se vend guère. Cet animal s'apprivoise aisément; il suit alors son maître comme le ferait un petit chien.

QUESTIONNAIRE. — 1. Où se retire ordinairement la marmotte ? 2. D'où lui vient le nom de *siffleur* qu'on lui donne ? 3. Que mange-t-elle ? — 4. Comment vivent-elles en bandes ? 5. Décrivez leur garenne ? 6. Si vous avez vu une marmotte, dites en quelles circonstances et décrivez-la.

41.—COMMENT ON CONSTRUIT UNE MAISON.

architecte : celui qui trace les plans d'une construction.

châssis : boiserie d'une fenêtre.

contrat : engagement.

privations : sacrifices.

tôle : feuilles de fer très minces.

1. En ce moment, mon père fait construire une maison.

Quand il fut décidé à bâtir, il se rendit chez un architecte *. Celui-ci l'interrogea pour bien connaître le genre d'habitation que voulait mon père.

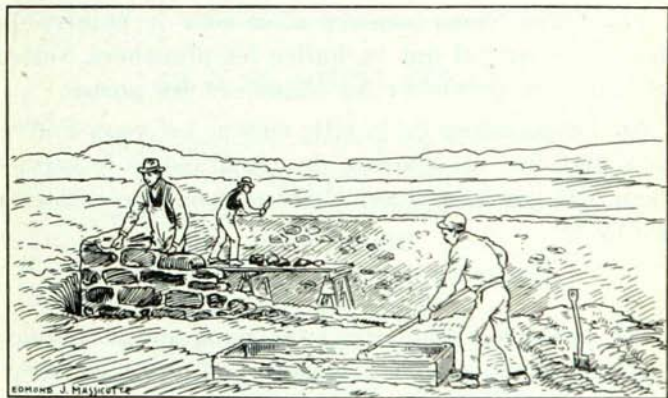
2. L'architecte fit ensuite un plan qui indique la forme de la maison et le nombre d'étages. Les diffé-

rentes pièces s'y trouvent représentées avec leurs dimensions.

3. Mon père montra ce plan ou dessin à un maçon entrepreneur. Ce dernier l'examina très attentivement, puis il dit à mon père quelle somme il demandait pour construire la maison d'après le tracé de l'architecte.

4. Mon père accepta les conditions de l'entrepreneur et tous les deux signèrent un contrat *. Quelques jours après, les travaux commencèrent.

* * *



5. Des ouvriers creusèrent d'abord l'emplacement de la maison, à l'endroit où sera la cave. Tout autour, ils firent des fossés profonds pour y bâtir des fondations solides.

6. Pendant ces premiers travaux, les charretiers amenèrent du sable, du ciment, de la chaux, des pierres et des briques.

En ce moment, les maçons font du mortier avec du sable, du ciment et de l'eau.

7. Plus tard, les plâtriers se serviront de la chaux pour crépir l'intérieur de la maison. Les murs seront en pierre jusqu'à la hauteur du premier étage. On les achèvera avec de la brique.

* * *

8. La semaine dernière, j'ai accompagné mon père chez le menuisier. Nous l'avons trouvé très occupé. Il préparait les châssis * et les portes de notre maison neuve.

9. Ensuite, nous sommes allés chez le peintre du village. C'est lui qui va huiler les planchers, vernir les boiseries, peindre les châssis et les portes.

10. Un plombier de la ville voisine est venu s'offrir pour installer un système de chauffage et le service d'eau. Il couvrira aussi notre maison d'une toiture en tôle *.

* * *

11. Dans trois ou quatre mois, nous serons contents d'habiter notre nouvelle maison. Mais sa construction donne maintenant beaucoup d'inquiétude à mon père.

12. — Voilà quinze ans, dit-il, que je fais des économies pour la payer. Il faut que ma famille la trouve commode et que nous en soyons tous satisfaits.

13. J'aimerais bien notre maison qui sera jolie et confortable. Que d'enfants de mon âge vivent pau-

vement et souffrent du froid et de la faim dans une misérable demeure.

14. J'aimerai surtout mon père et ma mère. C'est à force de travail et de privations * qu'ils pourront offrir une si belle maison à leur famille.

En retour, je prierai Dieu de les bénir et de les protéger.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qu'indique le plan d'une maison ? — 2. Quel est le travail de l'architecte ? celui de l'entrepreneur ? celui du maçon ? celui du plâtrier ? — 3. Quand on construit une maison, quel travail confie-t-on au menuisier ? au peintre ? au plombier ? — 4. Quels services nous rend notre maison ? 5. Pourquoi doit-elle nous faire aimer nos parents ?

42. — LE PETIT POULET.

Cot! cot! cot! — qu'y a-t-il de neuf ?

La poule fait l'œuf.

Cot! cot! cot! — tant qu'il en faudra,

La poule pondra.

Cot! cot! cot! — qu'est-il arrivé ?

— La poule a couvé.

Toc! toc! toc! — qu'y a-t-il de neuf ?

— Le poulet dans l'œuf.

Toc! toc! toc! — un petit coup sec,

Il frappe du bec.

Toc! toc! toc! — un œuf s'ouvre au choc:

Bonjour, petit coq!

Jean AICARD.

QUESTIONNAIRE. — 1. Où la poule pond-elle ? 2. Que fait-elle pour avoir des poussins ? 3. Quels soins en prend-elle ?

43. — EXERCICE DE LECTURE.

I

I est nul: oignon, poignard, poignet, moignon, poignée.

ILL = IL : ville, tranquille, Cyrille, pupille, millionnaire, distillerie, villageois, mille,—*accentez plus fortement*: capillaire, pusillanime, illogique, illégal, villégiature, désillusion, vaciller, osciller, millésime, illettré, illisible.

ILL = ILLE : fille, vanille, Maurille, torpille, famille, anguille, scintiller, guenille.

IN = INE : inique, inhérent, inusité, inapte, inepte, iniquité, inhospitalier, inhabitable, inhumain, ininterrompu, inégal, inintelligible, inimitié, inanition.

L

L est nulle: fournil, fenil, nombril, chenil, baril, fusil, gentil, gril, coutil, outil, persil, sourcil, pouls, souil, un fils, gentilshommes.

L se prononce: consul, musulman, cil, sculpteur, convulsif, malmener, recul, calcul, col, sulfate, solfège, scalper, colporter, multitude.

M

M est nulle: damner, condamner, condamnation, automne.

M se prononce: automnal, Sem, Cham, Ephrem, Ephraïm, Jérusalem, insomnie, somnolent.

O

O est nul: faon, paon, taon.

44. — LE LOUP ET LE JEUNE MOUTON.

affamé : qui a faim.

| à l'écart : tout seul.

1. Des moutons étaient en sûreté dans leur parc. Les chiens dormaient ; le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins.

2. Un loup affamé * s'approcha pour reconnaître l'état du troupeau. Il aperçut, près de la clôture, un jeune mouton qui se tenait à l'écart *.



3. — Bonjour, mon petit ami, lui dit l'animal hypocrite.

Le mouton répondit :
— N'êtes-vous point le méchant loup dont ma

mère m'a parlé ? Que faites-vous ici ?

— Je mange l'herbe fleurie qui pousse le long des bois.

* * *

4. — N'est-il pas vrai que vous dévorez les moutons ?

— Non, non ! Jamais je ne fais de mal à personne. J'aime à me promener librement avec un compagnon, et je lui montre mille choses intéressantes que tu n'as point vues. Veux-tu venir avec moi ?

— Ma mère me défend de sortir.

— Je te ramènerai; elles ne s'apercevra pas de ton absence.

5. L'imprudent mouton crut à la parole de cette bête cruelle et sortit du parc.

Le loup se jeta sur lui, le mit en pièces et le dévora aussitôt.

QUESTIONNAIRE. — 1. Où étaient les moutons ? 2. Que faisaient les chiens ? le berger ? 3. Comment le loup lia-t-il conversation avec le mouton ? — 4. Quel mensonge fit le loup ? 5. Quelle invitation adressa-t-il au mouton ? 6. Comment mourut celui-ci ? 7. Quand l'enfant imite-t-il l'agneau étourdi ?

45. — LE CUIR.

assoupli : souple, flexible.

empeigne : le dessus d'un soulier.

inconvénients : choses désavantageuses.

poudre : poussière.

1. Aujourd'hui, c'est congé à l'école, mais il tombe une pluie froide qui ne permet pas de jouer dehors. Albert s'ennuie un peu; aussi a-t-il demandé la permission d'aller visiter le cordonnier voisin.

2. — Bonjour, père Gauthier.

— Bonjour, mon garçon; je crois que tu viens caresser mon poêle.

— Oui, père Gauthier; il ne fait pas chaud. Mais je suis surtout venu vous voir travailler; cela m'intéresse et m'instruit.

— Eh! ma foi, on peut s'instruire partout, même chez un cordonnier.

3. — Dites-moi donc comment vous faites pour avoir du cuir. On m'a enseigné qu'on l'obtient avec des peaux d'animaux; je n'en vois pas ici.

— Ce n'est pas le travail du cordonnier de préparer le cuir, c'est celui du tanneur.

Je vais t'expliquer cela.

* * *



4. “ N’as-tu pas vu quelquefois des charrettes pleines d’écorce de chêne ou de pruche se diriger vers la station ?

— Oui, père Gauthier. A quoi sert cette écorce ?

— On la réduit en poudre * pour en faire du tan.

5. “ Le tanneur enlève le poil des peaux qu’il a achetées; il place un peu de tan dans le fond d’une grande cuve; il étend par dessus une rangée de peaux; il remet une autre couche de tan, puis d’autres peaux.

6. “ Il continue ainsi jusqu’à ce que la cuve soit pleine; alors il y fait couler de l’eau. Quelques mois

plus tard, il retire toutes ces peaux; elles sont tannées.

7. — Tout ce travail dure bien longtemps.

— Oui, mon petit Albert; il faut plus d'un an pour que la peau vendue par le boucher soit transformée en cuir et arrive chez le cordonnier.

* * *

8. — Mais, père Gauthier, je vois que vous avez des cuirs de différentes sortes.

— Il le faut bien. Voici des semelles en cuir de bœuf et d'autres en cuir de cheval.

9. “ Ceci est du cuir de veau ou de vache; il est moins épais. Des ouvriers appelés corroyeurs l'ont assoupli * et noirci d'un côté. Ce cuir sert surtout pour l'empeigne * des souliers.

10. — Et le cuir de mes gants ?

— Celui-là provient principalement de la peau des moutons et des chèvres. Au lieu de la tanner, on la prépare avec un mélange dans lequel il y a souvent du sel et de l'alun.

11. — Pourquoi ne faites-vous pas des chaussures neuves, père Gauthier ?

— C'est surtout dans les grandes manufactures qu'on les fabrique. Les chaussures ne sont pas aussi solides, mais elles coûtent moins cher car on y travaille à la machine.

12. — Vraiment, père Gauthier, je voudrais être votre apprenti.

— Albert, tout métier a ses avantages et ses incon-

vénients * ; ne choisis pas le tien trop vite. Sois bon garçon et étudie bien. Plus tard, tu consulteras tes parents et tes goûts afin de connaître la vocation que Dieu t'a choisie.

QUESTIONNAIRE. — 1. Pourquoi Albert ne jouait-il pas ? 2. Dans quelle intention allait-il chez le cordonnier ? — 3. Qu'est-ce que la tan ? 4. Comment prépare-t-on le cuir ? — 5. Nommez les parties de votre soulier, en les montrant. 6. Que font les corroyeurs ? 7. Nommez des animaux dont la peau sert à faire du cuir. 8. Comment l'écolier doit-il préparer son avenir ?

46. — FAIRE DU BRUIT.

— *Voyez mes bottes ! Quel effet,
Lorsque je marche, cela fait !
Admirez comme elles sont belles
Avec leurs tiges, leurs semelles.
Quand je passe, elles font du bruit,
Et, du regard, chacun me suit. —*

*Faire du bruit ! tel est en somme
Ce que désire plus d'un homme.
Le principal but qu'on poursuit,
Ce n'est pas le bien, mais le bruit.*

Louis DORELLE.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quel est le défaut de celui qui parle ainsi ? 2. Pourquoi est-il fier ? 3. Donnez d'autres causes de vanité chez certains enfants. 4. Quel doit être le but de notre vie ?

47. — EXERCICE DE LECTURE.

P

P est nul: exempt, on exemptera, il rompt, promptitude, sculpture, dompter, comptable, sept, camp, escompter, galop, sirop, baptême, Baptiste, septième.

P se prononce: symptôme, sceptique, septembre, rédempteur, inscription, récepteur, sceptre, psalmiste, psautier, pneumonie, psychologie, adapter, aptitude, subrepticement, transept, éclipse, le croup, abruptement, somptueux, exception.

S

S est nulle: cas, dos, jars, des os, le sens commun, le bon sens, ces gens-là, tandis que, alors.

S = SE : Atlas, albatros, ibis, blocus, cactus, chorus, gratis, jadis, le maïs, la vis, myosotis, rhinocéros, omnibus, métis, angélus, laps, humus, mars, papyrus, biceps, le lis, prospectus, autobus, rébus, substitut, plus-que-parfait, substantiel, un os, le sens d'un mot, Anvers, — vraisemblance, antisocial, monosyllabe, soubresaut, tournesol, préséance, parasol.

S = Z : maison, aisance, — transiger, transaction, transatlantique, transitif, transitoire, être transi, gentilshommes, bonshommes, intransigeant, balsamine, subsistance, Alsace.

48. — JEANNE MANCE.

cerné : entouré.

fonda : bâtit.

infirmière : femme qui soigne
les malades.

hardiment : bravement.

palissade : clôture de planches.

périlleuse : dangereuse.

vigilant : qui veille.

1. En 1642, M. de Maisonneuve fonda * Ville-Marie que nous appelons aujourd'hui Montréal. Parmi les colons venus de France avec lui, se trouvait Jeanne Mance.

2. Cette pieuse fille, alors âgée de trente-six ans, avait pour mission d'établir un hôpital à Ville-Marie. Il fut construit en 1644, non loin du fort qui abritait la colonie.

3. On l'entoura d'une palissade * afin de le défendre plus aisément en cas d'attaque. Cette mesure de prudence était nécessaire, car les Iroquois menacèrent plusieurs fois d'y pénétrer.

* * *

4. Un jour, trois colons tombèrent près de la ville aux mains des Indiens ennemis. Charles Lemoyne et deux autres Français se portèrent à leur secours.

5. Ils s'avancèrent hardiment *, mais ils virent bientôt qu'ils allaient être cernés *. Ils furent obligés de reculer sous les balles de quarante Sauvages féroces et menaçants.

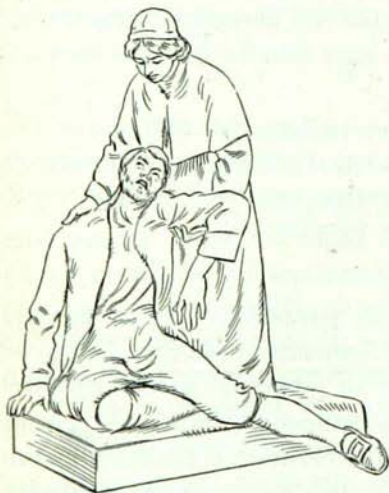
6. L'hôpital se trouvait près de là, et, contrairement à l'habitude, ses portes étaient ouvertes. Lemoyne et ses compagnons n'eurent que le temps d'y entrer pour se protéger.

7. Jeanne Mance et quelques infirmières * étaient seules présentes à ce moment. Elles venaient d'échapper par miracle à ces barbares.

8. Quelques jours plus tard, deux cents Iroquois assiégèrent l'hôpital. Ils furent repoussés par le major Closse à la tête de dix-sept hommes.

9. La situation de Jeanne Mance devenait périlleuse *. Elle dut se retirer dans le fort pour se trouver plus en sûreté au milieu des autres Français

* * *



10. Grâce à l'influence de Maisonneuve et de Jeanne Mance, la colonie donnait l'exemple de toutes les vertus. Ce spectacle édifiait les Indiens alliés. Plus de soixante d'entre eux demandèrent et reçurent le baptême en 1645.

11. Si l'on respectait M. de Maisonneuve comme un père vigilant *, on vénérât Mademoiselle Mance comme une mère dévouée. Sa charité s'étendait à tous; elle soignait les Français, les Indiens, et même les ennemis avec une tendre affection.

12. Parfois ses provisions étaient rares; néanmoins,

elle les partageait généreusement; elle envoyait même des vivres aux soldats qui en manquaient dans les forts éloignés.

13. Malgré les difficultés d'un long voyage à cette époque, la courageuse fille traversa l'Océan plusieurs fois. Son but était d'obtenir des secours pour la colonie de Montréal.

* * *

14. Jeanne Mance fit venir de France des Sœurs Hospitalières pour leur confier la direction de son hôpital.

15. Ces religieuses dévouées n'ont point cessé de continuer son œuvre. L'hôpital, reconstruit plusieurs fois, est devenu l'Hôtel-Dieu de Montréal. Plus de trois cents personnes sont soignées chaque jour dans cet asile de charité.

16. Le nom de Jeanne Mance reste en vénération à Montréal. Elle le mérite bien. Pendant plus de trente ans, elle veilla sur le berceau de cette ville avec la piété d'une sainte et la tendresse d'une mère.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quand Jeanne Mance vint-elle au Canada et pourquoi? 2. Parlez du premier hôpital de Ville-Marie. — 3. Racontez la lutte de Charles Lemoyne et de ses compagnons près de l'hôpital. — 4. Montrez combien Jeanne Mance était charitable et aimée de tous. — 5. Qu'est devenue l'œuvre fondée par cette pieuse femme?

49. — SUITE FACHEUSE D'UNE DÉSOBÉ- ISSANCE.

anxiété : inquiétude.

furieux : très méchants.

panser : appliquer des remèdes.

seuil : pierre placée au-dessous de la porte, l'entrée.

spectateurs : ceux qui observent.

1. La mère de Charles devait aller visiter une de ses voisines, malade depuis plusieurs jours. En parlant, elle dit à son garçon :

2. — Reste ici jusqu'à mon retour. Tu prendras soin de ta sœur Rose. Si elle pleure, tu l'amuseras.

— Oui, maman, avait aussitôt répondu l'enfant.

3. A peine la mère de Charles avait-elle disparu que le petit Jules arriva en criant : — Viens vite, viens donc voir.

— Maman ne veut pas que je sorte.

— Oh ! si tu savais comme c'est amusant.

4. — Qu'y a-t-il ?

— Un homme fait danser un ours sur la place, puis il le fait se battre avec un gros chien. Tous les enfants du village sont là. Viens donc !

5. — Maman m'a recommandé de ne pas laisser ma petite sœur toute seule.

— Tu ne resteras pas longtemps et ta mère n'en saura rien. Viens avec moi.

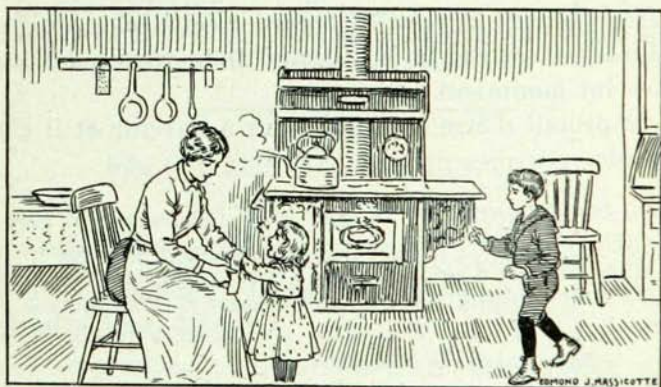
* * *

6. Charles sortit sur le seuil * de la porte. A ce moment, un cri de joie retentit sur la place. Jules,

en courant, se détournait pour crier : — Viens donc, Charles, viens vite !

7. J'irai, mais je ne resterai qu'un moment, se dit l'enfant. Et le voilà parti pour rejoindre la foule.

8. La bataille entre l'ours et le chien fut longue et intéressante. Ces animaux, excités par les cris des spectateurs *, devenaient furieux *.



9. Charles regardait les deux combattants avec anxiété *. Il ne voulait pas s'en aller avant de savoir lequel aurait la victoire.

Enfin, l'ours l'emporta, et le chien tout sanglant disparut.

* * *

10. Quand l'enfant rentra chez lui, il entendit des cris perçants. Il se rendit bien vite à la cuisine. Sa mère se trouvait là. Elle pensait la main de la petite Rose qui criait de toutes ses forces.

11. La pauvre fillette s'était gravement brûlée en s'appuyant contre le fourneau allumé.

Charles reconnut les conséquences de sa faute et se jeta à genoux pour demander pardon à sa mère.

12. Il aimait beaucoup sa sœur et il pleura longtemps en la voyant ainsi souffrir.

Rose guérit après quelques semaines, mais elle conserva toujours les traces de sa brûlure.

13. Charles ne pouvait regarder cette main qui lui reprochait sa conduite. Quand il la voyait, les larmes lui montaient aux yeux.

Il promit d'être bien obéissant à l'avenir et il tint parole.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quel ordre Charles avait-il reçu ? 2. Quelle invitation lui fit son ami ? 3. Que répondit Charles ? — 4. Dites comment il céda peu à peu ? 5. Pourquoi tarda-t-il à rentrer ? — 6. Qu'était-il arrivé en son absence ? 7. Comment voit-on qu'il regretta sa faute ? 8. Montrez que l'accident n'aurait pas eu lieu si Charles avait été obéissant.

50. — LE MOUCHERON ET LE PAPILLON.

— *Beau moucheron, fuis la chandelle ;
Crois-moi, je m'y suis brûlé l'aile,
Disait le papillon, un soir.*

— *Non, répond l'insecte rebelle,
Je veux la voir, elle est si belle !
Je veux tout voir et tout savoir. —*

*Et la bestiole fanfaronne
Passe, repasse et tourbillonne,
Autour du flambeau radieux.*

*Malheur! Elle y touche, elle y tombe;
Le suif brûlant devient la tombe
De l'insecte trop curieux.*

VILLEFRANCHE.

QUESTIONNAIRE. — 1. Comment le papillon savait-il que la chandelle brûlait ? 2. Quel conseil donna-t-il au moucheron ? 3. Que répondit celui-ci ? 4. Comment mourut-il ?

51. — EXERCICE DE LECTURE.

T

T est nul: aspect, suspect, instinct, succinct, août, prompt, asthme, isthme, Montréal, Jésus-Christ, vingt, minot, debout.

T se prononce: accessit, déficit, cobalt, sept, granit, mat, fat, abrupt, contact, exact, strict, chut, bismuth, brut, dot, tact, luth, occiput, apt, distinct, correct, quartz, l'est et l'ouest, net, zénith, direct, infect, rythme, dix-huit, vingt-quatre, s'étioler, vivat, Loth, Seth, le Christ.

TI = TI : amnistie, apathie, dynastie, garantie, hostie, modestie, maintien, sympathie, nous mentions, soutien, question, digestion, centième, bestial, nous inventions, vous habitez.

TI = CI : argutie, essentiel, partiel, impartial, invention, contraction, balbutier, martial, démo-

cratie, facétie, punition, diplomatie, minutie, prophétie, portion, exception, ration, fonction.

U

U ne se prononce pas: anguille, liquide, quittance, acquisition, à sa guise, aiguère, équité, équilibre.

U se prononce : aiguille, aiguillon, juin, inextinguible, aiguiser, équestre, équilatéral, juillet.

UA = OUA : aquarelle, aquatique, équation, équateur, quadrupède, quadrilatère, quadruple, quartz, quadrumane, quatuor; lingual, iguane, guano, jaguar.

UM = OME : album, aluminium, arum, décorum, géranium, maximum, minimum, musée, opium, pallium, pensum, post-scriptum, rhum, Te Deum, ultimum, harmonium.

X

X est nul: crucifix, perdrix, deux, roux, faux.

X = KSE : axe, syntaxe, auxiliaire, vexation, phénix, larynx, onyx, pharynx, lynx, sphinx, thorax, silex, index, luxueux, Félix, mixte, exception, fixe.

X = ZE : deuxième, dixième, sixième.

X = SE : dix, six, soixante, Bruxelles, Auxerre.

X = GZ : examiner, exercice, exhorter, exhiber, exemplaire, exister.

Y

Y = II : ayant, ayons, nous balayons, pays, abbaye, royaume, payons, foyer, ennuyer.

Z

Z est nul: nez, chez, rez-de-chaussée, riz, vous chantez et vous lisez.

Z se prononce: gaz, fez (fèze).

52. — LES ANIMAUX DOMESTIQUES.

cavalier : homme à cheval.

docilité : obéissance.

fardeau : charge pesante.

logis : demeure.

pesant : lourd.

toison : la laine d'un mouton.

1. Le CHEVAL se distingue entre tous nos animaux domestiques par sa beauté, sa force et sa docilité *. C'est le serviteur indispensable du cocher, du charretier, du laboureur et du cavalier *.

2. Il a les membres bien proportionnés, les reins solides, la tête relevée et la démarche fière.

On le nourrit surtout avec de l'herbe, du foin et de l'avoine.

3. L'ÂNE n'a ni la taille, ni la force, ni la noblesse du cheval. On le reconnaît aisément à ses longues oreilles. Cet animal se montre peu difficile pour sa nourriture, mais il est très têtue. On le rencontre rarement dans notre pays.

4. Si le mulet ressemble au cheval par ses proportions, il ressemble à l'âne par ses longues oreilles et sa queue fine.

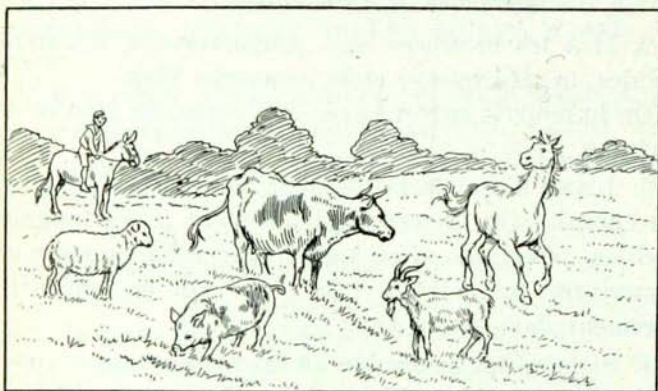
Le MULET est très utile dans les contrées montagneuses, car il suit, sans tomber, les chemins étroits et dangereux.

* * *

5. Le BŒUF est aussi fort que le cheval, mais il avance lentement et il ne peut presque pas courir. Dans plusieurs contrées, on l'attelle à la charrue ou bien on lui fait traîner de pesants * fardeaux *.

6. La vache fournit du lait, de la crème, du beurre et du fromage. On engraisse les bœufs, les vaches et les veaux pour les vendre au boucher. Leur chair est agréable au goût et très fortifiante.

7. Le MOUTON est doux et timide. Avec sa toison*, on fait des couvertures de laine et des habits de drap. Sa chair est excellente, et sa graisse donne un suif recherché pour la fabrication des chandelles.



8. La CHÈVRE a de longs poils raides et deux cornes relevées, presque droites. Cet animal vif et capricieux aime à grimper et à courir dans les montagnes. Son lait est estimé; on en fait du fromage en certains pays.

* * *

9. On élève le PORC à cause de sa chair. Elle est agréable et nourrissante, mais les estomacs délicats ne peuvent la digérer aisément.

10. Les charcutiers débitent la chair de porc sous forme de côtelettes, de boudins, de saucisses, de pâtés et de jambons.

Cette viande, appelée lard, se conserve longtemps quand on la sale.

11. Deux autres animaux domestiques vivent plus près de l'homme : c'est le chien et le chat qui partagent la demeure de leur maître.

12. Le CHIEN est un ami docile, fidèle et intelligent. Il nous accompagne et nous défend, il garde notre maison et nos troupeaux, il chasse pour nous et parfois même il traîne nos fardeaux.

13. Le CHAT s'attache plutôt au logis * où il vit qu'aux personnes qui l'habitent. Il est parfois voleur, cependant il nous rend service en détruisant les souris et les rats.

14. La Providence a créé les animaux domestiques afin qu'ils soient nos serviteurs. Les uns travaillent pour nous, d'autres nous habillent ou nous nourrissent.

Prenons soin de ces êtres si utiles; ceux qui les maltraitent ont un mauvais cœur.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quels hommes se servent du cheval ? Parlez de ses qualités. 2. Comparez l'âne au cheval. 3. En quoi le mulet ressemble-t-il au cheval ? à l'âne ? — 4. Quels services nous rendent le bœuf ? la vache ? le veau ? le mouton ? la chèvre ? — 5. Quels aliments fournit la viande du porc ? 6. Quelles sont les qualités du chien ? du chat ? 7. Pourquoi ne faut-il pas maltraiter ces animaux ?

53. — CHARLEMAGNE VISITANT UNE ÉCOLE.

courroucé : fâché.

empereur : roi d'un grand
pays.

expédition : guerre en pays
étranger.

fonda : bâtit.

fortune : richesse.

1. Charlemagne était un empereur *. Il gouvernait un immense pays en Europe et faisait souvent la guerre.

2. Cet homme remarquable par ses qualités de chrétien et de soldat aimait beaucoup les écoles. En ce temps-là, elles étaient rares et l'on ne pouvait s'instruire aisément.

3. Charlemagne fonda * plusieurs écoles. Il en établit une dans son palais d'Aix-la-Chapelle et il la visitait souvent pour encourager les élèves à l'étude.

4. De retour d'une expédition * lointaine, l'empereur s'y rendit un jour afin de constater les progrès accomplis par les écoliers.

Il fit mettre à sa droite les meilleurs élèves et plaça les autres à sa gauche.

5. Or, il arriva que ces derniers étaient presque tous les fils des premiers seigneurs de l'empire. Les autres, ceux qui travaillaient bien, appartenaient à des familles pauvres.

* * *

6. Charlemagne prenant un air courroucé* se tourna vers ceux qui se trouvaient à sa gauche. Tous baissèrent la tête et furent saisis de crainte.

7. Il leur dit : — Parce que vos pères occupent les premières charges de l'empire, vous pensez peut-être que vous leur succéderez. Détrompez-vous ; si vous ne vous corrigez pas, vous n'obtiendrez rien de moi.

8. S'adressant alors aux élèves placés à sa droite, il ajouta : — Mes enfants, je suis content de vous et



vous pouvez compter sur ma protection si vous continuez.

9. — Soyez bons, devenez instruits et vous m'aidez plus tard à gouverner mes états. J'accorde mes faveurs à ceux qui les méritent, sans regarder à la fortune * de leur famille.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qu'était-ce que Charlemagne ? 2. Pourquoi ne pouvait-on pas s'instruire aisément de son temps ? 3. Que fit-il pour répandre l'instruction dans son empire ? — 4. Racontez la visite qu'il fit un jour à l'école de son palais.

54. — LA PETITE PARESSEUSE.

*C'est bien Pauline qu'on l'appelle,
Mais Fainéante est son vrai nom.
On a beau crier après elle,
A tout travail elle dit : non !*

*Elle sait ses lettres à peine,
Ne veut pas écrire du tout,
Et n'a jamais, sans quelque scène,
Dit sa prière jusqu'au bout.*

* * *

*Pour regarder à droite, à gauche,
Ses yeux ne sont jamais perclus ;
Mais quant à l'ourlet qu'elle ébauche,
Ses mains dorment bientôt dessus ;*

*Et l'aiguille qui les chagrine
S'en va par terre avec le fil...
Pauline, petite Pauline,
Comment cela finira-t-il ?*

DE GRAMMONT.

- QUESTIONNAIRE. — 1. Quel nom mérite Pauline ? Pourquoi ?
2. Montrez qu'elle est ignorante, ... ni pieuse ... ni laborieuse. —
3. Que lui reproche-t-on quand elle coud ? 4. Que deviendra-t-elle
si elle ne se corrige pas ?
-

55. — LES MAGES.

guidés : conduits.
 hypocrite : trompeur.
 illustres : remarquables.

projet : intention, dessein.
 prophète : celui qui fait connaître l'avenir.

1. A la naissance de Jésus, une étoile miraculeuse parut dans le ciel.

Trois hommes puissants et instruits qui vivaient loin de Bethléem l'aperçurent. Ils reconnurent le signe qui annonçait la venue du Sauveur du monde, et ils résolurent d'aller lui offrir des présents.

2. Ces hommes que nous appelons les Rois Mages furent guidés * par l'étoile jusqu'à Jérusalem. Ils se rendirent chez Hérode, roi de Judée, qui demeurait dans cette ville.

3. Hérode fut grandement surpris de cette visite. Les illustres * voyageurs lui dirent : — Nous venons de l'Orient. Une étoile merveilleuse nous a appris la naissance du Messie dans votre pays. Dites-nous où il se trouve afin que nous allions l'adorer.

4. Hérode consulta les prêtres des Juifs. Ils lui répondirent : — C'est à Bethléem que doit naître le Messie annoncé par les prophètes *.

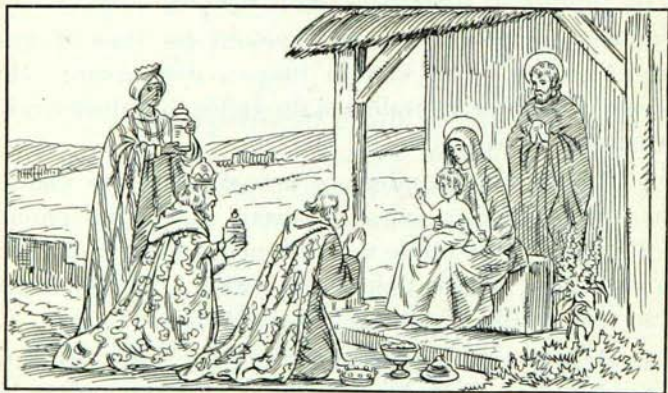
Le roi communiqua cette réponse aux Mages et il ajouta : — Venez me voir en retournant dans votre pays; vous me donnerez des nouvelles de cet Enfant Divin afin que j'aie aussi l'adorer.

5. Hérode était hypocrite * et méchant. Il pensait que Jésus, devenu grand, lui enlèverait son trône, et il formait déjà le projet * de le tuer.

* * *

6. Les Mages prirent le chemin de Bethléem. L'étoile reparut et les conduisit à l'étable où reposait le Messie. Ils se prosternèrent devant lui et lui offrirent, comme présents, de l'or, de l'encens et de la myrrhe.

7. Ces pieux rois passèrent plusieurs jours avec Marie et Joseph. Dieu leur fit comprendre pourquoi son Fils se présentait sous l'humble apparence d'un enfant ordinaire. Ils adorèrent en lui le Sauveur du monde.



8. La veille de leur départ, un ange apprit aux Mages qu'Hérode voulait faire périr Jésus. Pour ne pas rencontrer ce méchant roi, ils s'en retournèrent par un autre chemin.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quel signe fit connaître aux Mages la naissance de Jésus ? 2. Où se rendirent-ils ? 3. Racontez leur visite à Hérode. 4. Pourquoi ce roi était-il hypocrite ? — 5. Que virent les Mages, au sortir de Jérusalem ? 6. Que firent-ils à la crèche ? 7. Pourquoi ne repassèrent-ils pas à Jérusalem ?

56. — L'EAU.

atmosphère : couche d'air qui
 enveloppe la terre.
 notre globe : la terre.

énorme : très grand.
 existence : vie.
 indispensable : nécessaire.

1. Le petit André avait accompagné son frère Albert à la pêche. Comme le poisson ne mordait pas, l'enfant regardait, en rêvant, le courant qui passait à ses pieds.

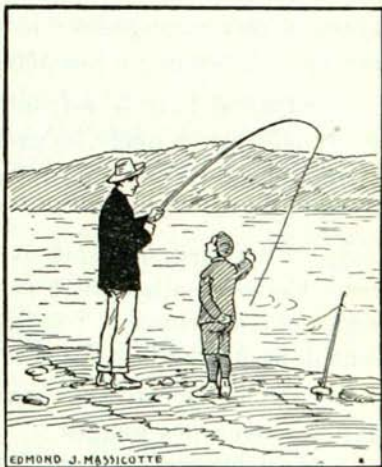
2. — Albert, s'écriait-il soudain, depuis combien de temps l'eau coule-t-elle ainsi dans cette rivière ?

— Depuis plusieurs milliers d'années.

3. — Comment se fait-il qu'elle ne tarit jamais ? Il y a donc beaucoup d'eau dans la terre.

Le grand frère sourit à cette réflexion inattendue, puis il dit :

— André, je vais t'expliquer cela. Ecoute-moi bien.



* * *

4. “ D’abord, as-tu observé ce qui arrive quand on place au soleil un peu d’eau dans une assiette ?

— Le soleil boit l'eau. Au bout de quelques heures, l'assiette est sèche.

5. — En effet, c'est bien cela ; mais au lieu de dire que le soleil boit l'eau, on dit que l'eau s'évapore au soleil.

L'eau chauffée dans un vase qu'on place sur le feu donne de la vapeur ; celle-ci s'élève et monte sous la forme d'un brouillard blanchâtre.

6. “ De même, les rivières et l'Océan chauffés par le soleil donnent de la vapeur d'eau. Cette vapeur s'amasse dans l'atmosphère * et elle forme les nuages qui flottent au-dessus de nos têtes.

7. “ Quand l'air se refroidit, la vapeur des nuages se transforme en neige, en grêle ou en pluie. Elle redevient donc cette eau qui arrose le sol et fait pousser les plantes.

8. “ Plus tard, elle sort de terre et forme des sources. Celles-ci alimentent ou entretiennent les ruisseaux et les rivières. Tous ces cours d'eau se réunissent dans un fleuve qui les rend à la mer.

9. — Et cette eau nous reviendra encore plus tard par le moyen des nuages ?

— C'est exactement cela. Il en sera ainsi jusqu'à la fin du monde.

* * *

10. “ L'eau peut donc être plus ou moins rare, suivant la chaleur et la sécheresse des saisons, mais elle ne nous manquera jamais complètement.

— Tant mieux ! car c'est une chose utile.

— Dis plutôt qu'elle est indispensable *. Sans eau et sans humidité, rien ne pousserait sur le sol.

11. “ Les animaux n'ayant aucune herbe ni aucune plante à manger ne vivraient pas. Que ferait l'homme absolument seul sur la terre aride comme un immense désert ?

12. — Est-ce que ce malheur ne pourrait pas arriver ?

— Non, c'est impossible. Les trois quarts de la surface de notre globe * sont couverts par les mers. Cela fournit chaque jour une énorme * quantité de vapeur d'eau.

13. “ Le Créateur a tout prévu. Dans sa sagesse et sa bonté, il a songé à toutes ses créatures et il leur a assuré les choses nécessaires à leur existence *.

QUESTIONNAIRE. — 1. Que faisait André ? 2. A quoi songait-il ? 3. Quelle réflexion fit sourire Albert ? — 4. Qu'entend-on en disant que l'eau s'évapore ? 5. Comment se forment les nuages ? que deviennent-ils ? 6. Pourquoi les rivières ne tarissent-elles pas ? — 7. Qu'arriverait-il s'il ne pleuvait jamais ? 8. Pourquoi les mers sont-elles si étendues ? 9. Donnez une preuve de la divine Providence.

57. — LE TOUR DU MONDE.

“ Père, apprenez-moi, je vous prie,

Ce qu'on trouve après le coteau

Qui borne à mes yeux la prairie.

— On trouve un espace nouveau ;

Comme ici : des bois, des campagnes,

Des hameaux, enfin des montagnes.

— *Et plus loin? — D'autres monts encor.*
 — *Après ces monts? — La mer immense.*
 — *Après la mer? — Un autre bord.*
 — *Et puis? — On avance, on avance,*
Et l'on va si loin, mon petit,
Si loin, toujours faisant sa ronde,
Qu'on trouve enfin le bout du monde...
Au même lieu d'où l'on partit."

PORCHAT.

QUESTIONNAIRE. — 1. Enumérez les choses qu'on rencontre, d'après cette poésie, quand on fait le tour du monde.

58. — LES TROIS RÈGNES.

géant : très grand.

ramper : se trainer.

innombrables : très nombreux.

visible : qu'on peut voir.

Le cheval est un être vivant qui se déplace quand il veut. Il marche, il court, il s'arrête et, si on le frappe, il est sensible aux coups.

Le cheval est un ANIMAL.

2. L'érable, comme le cheval, a la vie; il naît, il grandit et meurt. Mais il ne se déplace pas de lui-même; il reste à l'endroit où il pousse. Si on le frappe, il n'éprouve aucune douleur.

L'érable est une plante ou un VÉGÉTAL.

3. La pierre est un être qui n'a pas la vie. On ne dit jamais qu'elle naît ou qu'elle meurt, et quand on la brise, elle ne sent rien.

La pierre est un MINÉRAL.

4. Tous les êtres qui nous entourent peuvent être rangés dans l'un de ces trois groupes ou règnes : le règne animal, le règne végétal, le règne minéral.

* * *

5. Le règne animal comprend des êtres innombrables * et très variés dans leur forme.

Beaucoup d'animaux ont la peau couverte de poils et ils marchent sur quatre pattes. Ce sont des *quadrupèdes*.

6. D'autres animaux, comme les oiseaux, n'ont que deux pattes : ce sont des *bipèdes*.

Les serpents et les lézards avancent en rampant * sur le sol. On les appelle *reptiles*.

7. Les *poissons* ont le corps recouvert d'écailles. Ils nagent aisément et ne peuvent vivre hors de l'eau.

Les *insectes* sont des animaux plus petits qui rampent * comme les chenilles ou qui volent comme les mouches.

* * *

8. Le règne végétal comprend les arbres de nos forêts, les moissons de nos champs, les herbes et les fleurs de nos prairies, les légumes de nos jardins.

Que de plantes ornent la terre depuis le sapin géant * jusqu'au brin d'herbe à peine visible *!

9. Dans le règne minéral, nous trouvons les pierres précieuses comme le diamant, et les pierres à bâtir, comme le marbre et le granit. L'or, l'argent, le fer et tous les autres métaux ainsi que le charbon sont aussi des minéraux.

* * *

10. Remarquons que les animaux ne pourraient pas vivre sans les végétaux dont ils se nourrissent. Les végétaux eux-mêmes ne pousseraient pas sans l'air, l'eau et d'autres minéraux renfermés dans le sol.

11. Les trois règnes de la nature sont donc nécessaires l'un à l'autre; mais tous les êtres qu'ils renferment sont créés pour nos besoins.

12. Ils fournissent les choses que nous mangeons ou que nous buvons et celles qui servent à nous vêtir ou à nous loger.

Nous devons remercier souvent l'Auteur de tous ces biens.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qu'est-ce qu'un animal ? un végétal ? un minéral ? — 2. Qu'est-ce qu'un quadrupède ? un bipède ? un reptile ? un poisson ? un insecte ? — 3. Nommez des végétaux ; des minéraux. — 4. Montrez que les minéraux, les végétaux et les animaux nous sont nécessaires. 5. Pourquoi devons-nous remercier l'Auteur de la création ?

59. — UN ÉLÈVE VERTUEUX.

chassé : renvoyé.

condisciple : compagnon d'étude.

corridor : passage dans une maison.

délinquant : coupable.

meneur : chef, celui qui entraîne les autres.

mutinerie : petite révolte.

tapage : bruit.

1. Un élève du nom d'Ignace fréquentait le Petit Séminaire de Québec vers l'année 1812. C'était un enfant aimable et remarqué pour sa bonne conduite. On admirait sa piété sincère, sa charité envers ses camarades et son amour du travail.

2. Quelques-uns de ses condisciples * s'aperçurent qu'il se rendait souvent dans une maisonnette de la ville. Un jour, ils le suivirent en cachette, puis ils y entrèrent après lui.

3. Quelle ne fut pas leur surprise de le trouver penché sur le lit d'un jeune nègre poitrinaire et presque mourant.

Ignace profitait de ses congés pour aller lui porter les fruits et les sucreries qu'il recevait de sa famille.

* * *

4. Il arriva que plusieurs élèves de la salle d'étude d'Ignace firent du tapage * et provoquèrent un grave désordre. Le surveillant avertit, menaça, mais rien n'y fit.

5. Le supérieur, mis au courant du fait, résolut de punir sévèrement les coupables, surtout les meneurs.*

Un élève que le surveillant n'avait pu reconnaître s'était montré particulièrement insolent et méritait d'être chassé*.

6. Afin de le découvrir, le Supérieur retint à l'étude, par un après-midi de congé, tous les témoins de cette mutinerie * et leur dit qu'ils ne sortiraient que lorsque le coupable serait dévoilé. Il pensait amener ainsi le délinquant * à s'accuser lui-même et à demander pardon.

7. On attendit longtemps. Personne ne fut dénoncé; l'élève recherché ne fit pas l'aveu de sa faute.

Soudain, Ignace se leva et sortit de la salle. Tous les regards se fixèrent sur lui.

* * *

8. L'enfant se rendit au bureau du supérieur et lui dit :

— Monsieur, il fait beau dehors et nous sommes tous en retenue pour la faute d'un seul.

— Et vous êtes celui-là ? ajouta le supérieur qui attendait la visite du coupable. Vous êtes l'insolent qui a manqué de respect au surveillant ?

9. Ignace baissa la tête et ne répondit rien. Devant ce silence et cette contenance humiliée, le supérieur ne douta pas qu'il tenait enfin l'écolier recherché.

10. — Heureusement pour vous, reprit-il, votre famille est excellente ; je n'ose lui faire la peine de vous renvoyer. Mais à l'avenir, soyez sur vos gardes ; on ne vous pardonnera plus.

11. Quelques instants après, tous les élèves, en se rendant en récréation, passaient devant Ignace mis à genoux dans le corridor *. Plusieurs se disaient entre eux : — Voyez cet hypocrite qui prenait des airs de petit saint !

12. L'enfant était innocent. Au bout d'un mois, le coupable fut découvert et remis à sa famille.

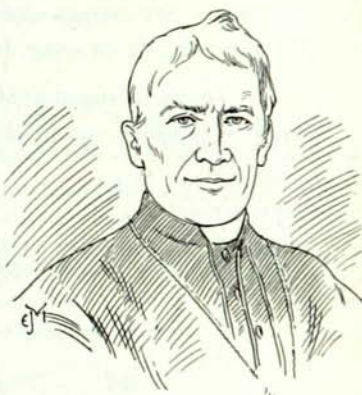
Le supérieur appela Ignace et lui dit :

13. — Pourquoi m'aviez-vous trompé ? Il n'est pas permis de mentir ainsi.

— Oh ! monsieur le supérieur, répondit-il en souriant, je ne vous avais pas dit que j'étais coupable ; mais je vous ai laissé vous tromper.

14. " Il faisait beau temps, mes camarades désiraient vivement aller jouer dehors. J'aimais mieux être puni tout seul que de voir l'étude entière en retenue.

15. Savez-vous ce que devint ce garçon vertueux ? L'un des plus grands et des plus saints évêques du Canada : Monseigneur Bourget, deuxième évêque de Montréal.



QUESTIONNAIRE. — 1. Quelles qualités remarquait-on chez cet enfant ? 2. Citez un fait qui prouve sa charité. — 3. Racontez une scène d'indiscipline dont il fut le témoin. — 4. Que fit Ignace ? 5. Était-il coupable ? 6. Pour quelles raisons agissait-il ainsi ? 7. Que devint-il plus tard ?

60. — L'ENFANT ET LE SERIN.

*Un jeune enfant, un jour, entendit par hasard
Un serin, dont le ton aigre, rauque et criard
Semblait lui déchirer l'oreille.
— Qu'est-ce donc que ceci ? dit alors l'écolier,
Les serins chantent à merveille,
Et toi, tu ne fais que crier.
Si je ne voyais ton plumage,
En entendant ta voix et ton vilain ramage,
Je te croirais un autre oiseau.
Pourquoi prends-tu ce ton nouveau ?
Eh ! n'as-tu pas le chant de ceux de ton espèce ?*

— *C'est, lui dit le serin, que pendant ma jeunesse
Je me trouvais sans cesse à côté d'un moineau,
Et comme cet oiseau chante moins qu'il ne crie,
Malgré moi, de sa voix, la mienne a pris le son.*

*Dans la mauvaise compagnie,
Sans le vouloir, on prend un mauvais ton.*

REYRE.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quel oiseau entendit l'enfant ? 2. Comment chantait le serin ? 3. Que lui demanda l'enfant ? 4. Quelle fut la réponse de l'oiseau ? 5. Quelle leçon ou morale peut-on tirer de cette fable ?

61. — GRISON.

éparpiller : étendre.

farineuse : comme de la farine.

meurtrier : celui qui tue.

spectacle : ce qui attire l'attention.

1. Grison était un jeune chat étourdi et désobéissant. Sa mère lui donnait de bons conseils, mais il ne les écoutait guère.

2. — Surtout, répétait souvent la vieille chatte, prends garde à Poilu, le chien du voisin. Cet animal en veut à ma famille; il a déjà dévoré trois de tes frères.

3. Un soir d'automne, Grison et sa mère regardaient par la fenêtre la neige qui tombait abondamment. Le chaton voyait ce spectacle * pour la première fois; il pensait qu'un immense drap blanc se formait peu à peu pour couvrir le sol.

4. — Oh ! s'écria-t-il, comme on doit bien dormir dans cette laine qui tombe du ciel.

— Non, non, mon fils, lui dit sa mère; la neige est aussi froide que l'eau. Garde-toi bien d'aller dehors, cette nuit. Reste à côté de moi.

* * *

5. Grison ne répondit rien. Quand la nuit vint, il ferma les yeux et fit semblant de dormir. Mais aussitôt qu'il vit sa mère sommeiller, il sortit de la chambre.

6. Le petit chat parcourut la maison et trouva toutes les portes bien fermées. Après mille détours, il découvrit une fenêtre dont une vitre était cassée. Malheureusement, il ne pouvait sauter par là sans tomber dans la cour du voisin.

7. — Poilu dort en ce moment, pensa Grison; il n'y a aucun danger.

Le voilà qui s'élance dans la neige. Il s'enfonce dans les blancs flocons, il les soulève, il se couche et se roule dans cette poussière farineuse * qu'il éparpille * autour de lui.

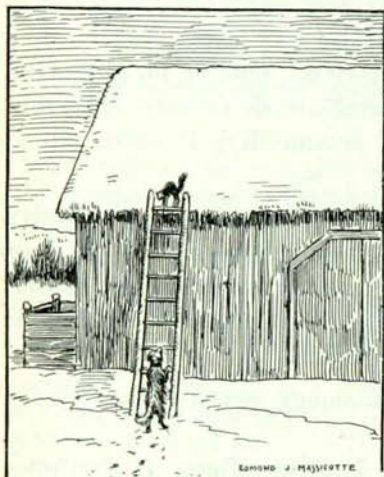
8. Pendant cinq minutes, ce fut très amusant, mais Grison sentit bientôt qu'il avait froid aux pattes. Il chercha vainement à sortir de cette cour; à peine pouvait-il avancer dans la neige épaisse.

* * *

9. Comme tous les enfants qui ont du chagrin, le minet se mit à crier pour appeler sa mère.

Elle ne pouvait l'entendre, mais un autre l'entendit: ce fut Poilu.

10. Le chien sortit furieux de sa niche et s'élança sur le chat. Celui-ci n'eut que le temps de grimper le long d'une échelle appuyée contre la grange.



11. Pendant plus d'une heure, Grison vit le meurtrier * de ses frères s'élançer vers lui. Poilu avait les yeux en colère; il montrait des crocs menaçants.

12. Enfin, le méchant animal se retira dans sa niche. Mais il grondait toujours en surveillant le pauvre chat qui

tremblait de froid et d'épouvante.

13. Quand la vieille chatte s'éveilla le matin, elle se mit tout de suite à la recherche de son minet. Elle ne tarda pas à le découvrir.

14. Après de longs détours, elle pénétra prudemment dans la grange du voisin. Elle s'approcha de Grison et miaula avec tendresse pour attirer son attention.

15. La vue de sa mère le remplit d'espoir. Sur son conseil, il se jeta dans la neige, auprès d'elle. Tous les deux disparurent ensuite dans la grange, puis ils rentrèrent au logis.

16. Le petit chat en fut quitte pour une semaine de maladie. Depuis cette aventure, il resta convaincu que la mère qui commande a toujours raison et que le fils qui désobéit a toujours tort.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qu'était-ce que Grison ? 2. Que pensait-il de la neige ? 3. Que lui dit sa mère ? — 4. Racontez la sortie de Grison. — 5. Parlez de la chasse que lui fit Poilu. — 6. Comment Grison fut-il sauvé ? 7. Quelle sage réflexion fit-il ?

62. — ABRAHAM LINCOLN.

chantier : lieu où travaillent
les bûcherons
consumer : brûler.

intéressait : amusait.
labeur : travail.
lueur : clarté.

1. L'enfant vertueux, intelligent et énergique peut arriver plus tard aux premières places de la société. L'histoire d'Abraham Lincoln en est une preuve.

2. Abraham naquit aux Etats-Unis. Ses parents étaient très pauvres. Ils habitaient une maisonnette semblable à celles que les bûcherons construisent dans leurs chantiers *.

3. Sa pieuse mère lui lisait souvent le saint Evangile. L'enfant écoutait attentivement cette lecture. Il aurait voulu s'instruire afin de lire beaucoup de livres.

4. La demeure d'Abraham se trouvait très éloignée du village et il n'y avait pas d'école dans les environs. La mort de sa mère vint augmenter la misère de la famille.

5. Quoique jeune, il dut travailler avec son père, du matin au soir. Mais après le dur labeur * de la journée, Abraham s'en allait bien loin pour trouver quelqu'un qui lui donnât des leçons. Il apprit ainsi à lire et à écrire.

6. Le courageux enfant emprunta un jour, d'un voisin, un livre qui racontait la vie de George Washington, premier président des Etats-Unis. Dès le soir, il commença la lecture de ce livre qui l'intéressait * beaucoup.

7. Par économie, il lut d'abord à la lueur * de la flamme qui cuisait le souper. Lorsqu'il se mit au lit, il continua sa lecture. Enfin, la chandelle de suif qui l'éclairait, se consuma * et s'éteignit. Il déposa le livre en le laissant ouvert.

8. L'enfant s'endormit en songeant au courage extraordinaire de Washington. Avec de l'énergie, on arrive à tout, se disait-il. Moi aussi, je peux réussir à jouer un rôle important dans mon pays.

* * *

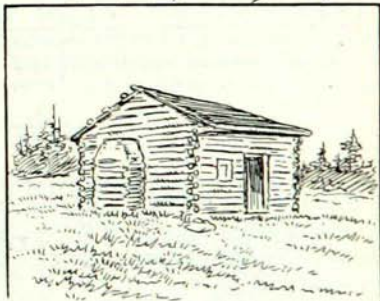
9. Cette nuit-là, la pluie tomba abondamment. L'eau pénétra dans la maison par la toiture et elle abîma le livre qu'Abraham avait emprunté. Il en fut bien peiné.

10. Il alla présenter ses excuses au voisin et le pria de lui vendre ce livre. Le marché fut conclu. L'enfant accepta de faucher pendant trois jours; en retour, il garda précieusement la *Vie de Washington*.

11. Par un travail au-dessus de son âge, le petit Abraham parvint à faire des économies. Cela lui permit de fréquenter les meilleures écoles de son pays, et il s'instruisit rapidement.



12. Tout le monde l'estimait à cause de ses vertus et de son talent. Il devint un célèbre avocat et fut plus tard élu, comme Washington, président des Etats-Unis.



QUESTIONNAIRE. — 1. Que faut-il pour réussir à se créer une position enviable ? 2. Où naquit Lincoln ? 3. Parlez de sa demeure et de sa famille. — 4. Comment put-il apprendre à lire ? 5. Racontez comment il se procura la vie de Washington et le malheur qui lui arriva. — 6. Que fit-il pour payer ce livre ? 7. Comment réussit-il à s'instruire ? 8. Que devint-il plus tard ? 9. Décrivez sa maison natale, représentée ci-dessus.

63. — VOYAGE A LA LUNE.

*Pour arriver jusqu'à la lune,
Quelle grande échelle il faudrait !
Je voudrais bien en avoir une ;
Comme cela m'amuserait !*

*Je partirais pour mon voyage
Vers la nuit, même un peu plus tôt,
Après un beau jour sans nuage,
Et je serais vite là-haut.*

*Alors j'irais visiter l'homme
Qui dans la lune est en prison,
Pour savoir comment il se nomme,
Et s'il est bien dans sa maison.*

L. WUARIN.

QUESTIONNAIRE. — 1. Que désire cet enfant pour monter dans la lune ? 2. Quel temps choisirait-il pour s'y rendre ? 3. Parle-t-il sérieusement ou veut-il plaisanter ? 4. Pensez-vous que l'homme de la lune existe réellement ?

64. — COMMENT ON DOIT SE TENIR A TABLE.

se comporter : se conduire.

couvert : cuiller, fourchette et
couteau.

mets : aliment.

savoir-vivre : politesse.

1. La mère sonne la petite cloche pour annoncer que le déjeuner est servi. Entendez-vous : Drelin ! drelin ! drelin !

2. — Allons, vite, mettons-nous à table.

Cela fait plaisir de voir le beau couvert *, de sentir la bonne odeur des mets*.

3. Voyons comment le petit Jean va se comporter* pendant les repas.

Il prend la place que sa maman lui désigne, puis il récite pieusement, avec elle, le bénédicité.

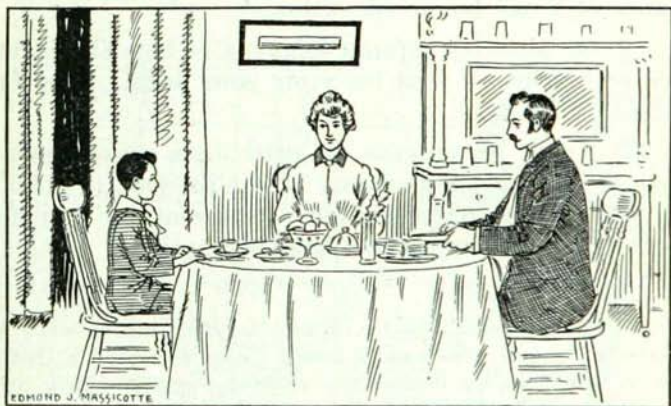
4. Jean s'assied bien droit, sur sa chaise. Il évite

de balancer ses jambes ou de mettre ses coudes sur la table, comme font beaucoup d'enfants.

5. Il déplie sa serviette qu'il relève jusque sous son menton ; de la sorte, il ne salira pas ses habits. Il ne demande rien et il attend qu'on le serve.

6. Jean accepte de bonne grâce ce qu'on lui offre. Il ne fait pas de bruit en mangeant et il imite ceux qui observent à table les règles du savoir-vivre.

* * *



7. Ce garçon bien élevé répond volontiers aux questions qu'on lui adresse, mais il écoute la conversation des autres sans les interrompre.

8. Jean prend peu de nourriture à la fois. Il ne boit jamais quand il a la bouche pleine. Il dépose les os sur son assiette et ne laisse rien tomber à terre.

9. Certains enfants maladroits salissent à table leurs habits et ceux de leurs voisins. Jean n'a pas ce défaut, il est très propre.

10. Avant de boire, il essuie ses lèvres avec sa serviette; aussi, son verre ne porte aucune trace de graisse.

* * *

11. On voit des enfants qui avalent leur nourriture à la hâte; c'est malsain. D'autres laissent de côté le pain, les légumes et la viande; ils ne veulent que des sucreries, des gâteaux et des fruits.

12. La mère de Jean ne supporterait jamais ces vilains défauts chez son fils. Ils sont contraires à la santé et à une bonne éducation.

13. On aime les enfants soigneux et bien élevés, on les recherche, on veut les avoir pour amis. Leur famille en est fière.

14. Aussi, les parents du petit Jean ne craignent pas de l'emmener avec eux lorsqu'ils sont invités à dîner chez des connaissances. Ils savent que leur fils leur fera honneur par ses bonnes manières.

D'après C. JURANVILLE.

QUESTIONNAIRE. — 1. Comment la mère annonce-t-elle le déjeuner ? 2. Que voit-on sur la table à l'heure du repas ? 3. Quelle prière récite Jean ? 4. Comment se tient-il ? — 5. Dites quelle précaution il prend quand il parle, quand il mange, quand il boit. 6. Quels défauts évite-t-il ? 7. Pourquoi fait-il honneur à sa famille ?

65. — LA PROVINCE DE QUÉBEC.

ancêtres : ceux dont nous sommes les descendants.
cité : ville.

excursion : voyage.
extrémité : bout.
rives : bords d'un cours d'eau.

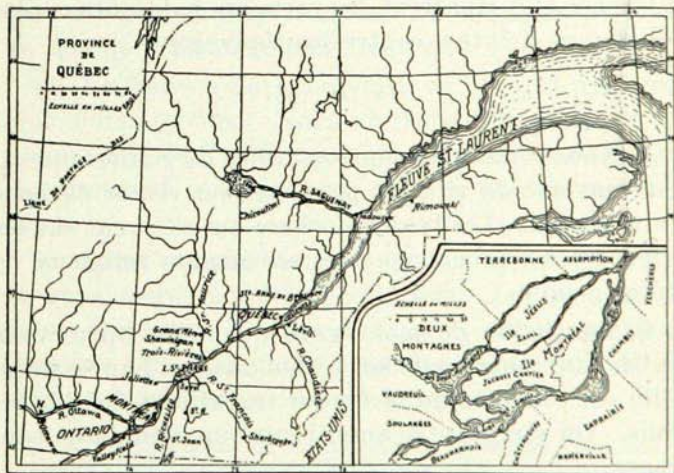
1. Le CANADA se divise en neuf provinces.
La PROVINCE DE QUÉBEC que nous habitons est

traversée par le Saint-Laurent qui coule dans une vallée très fertile.

2. Remontons ce fleuve, par la pensée, en regardant la carte. Voici d'abord la province d'ONTARIO qui touche à la nôtre. Presque tous ses habitants parlent anglais.

3. Suivons le courant du fleuve. Sur notre gauche, voyez cette rivière qui se jette dans le Saint-Laurent. C'est l'OTTAWA; elle passe par la capitale du Canada qui porte aussi ce nom.

* * *



4. Nous arrivons à MONTRÉAL. La fumée que nous remarquons dans l'air annonce que cette ville renferme des usines et des manufactures.

Montréal est la plus importante cité * du Canada. Elle compte aujourd'hui 500,000 habitants.

5. Poursuivons notre voyage. Sur notre droite, voici SOREL. Le cours d'eau qui rejoint le fleuve près de cette petite ville se nomme le RICHELIEU.

Autrefois, les Iroquois descendaient cette rivière pour venir attaquer les colons français, nos ancêtres*.

6. Plus loin, le Saint-Laurent s'élargit et forme le lac SAINT-PIERRE. A l'extrémité * de ce lac, la rivière SAINT-MAURICE se jette dans le fleuve, près des TROIS-RIVIÈRES.

7. Cette ville, fondée en 1635; par M. de la Violette, compte aujourd'hui 15,000 âmes environ. Là, comme à Québec et à Montréal, les premiers habitants eurent longtemps à lutter contre les Sauvages.

* * *

8. Nous remarquons que la vallée du Saint-Laurent est couverte de villages prospères où vivent de bons cultivateurs. Les beaux clochers qui s'élèvent sur les deux rives * proclament les sentiments religieux de notre peuple.

9. La chaîne de montagnes que nous apercevons là-bas, sur notre gauche, se nomme les Laurentides. Elle est couverte de forêts où travaillent des bûcherons. On y rencontre aussi beaucoup d'animaux sauvages.

10. Dans notre excursion *, nous rencontrons souvent des bateaux qui remontent ou descendent le fleuve. Plusieurs d'entre eux ont traversé la mer pour venir au Canada. La plupart se rendent à Montréal ou bien ils en reviennent.

11. Sur chacune des rives, on a construit des lignes de chemin de fer où les trains circulent nuit et jour. On y voit aussi des routes qui vont dans toutes les directions pour relier les villages entre eux.

* * *

12. Voici QUÉBEC! c'est la capitale de notre province. Cette ville, fondée par Champlain en 1608, était autrefois la résidence des gouverneurs de la colonie française. Québec renferme aujourd'hui 80,000 habitants.

13. Nous passons à côté de l'ILE D'ORLÉANS. En face, se trouve SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ. C'est un lieu de pèlerinage très fréquenté.

14. Le fleuve s'élargit de plus en plus, et ses bords sont moins fertiles. Nous arrivons à la petite et ancienne ville de TADOUSSAC où se jette le SAGUENAY. De Montréal à Tadoussac, il y a une centaine de lieues.

15. Nous entrons dans le GOLFE SAINT-LAURENT où nous apercevons l'île ANTICOSTI. Ici, les eaux du fleuve s'unissent à celles de la mer. Si nous allions toujours vers l'est, nous traverserions l'océan Atlantique et nous arriverions en Europe.

QUESTIONNAIRE. — 1. Combien de provinces comprend le Canada ? 2. Comment s'appelle notre province ? 3. A quoi donne-t-on le nom d'Ottawa ? — 4. Où se trouve Montréal ? parlez de cette ville. 5. Montrez Sorel ; le Richelieu. 6. Pourquoi l'appelle-t-on la rivière des Iroquois ? 7. Que savez-vous des Trois-Rivières ? — 8. Que voit-on dans la vallée du Saint-Laurent ? dans les Laurentides ? 9. Montrez, sur la carte : Québec, Sainte-Anne de Beaupré ; l'île d'Orléans ; Tadoussac. 10. Que savez-vous sur Québec ? 11. A l'été, que voit-on sur le Saint-Laurent ?

66. — NE CRAIGNEZ RIEN.

*Va, ne crains point, charmante fleur,
Que je t'arrache à la prairie;
Bientôt, sans force et sans couleur,
Languirait ta tête flétrie.
Et quel malheur serait le tien !
Charmante fleur, va, ne crains rien.*

*Va, ne crains point, petit oiseau,
Que je cherche à te mettre en cage,
Ton chant serait beaucoup moins beau
Qu'il ne l'est dans ce vert bocage.
Et quel malheur serait le tien !
Petit oiseau, va, ne crains rien.*

* * *

*Va, ne crains point, beau papillon,
Que dans ma main je t'emprisonne;
J'effacerais le vermillon,
L'or de ton aile qui frissonne,
Et quel malheur serait le tien !
Beau papillon, va, ne crains rien.*

*Non, non, chers êtres du bon Dieu,
Ne craignez point, car je vous aime
Et vous veux tous, sous le ciel bleu,
Gais et contents comme moi-même !
Votre malheur serait le mien . . .
Ne craignez rien, ne craignez rien.*

L. TOURNIER.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qu'arrive-t-il à la fleur que l'on cueille ? 2. Que devient l'oiseau que l'on met en cage ? — 3. Quel malheur arrive au papillon que l'on saisit ? 4. Quels bons sentiments terminent cette poésie ?

67. — SAMUEL DE CHAMPLAIN.

à bord : sur le bateau.

ancienne : vieille.

arquebuse : fusil d'autrefois.

fondateur : celui qui fonde,
qui commence.

séjour : temps passé dans un
même lieu.

1. Champlain fut envoyé pour la première fois au Canada par M. de Chates, en 1603.

Après deux mois de navigation, il débarqua à Tadoussac.

2. Le capitaine français avait à bord * deux Sauvages emmenés en France l'année précédente par M. de Pontgravé. Ceux-ci, s'adressant aux Algonquins et aux Montagnais, leur firent un discours en faveur des Français.

3. Les Indiens promirent leur amitié aux étrangers et les regurent fort bien.

L'habile navigateur remonta le Saint-Laurent jusqu'aux rapides de Lachine, puis il retourna à Tadoussac.

4. Après un séjour * en France, Champlain vint s'établir en 1608 à l'endroit où s'élève aujourd'hui Québec. Il fut le fondateur * de cette ville qui est la plus ancienne * du Canada.

* * *

5. Le brave capitaine, avec deux autres Français, accompagna les Hurons et les Algonquins dans une expédition contre les Iroquois. Ils remontèrent le Richelieu et arrivèrent sur le bord d'un lac auquel on a donné plus tard le nom de Champlain.

6. Ils rencontrèrent bientôt les Iroquois. Ceux-ci s'avancèrent sous les ordres de trois chefs qui marchaient au premier rang. Les deux camps commencèrent à pousser des cris et à répéter des menaces.

7. Pendant le combat, Champlain, jusqu'alors caché parmi les Indiens, sortit de leurs rangs et tira de l'arquebuse *. Il tua l'un des chefs iroquois et blessa un soldat.

8. Les deux autres Français tirèrent à leur tour et blessèrent plusieurs ennemis. C'était la première fois que les Iroquois voyaient des armes à feu. Ils s'enfuirent épouvantés, abandonnant leurs morts et une douzaine de blessés.



9. Champlain accompagna les Indiens, ses alliés, dans deux autres expéditions. Mais les Iroquois devinrent de plus en plus redoutables, car ils purent, eux aussi, se procurer des armes à feu.

* * *

10. En 1615, Champlain fit venir de France des Pères Récollets pour travailler à la conversion des Sauvages.

Québec, Tadoussac et les bourgades huronnes furent les principaux points où s'exerça le zèle de ces bons religieux.

11. Dix ans plus tard, en 1625, les Jésuites vinrent aider les Récollets. Il furent les principaux missionnaires de notre pays. Plusieurs d'entre eux, comme les PP. Jogues, Brébeuf et Lalemant, moururent martyrs.

12. Les Anglais s'emparèrent de Québec en 1629, mais ils rendirent le pays à la France en 1632. Champlain revint au Canada et il s'efforça de rendre la colonie prospère.

* * *

13. Cet illustre gouverneur voyageait beaucoup à travers nos forêts, alors peu connues. Il s'attachait les Indiens des diverses tribus, et ceux-ci, devenus les amis des Français, venaient leur vendre des pelleteries.

14. En ce temps-là, la colonie française ne s'occupait que du commerce des fourrures. Champlain comprit qu'il fallait surtout s'adonner à la culture du sol et il fit venir de France d'excellents laboureurs.

15. Quand ce gouverneur mourut en 1635, il fut profondément regretté de toute la colonie. Les Indiens eux-mêmes le considéraient comme un ami sincère et un chef respecté.

16. Cartier eut l'honneur de découvrir le Canada; mais c'est à Champlain que revient le mérite de lui avoir donné une population française. Il fonda une Nouvelle-France sur les bords du Saint-Laurent.

Cet homme avait toutes les qualités d'un sage gouverneur, d'un habile capitaine et d'un chrétien fervent.

17. La conversion des Sauvages le préoccupa toujours d'une façon particulière.

— Le salut d'une âme, disait-il, vaut mieux que la conquête d'un empire. Les rois ne doivent songer à s'emparer d'un pays infidèle que pour y faire régner Jésus-Christ.

QUESTIONNAIRE. — 1. Parlez du premier voyage de Champlain au Canada. 2. Quand fonda-t-il Québec ? — 3. Que fit-il pour la conversion des Indiens ? 4. Combien d'années les Anglais restèrent-ils maîtres du Canada, lors de leur première conquête ? — 5. Que fit Champlain pour s'attacher les Indiens ? pour favoriser la culture du sol ? 6. Parlez de ses qualités. 7. Citez une belle pensée chrétienne de ce grand homme.

68. — NOTRE MAISON.

aîné : plus âgé.

ardent : très chaud.

décès : mort.

façade : le devant d'une maison.

jardinet : petit jardin.

1. Notre maison n'a rien de remarquable, mais elle est commode et bien située.

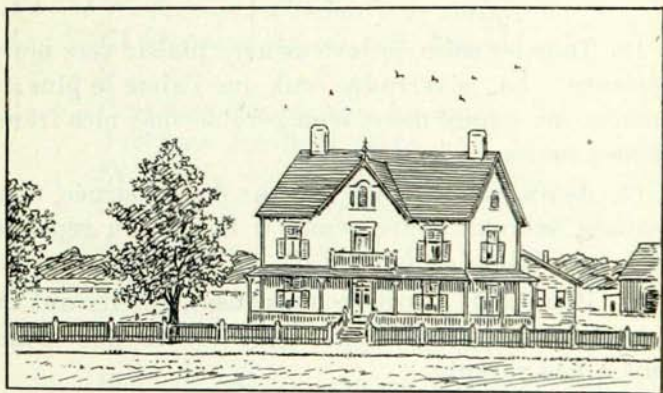
Bâtie à l'entrée du village, elle se cache un peu à l'ombre de quelques ormes.

2. En arrière, se trouvent les étables et les granges. Un jardinet * placé en avant la sépare de la route qui mène au village.

3. Notre maison est faite en bois ; elle comprend deux étages. La couverture en bardeaux se relève au milieu de la façade * et forme un angle. A cet endroit, une large fenêtre donne de la lumière au grenier.

4. Cette demeure ressemble à beaucoup d'autres maisons d'habitation qu'on rencontre dans nos campagnes. On y voit un salon modeste, plusieurs chambres assez grandes et bien éclairées, un cabinet de toilette et des escaliers. La salle à manger communique avec la cuisine bâtie en arrière.

5. L'un des endroits que je préfère, c'est la chambre où j'ai mon petit lit. Mon frère aîné * m'a fait un joli pupitre que j'ai placé près de la fenêtre. Là, je suis bien tranquille pour écrire mes devoirs et pour étudier.



6. Quand nous sommes dans notre maison, nous ne craignons ni le froid, ni le vent, ni la pluie. En hiver, elle est bien chaude; des persiennes et quelques arbres la protègent, en été, contre un soleil trop ardent.

* * *

7. Mon grand-père a construit cette maison il y a près de cinquante ans, pour abriter ses enfants et ses

petits-enfants. Elle est donc faite pour nous comme le nid pour l'oiseau.

8. C'est là que je suis né ainsi que mes frères et mes sœurs ; c'est là que grand-père et grand-mère ont quitté cette terre, entourés de leur nombreuse famille.

9. Des événements divers se sont passés dans notre maison : naissances, décès *, départs, retours, visites, fêtes où l'on s'amuse, deuils où l'on pleure. Elle est plus gaie ou plus triste suivant que le bonheur ou le malheur frappe à notre porte.

* * *

10. Tous les soirs, je reviens avec plaisir vers notre demeure. Là, je retrouve ceux que j'aime le plus au monde : ma tendre mère, mon père dévoué, mes frères et mes sœurs.

11. Après les différents travaux de la journée, nous sommes heureux d'être réunis à l'heure du repas et de la récréation en famille.

12. Plus tard, la prière nous rassemble devant un beau crucifix ; ensuite, nous souhaitons une bonne nuit à nos parents.

Vers neuf heures, tout devient silencieux et chacun s'endort paisiblement dans notre maison.

QUESTIONNAIRE. — 1. Décrivez les alentours et l'extérieur de cette maison. 2. Que voit-on à l'intérieur ? 3. Quel est l'endroit préféré de cet enfant ? 4. Pourquoi s'y trouve-t-on bien en été ? en hiver ? — 5. Qui a bâti cette maison ? 6. Quels événements s'y sont passés ? — 7. Comment s'écoule la soirée dans cette famille ? 8. Pensez-vous qu'elle soit heureuse ? Pourquoi ?

69. — MON VILLAGE.

*J'habite un modeste village,
Non loin des bords du Saint-Laurent;
Je l'aime, et malgré mon jeune âge,
J'en nommerais chaque habitant.*

*Une vieille église, à mi-côte,
Semble inviter à prier Dieu.
Depuis cent ans, sa flèche haute
Dresse une croix dans le ciel bleu.*

*Le long d'un ruisseau qui murmure
Et donne au pays plus d'attrait,
Les fermes montrent leur toiture
Et prennent un air très discret.*

* * *

*Près de notre maison, un orme
Agite son feuillage vert,
Et l'arbre, au-dessus d'elle, forme
Un parasol toujours ouvert.*

*Au bord de la route, l'école
Semble se tenir à l'écart;
Là, chaque jour l'heure s'envole,
Gai l'on y vient et gai l'on part.*

*Ecoliers canadiens, nous sommes
Fiers d'être fils de paysans;
Plus tard, quand nous serons des hommes,
Nous vivrons comme nos parents.*

Jean CRÉDO.

QUESTIONNAIRE. — 1. Comment voit-on que cet enfant connaît très bien son village ? 2. Que dit-il de l'église ? de la flèche du clocher ? 3. Comment sont disposées les maisons de ce village ? 4. Par quoi sa maison est-elle ombragée ? 5. Où se trouve l'école ? 6. Pourquoi pensez-vous qu'on y travaille bien ? 7. Quel est le beau rêve d'avenir de ces élèves ?

70. — LA MOUFETTE.

adversaire : celui contre qui on
lutte.

infect : qui sent très mauvais.

pelage : couleur du poil d'un
animal.

proie : ce que mange un ani-
mal qui se nourrit de chair.

1. Dans nos villages canadiens, pendant les chaudes soirées de l'été, il n'est pas rare de sentir tout à coup une odeur particulière très désagréable.

2. Immédiatement l'on se dit : il y a une *bête puante* dans les environs. Le véritable nom de cet animal, c'est la moufette.

3. Son poil est noir et ordinairement long, surtout à la queue. Sur le front et de chaque côté du dos, on aperçoit une bande blanche qui s'étend sur toute la longueur du corps.



4. La moufette n'est pas farouche. Quand le jour baisse, on la voit parfois s'approcher de nos fermes. On la prendrait alors volontiers pour un jeune chien qui revient tranquillement à la maison.

5. Mais malheur à l'imprudent qui poursuit cet animal. Celui-ci projette sur son ad-

versaire * un liquide infect * qui l'oblige à fuir au plus vite.

6. La moufette dort pendant le jour dans le creux d'un arbre ou dans le trou d'un rocher. Le soir, elle sort de sa cachette pour aller chercher sa proie *.

7. Elle se nourrit d'insectes, de mulots, d'oiseaux et mange aussi parfois de petits fruits.

8. Cet animal n'est ni méchant ni nuisible; cependant on le trouve désagréable à cause de la mauvaise odeur qu'il répand.

9. Sa chair est bonne à manger, mais on le chasse surtout à cause de sa fourrure car elle est estimée.

QUESTIONNAIRE. — 1. Comment reconnaît-on le plus souvent la présence d'une moufette dans les environs ? 2. Parlez de son pelage. — 3. Comment se défend la moufette ? 4. Où se tient-elle pendant le jour ? 5. De quoi se nourrit-elle ? 6. Pourquoi fuit-on cet animal ? 7. Comment est-il utile ?

71. — MONSIEUR DE MAISONNEUVE.

alarme : signal de danger.

colonie : réunion de personnes
qui vont habiter un pays
étranger.

munitions : poudre, balles, etc,
nécessaires pour combattre.

scalper : enlever les cheveux
avec la peau.

1. La fondation d'une colonie dans l'île de Montréal fut décidée en France par Monsieur Olier et Monsieur de la Dauversière.

La Providence leur envoya un homme remarquable pour exécuter ce projet; il s'appelait Chomedey de Maisonneuve.

2. Celui-ci vint au Canada avec Jeanne Mance et quelques autres Français.

Monsieur de Montmagny, gouverneur, essaya de les retenir près de lui à Québec. Il craignait pour eux les attaques des Iroquois.

3. — Vous vous trouverez trop éloignés de Québec, leur dit-il; nous ne pourrons vous secourir dans le danger.

— J'irai m'établir à Montréal, répondit Maisonneuve, lors même que tous les arbres, sur mon chemin, se changeraient en Iroquois.

* * *

4. Ville-Marie fut fondée en 1642. Les colons vécuturent sous le même toit pendant plusieurs années; tous s'aimaient comme les membres d'une même famille.

5. Monsieur de Maisonneuve avait des manières très simples et une conduite irréprochable. La colonie trouvait en lui un père dévoué, et en Jeanne Mance une mère affectueuse.

6. Les Iroquois ne tardèrent pas à découvrir ce nouvel établissement. Ils résolurent de le détruire et de chasser pour jamais ces étrangers qui venaient s'installer dans leurs forêts.

7. Un jour, ils s'emparèrent de six hommes qui construisaient une maison à quelque distance du fort. Trois d'entre eux furent tués et scalpés, les barbares emmenèrent les trois autres.

* * *

8. Au printemps de 1644, des chiens dressés pour reconnaître la présence des Iroquois donnèrent l'alarme. Il y avait longtemps que ces Indiens se tenaient dans l'île de Montréal; on résolut de les en chasser.

9. Maisonneuve, à la tête de trente hommes, les at-

taqua vivement. Les Français rentrèrent au fort quand leurs munitions furent épuisées.

10. Le brave commandant, armé de deux pistolets, restait au premier rang. Il se défendait avec énergie et ne reculait que pas à pas.

11. Le chef Iroquois le reconnut. Il s'élança sur lui et voulut l'emmener vivant afin de le torturer. Maisonneuve l'assomma d'un coup de pistolet et put ainsi s'échapper.

* * *

12. Ville-Marie s'agrandit et bientôt elle compta des personnes remarquables dans ses murs.



Outre Maisonneuve et Jeanne Mance, on y vit Mme d'Ailleboust, Marguerite Bourgeois, Lambert Closse, Lemoyne de Longueuil, Dollard des Ormeaux.

13. Après vingt-quatre années d'une sage administration, Maisonneuve avait rendu la colonie prospère.

C'est à ce moment que M. de Tracy le remplaça par M. Dupuis.

14. Le vertueux fondateur ne se plaignit point de ce changement que tous les colons considéraient comme une injustice. Il se retira en France. Onze ans après, il mourut très pieusement à Paris.

15. Ceux qui l'avaient envoyé fonder Montréal

avaient écrit : — Notre dessein est de travailler purement à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

M. de Maisonneuve se conforma à ce désir qui était le sien, et il réussit admirablement dans sa mission.

QUESTIONNAIRE. — 1. Nommez quelques personnes qui contribuèrent à la fondation de Ville-Marie ? 2. Pourquoi Montmagny voulait-il retenir Maisonneuve ? 3. Quelle qualité montre ce dernier dans sa réponse au gouverneur ? — 4. Quelle était l'occupation des habitants de Ville-Marie ? 5. Qu'avaient-ils à redouter ? — 6. Racontez l'attaque des Iroquois en 1644 ? — 7. Quels sont les services rendus par Maisonneuve à notre pays ? 8. Où et comment mourut-il ?

72. — LE PANIER.

*Je vais en classe le matin
Avec mon petit frère Pierre;
Je porte mon panier tout plein,
Car il est trop lourd pour mon frère.*

*Mais quand il est vide, le soir,
C'est Pierre qui le prend par l'anse.
Il est très content, il faut voir
En chemin comme il le balance!*

* * *

*Quand il est lourd, il est pour moi,
Le gros panier rempli par mère;
Mais quand il est léger, c'est toi
Qui le portes, mon petit frère!*

*Chacun son tour; c'est la justice,
Et nous nous aidons tous les deux.
S'aimer bien, se rendre service,
C'est le vrai moyen d'être heureux!*

O. AUBERT.

QUESTIONNAIRE. — 1. Comment voit-on que l'enfant qui parle est plus âgé que son frère ? 2. Quelle qualité lui trouvez-vous ? — 3. Pourquoi se montre-t-il gentil en portant le panier le matin, et en le laissant à son frère, le soir ? 4. Que faut-il pour être heureux ?

73. — JÉSUS A NAZARETH.

inquiétude : peine, chagrin.
privations : sacrifices.
prodige : chose merveilleuse.

prophéties : prédictions des
prophètes.

1. Jésus vivait à Nazareth avec Marie et Joseph. Quand il eut douze ans, il les suivit jusqu'à Jérusalem afin d'aller prier avec eux dans le temple. C'était la coutume des Juifs de s'y rendre pour célébrer la fête de Pâque.

2. Les chemins se couvraient alors de voyageurs. Les femmes allaient ensemble et les hommes aussi; les enfants pouvaient accompagner leur père ou leur mère.

3. En revenant de ce pèlerinage, Marie crut que Jésus se trouvait avec Joseph; de son côté, Joseph pensa qu'il marchait avec sa mère. Or, il était resté à Jérusalem.

4. Le soir du premier jour, ils s'aperçurent que l'Enfant ne les avait pas suivis. Ils retournèrent immédiatement vers Jérusalem d'où ils étaient partis le matin.

* * *

5. Après trois jours d'inquiétude et de recherches, ils le retrouvèrent dans le temple, au milieu des docteurs et des savants chargés d'instruire le peuple.

Jésus répondait à leurs questions en leur expliquant la loi et les prophéties qu'ils ne comprenaient pas.

6. Tous ceux qui se trouvaient dans le temple l'écoutaient avec admiration. Ils se disaient :— Comment cet enfant peut-il connaître des choses cachées aux hommes ?

7. La joie de Marie et de Joseph fut grande de retrouver enfin Jésus. Il les suivit à Nazareth où il reprit ses occupations dans l'atelier de saint Joseph.

8. Jésus ne fit aucun prodige dans cette ville pour montrer sa divinité. Les habitants le considéraient comme un enfant ordinaire, un apprenti habile et vertueux.

9. Il apprit de Joseph à manier le marteau, la scie, le rabot et tous les autres outils dont se servent les charpentiers.

Il mettait tout en ordre dans l'atelier et il allait porter l'ouvrage terminé à ceux qui l'avaient commandé.

* * *

10. La plus grande union régnait dans la Sainte-Famille. Tous trois partageaient les mêmes joies et les mêmes peines. Rien ne troublait la paix de leur cœur.



11. La pauvreté leur imposait parfois des privations, mais ils ne s'en plaignaient pas. La présence de Jésus était plus précieuse pour Marie et Joseph que la possession de tous les trésors.

12. Joseph devint vieux et faible. Il mourut dans les bras de Jésus et de Marie. On ne peut supposer une fin plus heureuse; c'est pourquoi saint Joseph est invoqué comme le patron de la bonne mort.

* * *

13. Seul depuis lors à l'atelier, Jésus travailla jusqu'à l'âge de trente ans à son métier de charpentier. Jamais il n'accomplit une action extraordinaire pour être remarqué. Ses voisins eux-mêmes ne se doutaient pas que ce bon ouvrier qu'ils aimaient, était le Fils de Dieu.

14. Le Sauveur du monde voulait nous servir de modèle. Sachant que les hommes doivent gagner péniblement leur pain à la sueur de leur front, il vécut lui-même de son travail.

15. Jésus nous a montré que la perfection consiste dans l'accomplissement de notre devoir pour l'amour de Dieu. Menons comme lui une vie modeste, sainte et laborieuse.

QUESTIONNAIRE. — 1. Où vivait la Sainte Famille ? 2. Parlez du pèlerinage de Jésus à Jérusalem. 3. Expliquez comment il put rester dans le temple au lieu de suivre Marie ou Joseph ? — 4. Que firent alors ses parents ? 5. Parlez des occupations de Jésus à Nazareth. 6. Comment vivait la Sainte Famille ? — 7. Pourquoi Jésus cachait-il sa divinité ? 8. Que nous enseigne sa vie laborieuse ?

74. — LA CHASSE A L'ÉCUREUIL.

anxiété : crainte.

longeaient : suivaient.

propriété : terrain, ferme.

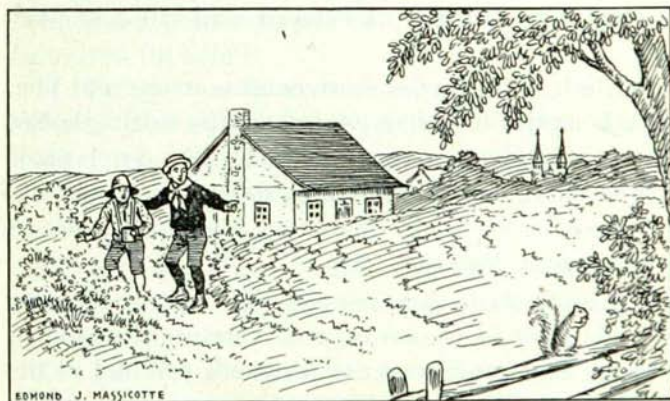
ravin : fossé large et profond
où coule un ruisseau.

sentier : chemin étroit.

1. Joseph est un jeune écolier qui habite la ville. L'an dernier, comme il avait très bien travaillé en classe, ses parents l'envoyèrent passer un mois de vacances à la campagne.

2. C'était chez son oncle. Il y trouvait un grand ami dans son cousin Emile, un peu moins âgé que lui.

Les fraises commençaient alors à mûrir. Tous les deux allèrent en cueillir dans les champs voisins.



3. Oh ! comme il faisait bon à la campagne ce jour-là. On sentait l'agréable odeur des foin. Un vent léger agita doucement le feuillage des arbres.

4. Les grives chantaient dans les grands ormes et les goglus dans les près. Le soleil, monté très haut

dans le ciel bleu, répandait sur la terre une chaleur bienfaisante.

* * *

5. Emile et Joseph longeaient la clôture d'une prairie. Ils cherchaient et cueillaient les fraises mûres. Elles paraissaient comme de petits grains rouges semés dans les hautes herbes.

6. Tous les deux en mangeaient beaucoup. Ils en ramassaient aussi dans une boîte afin d'en offrir le soir à leurs parents.

Quelles bonnes confitures la mère d'Emile allait faire avec ces jolies fraises sucrées !

7. Tout à coup, Joseph aperçut un écureuil sur les perches de la clôture. Il s'élança bien vite à sa poursuite.

Emile le suivit et les deux enfants arrivèrent bientôt à la limite des champs, près d'une colline boisée.

8. Le petit animal sautait de branche en branche et il les entraîna jusque dans l'intérieur du bois. Afin de l'effrayer, les deux cousins lui jetaient des pierres et poussaient des cris.

9. Tantôt ils le perdaient de vue, tantôt ils le retrouvaient, et la chasse reprenait de plus belle.

Enfin, l'écureuil traversa un ravin profond et disparut.

* * *

10. Il fallut songer au retour. Mais alors les enfants s'aperçurent qu'ils s'étaient égarés.

Vous devinez l'inquiétude qu'ils ressentirent en se croyant perdus dans la forêt, vers la fin du jour,

11. Quelle anxiété pour les parents d'Emile si tous deux ne rentraient pas le soir !

Joseph essaya de consoler son cousin qui pleurait, mais lui-même n'était pas rassuré. Ils firent une prière afin de retrouver un sentier qui les conduirait hors du bois.

12. Ils essayèrent de monter sur un arbre élevé pour apercevoir le clocher du village ou quelque ferme voisine.

Ce fut en vain, car ils n'avaient pas l'habitude de grimper.

13. Joseph se souvint que son maître avait conté en classe l'histoire d'un voyageur égaré dans la forêt. Cet homme, pour retrouver son chemin, s'était orienté au moyen du soleil.

14. En quittant la maison de mon oncle, se dit l'intelligent garçon, nous avons pris la direction du sud. Nous devons donc marcher vers le nord.

Tous les deux se mirent en route résolument, mais le cœur bien triste.

15. Au bout d'une demi-heure, Emile reconnut un grand pin à moitié desséché qui s'élève sur la propriété de son père.

Les enfants précipitèrent leur marche et atteignirent cet arbre. Peu de temps après, ils retrouvaient le sentier perdu ; ils étaient sauvés.

16. Le soleil avait disparu à l'horizon. Dans le même sentier, un homme se dirigeait vers eux en criant leurs noms. — C'est mon père ! — dit Emile. Et les deux cousins coururent à sa rencontre.

QUESTIONNAIRE. — 1. Pourquoi Joseph se rendit-il à la campagne ? 2. Quel fut le but de sa première promenade ? 3. Que voyait-il et qu'entendait-il autour de lui ? 4. Quel animal attira l'attention des enfants ? 5. Que firent-ils ? — 6. Racontez l'anxiété de ces enfants et dites comment ils retrouvèrent leur chemin.

75. — LE PLUS GRAND.

*Qu'il est petit, le petit frère !
— Auprès de lui, tu parais grand ;
Mais sais-tu bien ce que doit faire
Le grand, pour le petit enfant ?*

*S'il veut dormir, le petit frère,
Plus de jeux, de cris ni de chants :
Les bruits ont aussi dû se taire,
Quand tu dormais, toi, tout enfant.*

*S'il veut jouer, le petit frère,
Cède à son désir un instant ;
Fais un peu le jeu qu'il préfère,
Comme on fit pour toi si souvent.*

* * *

*S'il est tombé, le petit frère,
S'il est tombé tout en courant,
Toi, le grand, reviens en arrière,
Relève-le tout doucement.*

*S'il s'est fait mal, le petit frère,
Apaie-le, toi, le plus grand ;
Caresse d'une main légère,
Le bobo qu'il montre en pleurant.*

*Enfin s'il rit, le petit frère,
Ris avec lui, joyeusement :
Ainsi pour toi faisait ta mère,
Remplace-la, toi, maintenant.*

M^{lle} H.-S. BRÉS.

QUESTIONNAIRE. — 1. Si vous avez un petit frère, que devez-vous faire quand il dort ? quand il veut jouer ? — 2. Que faut-il faire si votre petit frère est tombé en courant ? s'il s'est fait mal ? s'il rit ? 3. Quelle personne a eu pour vous toutes ces attentions ?

76. — LES ÉTOFFES.

arbuste : petit arbre.
glaciales : très froides.

mûrier : arbre.
tissus : fils entrelacés.

1. Jeannette est une petite fille curieuse et très intelligente. Elle se rend souvent chez sa tante, la modiste du village, et lui pose mille questions sur tout ce qu'elle voit.

2. J'assistais l'autre jour à leur conversation ; cela m'a beaucoup intéressé.

— Tante, disait Jeannette, j'ai lu dans mon livre que le drap est une étoffe faite avec de la laine. Avez-vous du drap ici ?

3. — Sans doute, mon enfant. Regarde ce tissu * noir et épais. On peut le teindre de diverses couleurs.

— Oh ! j'en ai vu souvent. Le pardessus de papa est en drap.

— En effet. Tous les habits chauds sont en drap.

4. — Maman m'a dit que j'ai une robe d'indienne; avec quoi fait-on de l'indienne ?

— C'est un tissu de coton, orné de dessins en couleur.

5. — Le coton ne doit pas être aussi chaud que la laine.

— Evidemment non ; la cotonnade n'est pas non plus aussi épaisse que le drap. Compare ces deux tissus.

6. “Pourrais-tu me dire d'où nous vient le coton, Jeannette ?

— Je n'en sais rien, ma tante.

— C'est le duvet qui enveloppe la graine du cotonnier. Le cotonnier est un arbuste * qui n'a guère plus



coton



chanvre



lin

de huit ou dix pieds de hauteur. Il croît dans les pays chauds, comme le sud des Etats-Unis.

7. “La ouate, que tu connais bien, est du coton non filé. On le transforme en fil et en tissus dans des

filatures qui emploient souvent des centaines d'ouvriers.

8. — N'y a-t-il pas des filatures dans notre pays ?

— Oui, ma nièce. Il y a des filatures de laine ou de coton à Montréal, à Valleyfield, à St-Hyacinthe, à Sherbrooke, aux Trois-Rivières et aux Chutes-de-Shawinigan.

* * *

9. — Et cette belle serviette, ma tante, n'est-elle pas en toile de lin ?

— En effet. Examine ce tissu blanc et solide.

— Notre maîtresse d'école nous a parlé l'autre jour du chanvre et du lin. Ce sont des plantes textiles ; cela signifie qu'on en retire une matière avec laquelle on fabrique de la toile.

10. — Oh ! je vois que ma petite nièce devient savante.

— Pourriez-vous me montrer de la soie ?

— En voici. Regarde ce foulard luisant, très doux au toucher. Remarque bien les petits fils qui le composent.

11. — Il paraît que ce sont des vers à soie qui nous donnent ces jolis fils.

— Oui, ma nièce. On met ces vers à soie dans un appartement chauffé et on leur donne à manger des feuilles de mûrier *.

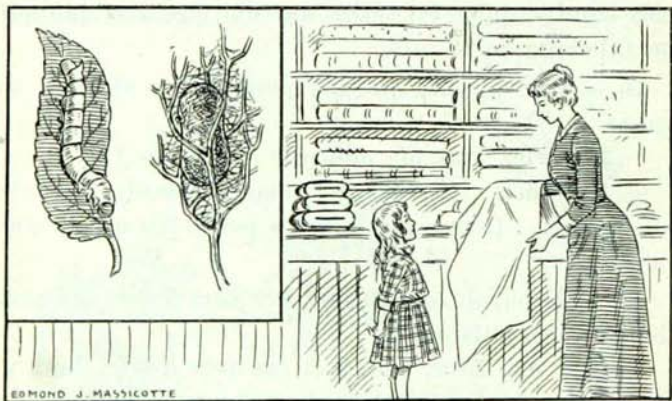
12. “ Au bout d'un mois, les vers cessent de manger pour se mettre à filer. Ils s'enveloppent dans ce fil qui les entoure comme une prison et forme ce qu'on appelle un cocon.

13. “ On place les cocons dans une armoire où l’on fait arriver de la vapeur afin de tuer les vers qu’ils renferment. On déroule ensuite les fils ; quelques-uns ont parfois trois cents verges de longueur.

* * *

14. — Est-ce qu’on élève des vers à soie au Canada ?
— Oh ! non ; il y fait trop froid. Ces rubans, ces mouchoirs, ces voiles et ces cravates viennent de France.

15. — C’est vraiment surprenant que des insectes fassent des fils si délicats.



— Le bon Dieu leur a donné ce merveilleux instinct afin qu’ils nous soient utiles.

La Providence veille sur l’homme ; elle lui procure, par le moyen des animaux ou des plantes, ce qu’il lui faut pour se vêtir.

16. “ Dans les pays chauds, on trouve le coton qui fournit un tissu léger; dans les pays tempérés comme le nôtre, il y a le lin, le chanvre et la laine.

17. “ Les contrées glaciales * sont peuplées d'animaux qui ont une épaisse fourrure. Les habitants en font des vêtements pour se préserver du froid.

“ Ainsi, l'homme peut s'habiller partout suivant le climat du pays où il vit.

QUESTIONNAIRE. — 1. Où se tient la conversation dont il s'agit ? 2. Qui est-ce qui parle ? 3. Comment fait-on le drap ? — 4. Qu'est-ce que la cotonnade ? 5. Où travaille-t-on le coton ? — 6. Qu'entendez-vous par plantes textiles ? 7. Que savez-vous des vers à soie ? — 8. Qu'est-ce que la Providence met à notre disposition pour nous vêtir ?

77. — LES PRINCIPAUX MÉTAUX.

intense : extraordinaire.
parcelles : petites parties.

réduire : transformer.
sein : intérieur.

1. On retire les métaux du sein * de la terre. Ils s'y trouvent mélangés à d'autres matières; c'est alors du minerai.

2. On travaille le minerai pour en retirer les parcelles * de métal qu'il renferme. Ces parcelles sont ensuite fondues ensemble dans des usines, au moyen d'une chaleur intense *.

3. Les métaux les plus utiles sont: l'or, l'argent, le cuivre, le fer, le zinc, le plomb, l'étain et le mercure.

* * *

4. L'OR est jaune et brillant ; c'est le plus précieux des métaux. On l'emploie pour fabriquer des pièces de monnaie, des médailles, des chaînes, des bracelets, des anneaux, etc.

5. On peut réduire * l'or en poudre fine ou en feuilles très minces. Cela permet de recouvrir d'une couche dorée les cadres et divers autres objets.

6. L'ARGENT est blanc et brillant. On en fait des pièces de monnaie, des montres, des cuillers, des fourchettes, etc. Ce métal peut, comme l'or, être réduit en feuilles minces ou en petits fils très fins.

* * *

7. Le CUIVRE a une couleur rougeâtre. On en fabrique des sous, des chaudrons, des fils électriques, des suspensions pour l'éclairage de nos appartements, des instruments de musique, etc.

L'AIRAIN, dont on fait les cloches, est composé de cuivre et d'étain.

8. Le FER est le plus utile et le plus répandu de tous les métaux. Il fournit des outils à l'ouvrier ; on s'en sert pour fabriquer quantité d'objets indispensables.

9. Lorsqu'on ne retire pas du fer tout le charbon qu'il contient, on a un métal un peu cassant qui s'appelle la FONTE. Nos poêles, nos fourneaux, nos marmites sont en fonte.

10. Si, au fer très épuré, on ajoute un peu de charbon, on obtient de l'ACIER. Avec ce métal, on fabrique des instruments tranchants : rasoirs, couteaux, ciseaux, épées, etc.

* * *

11. Le PLOMB est mou et pesant. On le coupe aisément avec un couteau. La partie coupée brille alors comme de l'argent, mais elle prend plus tard une couleur grise. Les tuyaux qui conduisent l'eau dans nos appartements sont ordinairement en plomb.

12. Le ZINC a presque la couleur du plomb, mais il est plus dur. On en fabrique des sceaux, des gouttières et des couvertures de maison.

13. L'ÉTAIN possède presque le brillant de l'argent, cependant il est loin d'en avoir la solidité. La plupart de nos ustensiles de cuisine sont recouverts d'une couche d'étain.

14. Le MERCURE ressemble à de l'argent liquide. Les baromètres contiennent une colonne de mercure qui monte ou baisse un peu d'après le changement de temps. Ce métal est un poison qui sert à composer des médicaments.

15. Nous ne pourrions nous passer de l'usage des métaux, car ils nous fournissent des objets de première nécessité. C'est donc un grand bienfait de la Providence que de nous les avoir donnés.

QUESTIONNAIRE.—1. D'où retire-t-on les métaux? 2. Qu'est-ce que le minéral? 3. Comment le travaille-t-on? — 4. Nommez des objets en or; en argent. 5. Dites la couleur de ces métaux. — 6. Nommez des objets en cuivre; en airain; en fer; en fonte; en acier. 7. Quelle est l'apparence de chacun de ces métaux? — 8. A qui servent le plomb? le zinc? l'étain? le mercure? 9. Pourquoi ces métaux sont-ils un grand bienfait de la Providence?

78. — LE CRAYON.

*C'est moi le crayon,
Je suis fin et long,
Je passe et repasse
Et laisse ma trace
Sur le blanc papier
Du jeune écolier.*

*Il pèse, me brise,
Me taille et m'aiguise;
Je reprends encor
Le joli décor,
Les lignes, les barres
Et les traits bizarres.*

* * *

*Hors de mon fourreau,
Tirant mon museau,
Sa main ferme et douce
Me presse et me pousse;
Je décris toujours
D'incessants détours.*

*La plume veut boire
L'encre bleue ou noire;
Moi, je ne bois rien,
Et si l'on veut bien,
Ma gomme retire
Ce qu'on vient d'écrire.*

Jean CRÉDO.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quelle forme a ce crayon ? 2. Sur quoi écrit-il ? 3. Quel accident peut arriver au crayon de l'écolier ? 4. Que fait alors ce dernier ? — 5. Quels mots indiquent ici les mouvements du crayon ? 6. Dites, en d'autres termes, ce qu'exprime la dernière stance.

79. — LES ABEILLES.

butiner : récolter, recueillir.
suc : liqueur tirée des plantes.
puise : prend.

trompe : organe pour sucer.
aiguillon : piquant, dard.

1. Si je vous demandais à quoi servent les abeilles, vous penseriez au miel doux et sucré. Vous songeriez aussi aux cierges blancs ou jaune pâle que l'on voit sur nos autels, à l'église.

2. Les abeilles, en effet, nous procurent deux choses très utiles : la cire et le miel.

Avez-vous examiné attentivement une abeille ? Remarquez qu'elle a six pattes et quatre ailes.

3. On voit deux gros yeux de chaque côté de sa tête fine, et, en avant, deux grands poils appelés antennes. Ces antennes s'allongent comme des cornes.

4. Si vous pouviez apercevoir la bouche d'une abeille, vous distingueriez sa petite langue. Elle ressemble à une trompe * délicate.

5. Avec cette trompe, l'abeille puise aisément le suc * des fleurs. Elle en fait ensuite la cire et le miel dont elle remplit sa ruche.

6. Lorsque l'abeille veut se défendre, elle se sert d'un aiguillon * terminé par un dard empoisonné. Elle enfonce ce dard dans la peau de celui qu'elle attaque; il arrive souvent qu'elle ne peut le retirer et qu'elle en meurt.

7. La partie piquée devient douloureuse et elle enfle. Il serait dangereux de recevoir beaucoup de piqûres à la fois.

8. On met les abeilles dans une ruche. Cette ruche est placée près de la maison pendant l'été. A l'hiver, on la ramasse dans la cave, à cause du froid.

9. La famille entière s'appelle un essaim. Elle comprend des *ouvrières* qui butinent * sur les fleurs, des *faux bourdons*, plus gros que les ouvrières, et une *reine* de forme allongée.



ouvrière



reine



faux bourdon

10. Il peut y avoir dans une même ruche de vingt à quarante mille ouvrières et de six à huit mille faux bourdons. On n'y voit jamais qu'une seule reine.

11. Quand les abeilles sont très nombreuses dans une ruche et qu'il s'y trouve deux reines, la famille se divise. L'une des reines, suivie d'une partie des abeilles, va s'installer ailleurs. On dit alors que la ruche a essaimé.

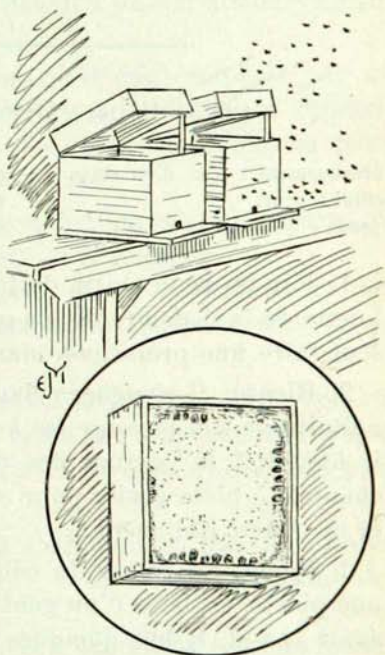
12. Regardez attentivement un gâteau de miel. A l'intérieur du cadre en bois qu'on a placé dans leur ruche, les abeilles ont tracé des cellules ou petits casiers. On les appelle des *alvéoles*.

13. Chaque alvéole a six côtés égaux construits avec de la cire. C'est dans de ces jolis casiers que les abeilles amassent leur miel.

14. Pendant l'été, ces insectes merveilleux bourdonnent autour de nous, dans la campagne. Ils visitent les fleurs et font des provisions pour remplir leurs ruches.

15. Remercions la Providence d'avoir créé les abeilles si industrieuses. Avez-vous quelquefois mangé du miel ? Quel goût lui trouvez-vous ?

16. Quand vous voyez les abeilles butiner activement sur les fleurs, songez qu'elles vous donnent une leçon de travail. Vous aussi, vous devez butiner, étudier dans vos livres pour y puiser * l'instruction.



QUESTIONNAIRE. — 1. Que fait-on avec le miel ? avec la cire ? 2. Décrivez une abeille. — 3. Comment l'abeille se défend-elle ? 4. Combien de sortes d'abeilles voit-on dans une ruche ? — 5. Comment est fait un gâteau de miel ? 6. Où butinent les abeilles ? 7. Quelle leçon nous donne cet insecte laborieux ? 8. Où avez-vous vu des ruches d'abeilles ? Parlez-en.

80. — ROBIN ET LE GÉANT.

brusquement : tout d'un coup.
effroi : peur.
géant : homme très grand.

gentil : joli.
humait : respirait.
suppliait : priait.

1. Par un beau matin de juillet, le petit Robin s'éloigna de la demeure de ses parents. Il s'en alla tout seul faire une promenade dans les champs.

2. Bientôt il s'engagea dans un étroit sentier. Il agitait sur son passage les herbes chargées de rosée ; il humait * le parfum des fleurs nouvelles, puis il chantait à plein gosier pour exprimer sa joie de vivre et de courir librement.

3. Rendu au bas de la colline, Robin s'arrêta sur une pierre, au bord d'un gentil * ruisseau. Comme il avait chaud, il but quelques gorgées pour se rafraîchir.

4. Notre bambin regarda avec étonnement au fond de l'eau. Il fut tout surpris d'y voir des arbres, un ciel profond et un brillant soleil, comme au-dessus de sa tête. Il se crut transporté dans un monde nouveau et se mit à rêver.

5. Pendant cette rêverie, une main le saisit brusquement *. La main était si grande qu'elle l'enveloppait tout entier.

Robin poussa un cri d'effroi *, il appela sa mère, il demanda grâce et se débattit de son mieux. Ce fut en vain.

6. Bientôt il s'aperçut qu'il était emporté par un géant *. Celui-ci le serrait à l'étouffer et répétait avec un rire méchant : — Ah ! petit drôle, tu peux crier ; tu ne m'échapperas pas.

7. Le pauvre captif tremblait à la pensée qu'on allait probablement le tuer et le manger.

Quelques instants après, il eut cependant un peu d'espoir. Sa bonne mère avait entendu ses cris et elle était accourue.

8. Au risque d'être prise et traitée comme son enfant, elle suppliait * et menaçait tour à tour le géant. Mais que pouvait-elle contre un ennemi cent fois plus gros qu'elle ?

9. Cependant, elle n'abandonnait pas son Robin bien-aimé ; elle le suivait toujours en poussant des cris de douleur.

Une mère accompagnerait son fils au bout du monde pour le consoler et l'arracher à la mort.

* * *

10. Arrivé chez lui, le géant mit Robin dans une prison entourée de barreaux solides. Le petit captif s'élança contre ces barreaux ; il essaya de les briser ou de trouver un passage pour sortir.

11. Il fit ainsi plus de cent fois le tour de sa prison, puis il tomba épuisé de fatigue. Son bourreau, qui le regardait, riait de tant d'efforts inutiles.

12. Dans la soirée, le géant apporta à Robin une nourriture que celui-ci ne connaissait pas. Il ne voulut rien prendre.

Pendant toute la nuit, il songea tristement à sa famille, à sa mère surtout. Il avait froid, il souffrait, il pleurait.

13. Le lendemain matin, le géant vint le voir. Robin n'avait pas dormi et il se trouvait bien malade.



— Allons ! s'écria son bourreau, il faut que tu manges.

14. En disant ces mots, il prit dans sa main le petit prisonnier ; il lui ouvrit la bouche de force et la remplit de nourriture.

Robin, déjà très affaibli, poussa un dernier cri, fit un dernier mouvement puis il étouffa.

15. Enfants, vous vous dites : cette histoire est un conte ; les géants n'existent pas.

Je vous assure que cette histoire est vraie. Robin était un jeune oiseau, et le géant un mauvais garçon.

QUESTIONNAIRE. — 1. Racontez la promenade de Robin.
2. Où se rendit-il ? 3. Qu'est-ce qui frappa son attention ? — 4. Qui prit Robin ? 5. Que fit celui-ci pour se sauver ? 6. Racontez les efforts de sa mère pour le délivrer. — 7. Que fit Robin dans sa prison ? 8. De quoi eut-il à souffrir ? 9. Montrez que le géant était méchant.

81. — LE PETIT ENFANT.

*Pour le bon Dieu que puis-je faire ?
Je suis si petit, si petit !
Voici ce que mon cœur me dit :
J'aimerai bien ma bonne mère ;
Je puis l'aimer quoique petit.*

*Pour Dieu que puis-je faire encore ?
Puisque c'est Dieu qui nous bénit,
Je prierai bien, près de mon lit,
Ce bon Dieu que ma mère adore ;
On peut prier quoique petit.*

* * *

*Et puis-je faire davantage ?
A l'école où l'on me conduit,
Attentif à ce qu'on me dit,
Je m'efforcerai d'être sage ;
On peut l'être quoique petit.*

*Que ferai-je enfin... si ma mère
Me réprimande ou m'avertit ?
J'y veillerai, quoique petit,
Pour corriger mon caractère :
C'est comme cela qu'on grandit !*

QUESTIONNAIRE. — Enumérez les actions ci-dessus qu'un enfant peut faire, quoique petit.

82. — CHRISTOPHE COLOMB.

absurde : ridicule, impossible.
capitaine : celui qui commande
à bord d'un navire.

équipage : marins qui font le
service d'un bateau.
plan : désir, projet, dessein.

1. Christophe Colomb naquit à Gênes.

Cette ville qui se trouve en Italie est située sur le bord de la mer.

2. Dès son enfance, Colomb entendit des marins raconter leurs voyages dans des pays très éloignés. Il désira, lui aussi, parcourir les mers et découvrir des contrées inconnues.

3. En ce temps-là, on ne savait pas que la terre est ronde. On croyait qu'elle était plate. Aussi, les navigateurs ne s'aventuraient pas loin des côtes. Ils craignaient d'être jetés dans le vide par la tempête.

4. Les hommes ne connaissaient alors que l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Ils ignoraient l'existence de l'Amérique.

* * *

5. Colomb s'instruisit et devint un habile capitaine. Il était convaincu qu'on pouvait faire le tour de la terre et il voulait se rendre en Asie en traversant l'Océan Atlantique.

6. Afin de mettre ce projet à exécution, il se rendit tour à tour en France, en Angleterre et au Portugal. Après avoir exposé son plan * aux rois de ces pays, il

leur demanda des bateaux et des marins. Mais ils en avaient besoin eux-mêmes, car ils étaient en guerre. Colomb ne put rien obtenir.

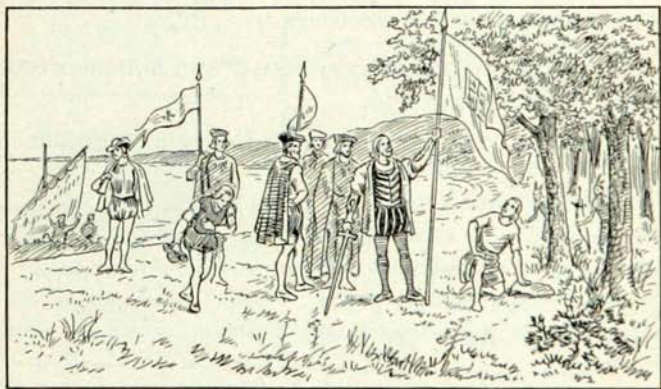
7. Il ne se découragea pas et n'abandonna pas son dessein que la plupart trouvaient absurde *.

Grâce à sa persévérance et à l'appui d'un religieux franciscain, ses vœux furent exaucés.

8. Le roi d'Espagne mit à sa disposition trois bateaux et cent-vingt hommes.

Ayant prié et communiqué avec tout son équipage *, Colomb partit de Palos, port de la Méditerranée.

* * *



9. Après deux mois de navigation, le découragement porta les marins à la révolte. Les vivres diminuaient; depuis longtemps la côte avait disparu; tout l'équipage se croyait à jamais perdu au milieu de l'immense Océan.

10. Colomb voulait toujours aller plus loin. Les marins résolurent de le jeter à la mer afin de retourner dans leur pays immédiatement.

11. Le brave capitaine * réussit cependant à les apaiser. Enfin, sur le bateau le plus avancé, on entendit soudain ce mot : Terre ! Terre !

L'Amérique était découverte.

12. Le lendemain, 12 octobre 1492, l'illustre navigateur débarqua. Il prit possession du nouveau pays au nom du roi d'Espagne. Tout l'équipage rendit gloire à Dieu.

13. Christophe Colomb fit quatre voyages en Amérique. Il fut accusé injustement par des jaloux et abandonné par ses protecteurs.

14. Les dernières années de ce grand homme s'écoulèrent dans la pauvreté.

Il mourut très pieusement en Espagne, en 1506.

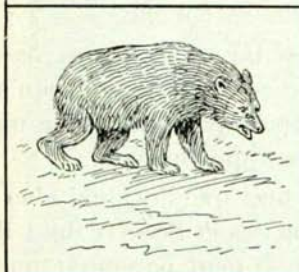
QUESTIONNAIRE. — 1. Où naquit Colomb ? 2. Que savez-vous de sa jeunesse ? 3. Pourquoi les marins de ce temps-là n'osaient-ils pas s'aventurer loin des côtes ? — 4. Racontez ce que fit Colomb pour obtenir des bateaux... pour apaiser ses marins ? 4. Quand découvrit-il l'Amérique ? 5. Comment mourut cet illustre découvreur ?

83. — ANIMAUX SAUVAGES DU CANADA.

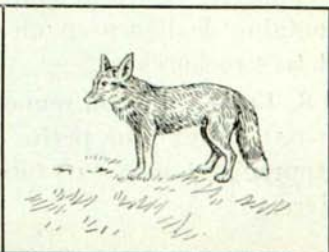
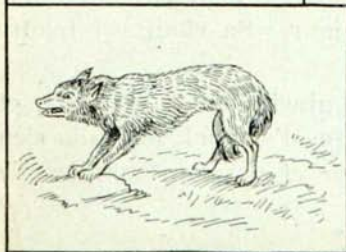


céréales : le grain.
 gibier : animaux qu'on chasse.
 insensée : déraisonnable.
 siècle : cent ans.
 substantielle : nourrissante.
 voraces : gourmands.

1. Le BISON, appelé aussi buffle ou buffalo, est une espèce de bœuf sauvage. Cet animal a le front large, les cornes courtes et fortes. Son poil ressemble à de la laine; il a le cou, les épaules et le poitrail garnis d'une crinière abondante.



2. Autrefois, on rencontrait des troupeaux de bisons dans les plaines du Nord-Ouest. Il y a un siècle *, on en tuait un million par année dans l'Amé-



rique du Nord. Cette chasse insensée * a presque détruit la race.

3. Les Indiens découpent en tranches minces la chair du bison et la font sécher au soleil. Ils obtiennent ainsi une nourriture substantielle * qu'ils appellent pemmikan.

4. Avec l'épaisse fourrure de cet animal, on fait de chaudes couvertures. Elles servent à nous protéger du froid pendant l'hiver lorsque nous voyageons en traîneau.

* * *

5. L'ORIGNAL ou élan est l'un des plus grands habitants de nos forêts ; il peut atteindre sept ou huit pieds de hauteur. Son pelage est d'un brun roux, un peu foncé ; sa tête est grande et longue, sa lèvre supérieure, très épaisse, retombe sur sa bouche.

6. Le mâle porte des cornes larges et plates ; ces cornes ou bois forment un panache qui pèse jusqu'à quatre-vingt livres. On les expose parfois comme un ornement dans les salles et les appartements.

7. C'est surtout pendant la nuit que l'orignal cherche dans la forêt les jeunes pousses et l'écorce dont il se nourrit. S'il est poursuivi, il peut parcourir une centaine de lieues en un jour. Sa chair est tendre et très recherchée.

8. Le CARIBOU ou renne, ainsi que le CHEVREUIL et le DAIM sont plus petits que l'orignal, mais ils s'en rapprochent par leur forme et par leur manière de vivre.

* * *

9. L'OURS est un animal qu'on rencontre assez souvent dans nos montagnes. Sa démarche est lourde, cependant il court et grimpe avec facilité.

10. Il se nourrit de fruits sauvages, de céréales * et des petits animaux qu'il peut saisir. Si la faim le presse, il se rapproche des fermes et visite les troupeaux. Il enlève aisément un mouton ou un veau qu'il emporte dans les bois pour les manger.

11. Aux premières neiges, l'ours se retire dans un endroit écarté; il s'y cache pour y passer tout l'hiver endormi. Les bûcherons l'y découvrent parfois et le tuent. Sa chair est bonne; sa peau donne une fourrure épaisse et chaude.

* * *

12. Les LOUPS ressemblent à des chiens sauvages, très féroces. Ils ont une mauvaise réputation; on les dit lâches, voraces * et cruels.

Au Canada, ces animaux se retirent au fond des grandes forêts et ne sont guère dangereux; en d'autres pays, comme la Russie, ils attaquent parfois les voyageurs et les dévorent.

13. Les loups chassent par bandes. Ils poursuivent les lièvres, les chevreuils, les caribous, et s'ils ne trouvent rien à manger, ils s'entre-tuent.

Notre gouvernement donne une prime ou récompense à ceux qui tuent des loups, car ces animaux dépeuplent nos forêts d'un gibier * très estimé.

14. Le RENARD ressemble à un chien de petite taille et de forme allongée. Il a un museau pointu et une

longue queue très touffue. Il se retire ordinairement au fond de son terrier creusé sur la lisière des bois.

Il chasse les oiseaux et les guette comme un chat; il mange aussi les lièvres, les mulots, etc.

15. Quand vient la nuit, le renard s'approche parfois des fermes et visite les poulaillers. Il évite facilement les pièges qu'on lui tend, car il est méfiant et très rusé. Les fermiers s'en débarrassent souvent en plaçant de la viande empoisonnée dans les lieux qu'il fréquente.

16. Parmi les autres animaux sauvages du Canada, on peut encore mentionner le porc-épic, le castor, la marmotte, la moufette, le lièvre, le lynx ou chat-sauvage, la loutre, le rat-musqué, le vison, la martre, la belette, l'écureuil et le tamias que nous appelons suisse.

QUESTIONNAIRE. — 1. Parlez du bison; décrivez-le. 2. Qu'est-ce que le pemmican? — 3. Que savez-vous de l'orignal? 4. Nommez des animaux qui ont les mêmes habitudes que l'orignal. — 5. Où et comment vit l'ours? — 6. Parlez du loup; du renard. — 7. Quels autres animaux sauvages connaissez-vous?

84. — LA CHANSON DU BLÉ.

*La terre enfin s'est entr'ouverte;
L'épi montre sa tête verte;
Il respire le beau temps,
Le soleil et le printemps.*

*L'été vient, l'épi blond se lève,
Et le grain se gonfle de sève;
Le vent balance dans les champs
Les blés alourdis et penchants.*

*La faucille enfin le moissonne;
Le fléau bat la gerbe; on donne
Du froment pur au moulin,
Et le blé se change en pain.*

Jules BARBIER.

QUESTIONNAIRE. — 1. A quels mois de l'année se rapporte la 1^{ère} strophe ? la 2^{ème} ? la 3^{ème} ? 2. Dites quels ouvriers contribuent à nous fournir le pain ? 3. Enumérez leurs travaux et les outils dont ils se servent.

85. — CHARLES LEMOYNE.

garnison : soldats qui défendent un fort ou une ville.

héroïque : très brave.

illustre : remarquable.

interprète : celui qui traduit d'une langue en une autre pour que deux personnes se comprennent.

redouté : craint.

1. Charles Lemoyne fut à la fois colon, soldat, capitaine et l'un des plus vaillants défenseurs de la colonie française en notre pays.

2. Lorsqu'il accompagna son oncle qui venait s'établir au Canada en 1641, il n'avait encore que quinze ans. Il passa quatre ans avec les Pères Jésuites, chez les Hurons, afin d'apprendre la langue de ces Indiens. Ensuite, il se fixa à Ville-Marie comme interprète *.

3. Aussi brave qu'intelligent, Lemoyne ne se laissait ni tromper ni intimider par les Iroquois. A deux reprises il déjoua leur ruse alors que, sous prétexte de signer la paix, ces Sauvages s'approchaient de la ville afin de surprendre et de massacrer la garnison*.

4. Il exposait souvent sa vie pour secourir des colons attaqués. Aussi était-il aimé des Français et redouté * des Iroquois.

* * *

5. Ces terribles ennemis s'assemblèrent un jour en grand nombre sur la rive du fleuve, en face de Ville-Marie. Voyant que les Français n'allaient pas à leur rencontre, deux Iroquois s'approchèrent en canot pour les braver.

6. Lemoyne se rend aussitôt à son canot d'écorce, il y dépose ses pistolets et va droit sur les deux adversaires. Il les aborde, les menace et les fait prisonniers.

7. Les Iroquois furieux vinrent le lendemain attaquer la ville. Monsieur de Maisonneuve, Lemoyne, Lambert Closse et d'autres colons se mirent à leur poursuite et les chassèrent.

8. Peu de jours après, ces Indiens signèrent la paix. On renvoya des prisonniers sauvages dans leurs cantons et, en retour, les Iroquois donnèrent la liberté à plusieurs Français qu'ils tenaient captifs.

9. Lorsque l'héroïque * Dollard se rendit au Long-Sault pour attaquer les Sauvages, Lemoyne s'offrit à l'accompagner.

Monsieur de Maisonneuve ne voulut point le laisser partir car il le jugeait trop utile à la colonie.

* * *

10. Charles Lemoyne chassait un jour dans l'île Ste-Thérèse, près de Varennes, lorsqu'il fut pris par les Iroquois. Ceux-ci le redoutaient beaucoup à cause de sa bravoure; aussi, résolurent-ils de le faire périr après l'avoir torturé. La colonie entière pleura la perte de ce courageux capitaine et pria pour sa délivrance.



11. Rendus dans leur bourgade, les Indiens préparèrent tout pour son supplice.

— Je suis prêt à mourir et je ne crains pas les tourments, leur dit-il; mais n'oubliez pas que mes amis vengeront ma mort; je vous en donne l'assurance.

12. Quelques mois plus tard, des Iroquois vinrent à Ville-Marie pour échanger des prisonniers. Les ha-

bitants furent agréablement surpris de savoir que Lemoyne se trouvait parmi les captifs proposés. On ne pouvait s'expliquer pourquoi il avait été épargné.

Son retour fut une fête pour toute la colonie.

* * *

13. Ce remarquable capitaine fit partie de plusieurs expéditions dirigées contre les Iroquois et il régla habilement avec eux les conditions de paix. Louis XIV, roi de France, le récompensa de ses services.

14. Il devint seigneur de Longueuil et ce nom fut donné plus tard à la ville bâtie sur sa seigneurie.

Après quarante-quatre ans passés à la défense du Canada, sa nouvelle patrie, Charles Lemoyne mourut pieusement à Ville-Marie en 1685.

15. Il laissa quatorze enfants. Dix d'entre eux furent des soldats intrépides comme leur père et trois moururent sur le champ de bataille: c'était une famille de héros dont le plus illustre * se nommait d'Iberville.

QUESTIONNAIRE. — 1. Où se rendit Lemoyne à son arrivée au Canada ? Pourquoi ? 2. Donnez des preuves de sa bravoure et de sa prudence. — 3. Que firent les Iroquois assemblés en face de Montréal ? 4. Quel acte courageux accomplit Lemoyne ? 5. Comment se termina cette attaque ? — 6. Racontez comment il fut pris par les Iroquois. — 7. Quelle seigneurie posséda-t-il ? 8. Parlez de sa famille.

86. — IL FAUT SE RÉCONCILIER.

chicane : querelle, dispute.
conclu : décidé.

jouet : objet avec lequel on
joue.

1. Paul s'amusait dans la cour de l'école avec une toupie qu'il venait d'acheter. Elle avait une forme élégante, elle était cerclée de bandes rouges et bleues.

2. La toupie tournait longtemps, longtemps * en faisant un bourdonnement léger comme celui d'une mouche. Tous les écoliers admiraient le joli jouet * qui semblait immobile à cause de la rapidité de son mouvement.

3. Jules s'approcha de Paul et lui dit : — Veux-tu changer ta toupie contre mon couteau ?

En prononçant ces mots, il montrait à son camarade un beau couteau à deux lames. Sa mère l'avait payé vingt-cinq sous la semaine précédente.

* * *

4. Le marché fut conclu * et les deux enfants se déclarèrent satisfaits.

Pendant la classe, Jules examina plusieurs fois sa toupie et la montra à ses voisins avec un sourire de contentement.

5. Peu à peu, elle lui parut moins belle, et il en vint même à lui trouver plusieurs petits défauts. Il pensa aussi que sa mère le gronderait pour avoir échangé son couteau contre une toupie d'une dizaine de sous.

6. Au sortir de l'école, Jules aborda Paul et lui dit : — Reprends ta toupie et donne-moi mon couteau.

— C'est toi qui m'as proposé ce marché, et maintenant tu le regrettes ! Tant pis ! ce couteau est à moi.

7. — Je veux mon couteau. Tu vas me le rendre.

— Non, certes ! Quand j'ai donné ma parole, j'y tiens, moi. Tu n'es qu'un capricieux ; tu changes d'idée à tout moment. Une autre fois, tu réfléchiras avant de faire un échange.

* * *

8. Les deux élèves allaient se battre. Tout à coup, leur ami Charles vint les rejoindre. Il leur demanda la cause de cette chicane * en leur reprochant de vouloir en venir aux coups.

9. Jules et Paul aimaient Charles. Ils le mirent au courant de leur querelle et le prièrent de donner son avis.



— C'est très simple, dit-il. Vous savez bien que le règlement de l'école défend de faire des échanges.

10. “ Et puis, nous ne sommes que des enfants. Quand nos parents nous donnent un objet, ils le mettent à notre disposition, mais nous ne pouvons ni le donner ni l'échanger sans leur permission.

11. "Allons, restons bons camarades. Remettez-moi ce couteau et cette toupie, et n'en parlons plus.

Les deux écoliers suivirent ce conseil, l'un avec empressement et l'autre avec hésitation.

12. Le lendemain, Paul et Jules s'aimaient comme auparavant.

Bien des querelles entre écoliers seraient apaisées s'ils trouvaient toujours un ami pour les réconcilier.

QUESTIONNAIRE. — 1. Que savez-vous de la toupie de Paul ? du couteau de Jules ? — 2. Pourquoi Jules voulait-il rendre la toupie ? 3. Que lui dit Paul ? — 4. Comment s'apaisa la chicane ? 5. Quel jugement prononça leur ami ? 6. Que pensez-vous de Charles ?

87. — TOUT DOUX.

*Quand j'étais petit, tout petit,
Je dormais dans un petit lit.
Ma mère chantait en cadence :
— Petit mignon, endormez-vous ;
Endormez-vous, le berceau danse
Tout doux, tout doux.*

*Lorsque je pleurais dans ses bras,
Maman marchait à petits pas,
Me dorlotait avec tendresse.
— Petit mignon, consolez-vous ;
Consolez-vous, on vous caresse
Tout doux, tout doux.*

*Maintenant que je suis trop grand,
 Ma mère jamais ne me prend.
 Dans la cour, je vais et je joue,
 Mais lorsque je rentre chez nous,
 Elle me baise sur la joue,
 Tout doux, tout doux.*

*Quand tes cheveux seront tout blancs,
 Quand tes genoux seront tremblants,
 — Pauvre mère, aujourd'hui si vive —
 C'est moi qui gagnerai des sous
 En travaillant, pour que tu vives
 Tout doux, tout doux.*

O. AUBERT.

QUESTIONNAIRE. — 1. Que faisait votre mère pour vous endormir quand vous étiez tout petit ? 2. Que faisait-elle quand vous pleuriez ? — 3. Quand votre mère vous donne-t-elle un baiser ? 4. Comment sera-t-elle sur ses vieux jours ? 5. Que ferez-vous alors pour elle ?

88. — L'HYGIÈNE.

malsaine : qui n'est pas bonne
 pour la santé.
ménagère : femme qui fait le
 ménage.

température : le degré de froid
 ou de chaleur.
ventilateur : appareil pour re-
 nouveler l'air.

1. Thérèse arrive de l'école. — Maman, s'écrie-t-elle, nous avons reçu en classe la visite de monsieur le Docteur.

— Vraiment ! Quelqu'une de tes compagnes s'est donc blessée ?

— Non, maman, monsieur le Docteur est venu nous donner des conseils sur l'hygiène.

2. — C'est une chose très utile. Trop de gens ignorent les soins à prendre pour se préserver des maladies et pour conserver leur santé.

— Voyons si tu as bien retenu ce dont il a parlé.

* * *

3. Il nous a dit : — Vous devez, dès à présent, aider à votre mère afin d'entretenir l'ordre et la propreté dans vos appartements. C'est ainsi que vous vous rendrez utiles et que vous apprendrez à devenir vous-mêmes de bonnes ménagères *.

4. “ Balayez souvent. Au lieu d'épousseter, essuyez avec un linge un peu humide ; de la sorte, vous ne soulèverez pas une poussière malsaine *. Ne crachez jamais sur le plancher ; ce n'est ni propre ni convenable.

5. “ En hiver, il faut maintenir dans la maison une température * à peu près égale, mais pas trop élevée.

Aérez les appartements sans vous exposer à un refroidissement ni à un courant d'air.

Voilà, maman, ce que j'ai retenu.

6. — Ces conseils sont excellents.

Tu te souviens que l'automne dernier ton père a fait placer plusieurs ventilateurs * dans la maison ? Cela permet plus facilement de renouveler l'air, de nos appartements. C'est une précaution très importante.

* * *

7. — J'oubliais de vous dire, maman, que le Docteur nous a aussi parlé de la propreté du corps. Il faut surtout nettoyer souvent ses mains et sa bouche. Nous ne devons point porter à notre bouche nos doigts, notre plume, notre crayon, une épingle ou aiguille.

8. “ Enfin, il a terminé par un conseil qui ne me plaît pas du tout.

— Oh ! vraiment. Lequel ?

— Les petits garçons, a-t-il dit, ont parfois la détestable habitude de fumer la cigarette, mais les petites filles en ont une autre aussi nuisible à la santé : Elles mangent trop souvent de la crème à la glace pendant l'été ; cela gâte leurs dents et leur estomac. — Maman, je ne crois pas cela.

9. — Moi, je le crois, Thérèse. Beaucoup de gens te ressemblent ; ils prétendent que le médecin se trompe quand il donne des avis qui contrarient leurs goûts et leur gourmandise.

Mieux vaut cependant s'imposer une petite privation que de s'exposer à perdre la santé.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qu'est-ce que l'hygiène ? — 2. Pourquoi faut-il essuyer et non épousseter ? 3. Que signifie : une température trop élevée ? — 4. Pourquoi place-t-on des ventilateurs dans les appartements ? 5. Quels soins doit-on prendre de sa bouche ? — 6. Pensez-vous que Thérèse était un peu gourmande ? Pourquoi ? 7. Indiquez deux habitudes malsaines signalées par le médecin.

89. — L'ENFANT SAUVÉ PAR SON CHIEN.

bosquet : petit bois.
empreinte : trace.

précédait : allait devant.
ténèbres : ombre épaisse.

1. Antoine avait reçu de ses parents une jolie paire de raquettes neuves.

Déjà il les avait essayées deux ou trois fois aux alentours de la maison. Un soir, après son retour de l'école, il les chaussa pour se rendre près d'un bosquet * un peu éloigné.

2. L'enfant partit seul. Tout alla très bien pour commencer. Il avançait rapidement sur l'épaisse couche de neige ; derrière lui, ses raquettes laissaient une légère empreinte * de lignes entre-croisées.

3. Antoine se dirigea vers un endroit où la neige recouvrait des souches. L'une de ses raquettes s'accrocha tout à coup ; il s'arrêta brusquement, fit un faux pas et tomba sur le côté.

4. Malgré tous ses efforts, il ne put se relever. Chaque fois qu'il essayait de faire un mouvement, il éprouvait au genou gauche une douleur insupportable. Le pauvre garçon avait une entorse qui l'obligeait à rester là, immobile.

* * *

5. Un immense chagrin remplit le cœur du petit Antoine. Il se disait : mes parents ne m'ont pas vu partir ; en quittant la maison, j'ai suivi le chemin battu et mes raquettes n'y ont laissé aucune trace ; personne ne viendra donc à mon secours.

6. Le soleil s'approchait de l'horizon ; les ténèbres* allaient venir. L'enfant voyait déjà, en imagination, les loups et les ours qui s'apprêtaient à le dévorer pendant la nuit.

7. Sa bonne mère lui avait enseigné à prier souvent la Sainte Vierge, surtout dans le malheur. Il suivit ce conseil. Pendant plus d'une heure, il resta sans mouvement, les larmes aux yeux et la prière aux lèvres.

* * *

8. Le cœur des mères devine souvent le danger qui menace leurs enfants. La maman d'Antoine trouvait que l'absence de son fils durait trop longtemps. Cette pensée l'inquiétait.

9. Sa crainte redoubla quand elle vit que les raquettes de son garçon n'étaient pas à leur place.

— Pourvu, soupira-t-elle, qu'il ne lui arrive aucun accident durant sa promenade.

10. Comme Antoine ne paraissait pas malgré l'heure tardive, elle appela Caulé, le chien de la ferme, et lui dit : — Antoine ! Antoine ! cherche ! Caulé, cherche !

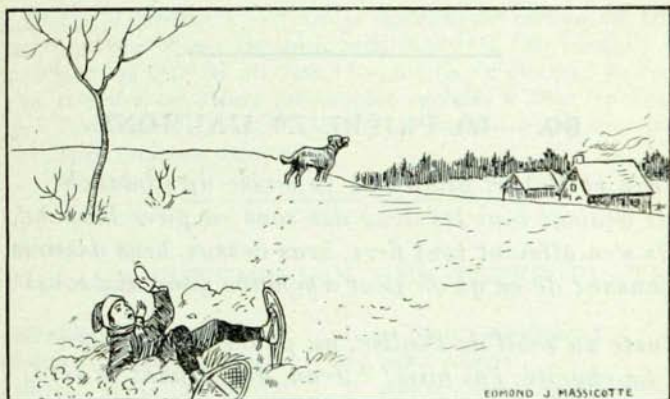
11. L'animal intelligent fit le tour de la maison, le nez à terre ; il trouva bientôt la piste de son jeune maître. Il suivit la route, sauta par dessus les clôtures, courut à travers champs et arriva près du petit garçon qui priait et pleurait.

12. Oh ! avec quelle joie l'enfant caressa le bon Caulé. Il aurait voulu lui faire comprendre qu'il ne pouvait marcher et lui dire d'aller chercher du secours.

13. Le chien, de son côté, le poussait avec sa tête, en aboyant. Ses mouvements, ses cris plaintifs et son doux regard semblaient signifier : Antoine, lève-toi donc, ta mère t'appelle à la maison.

* * *

14. Caulé resta tranquille un moment, puis tout à coup il s'éloigna avec rapidité. Il alla se placer sur un côteau d'où il pouvait apercevoir la ferme ; et là, il se mit à hurler de toute la force de ses poumons.



15. Le père d'Antoine travaillait près de sa grange. Tout surpris d'entendre ainsi son chien, il courut en parler à sa femme.

16. — Allez voir là-bas, lui dit-elle. J'ai envoyé Caulé à la recherche d'Antoine qui n'est pas encore rentré. Quelque malheur a dû arriver à notre enfant.

17. Une demi-heure après, le brave fermier emportait son fils dans ses bras. Le chien les précédait *,

aboyant et sautant comme pour encourager son maître à marcher plus vite.

18. Vous devinez la joie d'Antoine lorsqu'il se retrouva au milieu de sa famille. Grâce aux soins de sa mère, l'entorse guérit vite; mais l'enfant n'oublia jamais cette aventure.

QUESTIONNAIRE. — 1. Racontez la promenade d'Antoine. — 2. Pourquoi pensait-il qu'il ne serait pas secouru ? 3. Que voyait-il en imagination ? 4. Montrez qu'il était pieux. — 5. Que fit sa mère ? 6. Racontez comment Caulé découvrit Antoine. 7. Que firent-ils l'un et l'autre ? — 8. Dites comment l'enfant fut rapporté chez lui.

90. — LA PRIÈRE ET L'AUMONE.

*Jean et Robert allaient à la messe un dimanche.
Ils avaient tous les deux dix sous en pièce blanche,
Ils s'en allaient tout fiers, bras dessus, bras dessous,
Causant de ce qu'on peut s'acheter pour dix sous.*

*Juste au seuil de l'église, un pauvre les arrête :
" La charité, j'ai faim ! " Jean, détournant la tête,
Lui répondit : " Si je n'avais
Qu'un sou, je vous le donnerais.
Je n'ai pas de monnaie aujourd'hui, mon brave homme.*

* * *

*— Moi non plus, dit Robert, mais j'ai toute une somme.
Prenez-la, voici de l'argent."
Et dans la main de l'indigent
Il met ses beaux dix sous, la pièce tout entière.*

*Il entra dans l'église alors avec son frère,
Et tous les deux priaient très bien dans le saint lieu :
Mais la voix de Robert monta seule vers Dieu.*

*Car il ne suffit pas de prier dans un livre :
Il faut, pour plaire au ciel, aimer les malheureux,
Et leur donner l'argent quand on n'a pas le cuivre.
Joindre les mains, c'est bien; mais les ouvrir, c'est
[mieux.*

LOUIS RATISBONNE.

QUESTIONNAIRE. — 1. Où se rendaient ces enfants ? 2. Comment marchaient-ils ? De quoi parlaient-ils ? 3. Où virent-ils un mendiant ? 4. Que lui dit Jean ? — 5. Que dit Robert ? 6. Pourquoi la prière de Robert fut-elle plus agréable à Dieu ? 7. Expliquez l'avant-dernier vers. 8. Quels vers signifie : prier, c'est bien, mais faire l'aumône, c'est mieux.

91. — LA CONVERSION DES TÊTES PLATES.

bourgade : village.

escorte : compagnie, cortège.

exhorté : invité fortement.

se fixait : s'établissait.

loge : cabane.

réserve : territoire des Indiens.

1. Vers 1815, un Indien nommé Ignace Lamousse quittait le village de Caughnawaga situé près de Montréal.

Ce village est une réserve * habitée par des Iroquois catholiques depuis plusieurs siècles.

2. Ignace, avec quelques amis, s'en alla vers les plaines de l'ouest afin d'y mener la vie errante des Sauvages, ses ancêtres.

Plusieurs mois après, il se fixait * avec ses compagnons parmi les Têtes-Plates. C'était la meilleure tribu indienne dans la région des Montagnes Rocheuses.

* * *

3. Lamousse instruisit toute la tribu de la religion catholique. A ces Sauvages encore païens, il enseigna les prières qu'il connaissait et parla des belles cérémonies de nos églises.

4. Longtemps il leur promit un missionnaire, une Robe-Noire, comme disent les Indiens. Mais aucun prêtre ne s'était encore approché de ce pays, alors perdu dans la solitude des forêts.

5. Un jour Ignace rencontra des marchands qui lui apprirent que des Jésuites se trouvaient à Saint-Louis. Cette ville était éloignée de mille lieues; pour y parvenir, il fallait traverser le territoire de plusieurs nations ennemies et redoutables.

6. Malgré la distance et les dangers de toutes sortes, quatre Têtes-Plates partirent aussitôt pour Saint-Louis.

Deux d'entre eux moururent de fatigue. Les deux autres furent sans doute massacrés, car on ne les revit jamais.

7. Des ministres protestants vinrent alors offrir leurs services à la tribu. On leur répondit: — Ce n'est pas vous que nous attendons, c'est la Robe-Noire qui récite la grande prière, la messe, et qui porte la croix.

* *

8. Ignace résolut de partir lui-même pour Saint-Louis. Il visita les Pères Jésuites qui lui firent des promesses. Malheureusement, le brave Indien ne put revenir annoncer cette bonne nouvelle. Il périt en chemin ainsi que ses compagnons dans une lutte terrible contre de nombreux ennemis.

9. Deux ans plus tard, le fils d'Ignace partait à son tour. Il réussit pleinement dans sa mission et il ramena avec lui un apôtre dévoué, le Père de Smet.

10. La tribu des Têtes-Plates apprit avec des transports de joie que la Robe-Noire allait venir. Aussitôt, le grand chef envoya dix guerriers au-devant du missionnaire pour lui faire escorte *.

11. La rencontre de cette avant-garde fut touchante. Le Père pleurait de joie en embrassant ces Indiens. Ils lui racontèrent que pendant cinq jours ils avaient dû lutter contre les Pieds-Noirs et qu'ils avaient tué cinquante hommes sans en perdre un seul.

12. — Nous nous sommes battus en braves, lui dirent-ils, car nous voulions te voir avant de mourir. Le Grand-Esprit a eu pitié de nous; il nous a protégés.

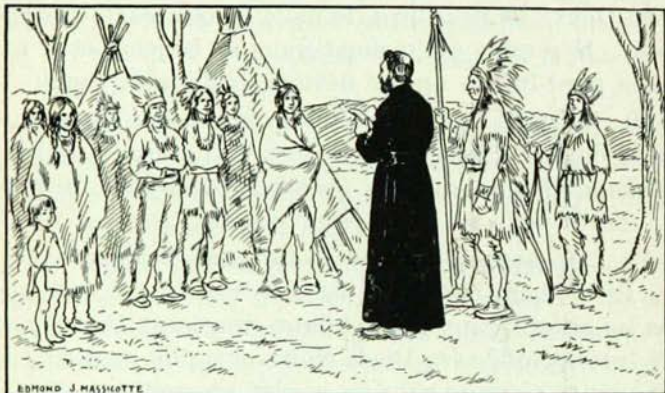
* * *

13. Le Père de Smet fut reçu comme un envoyé du ciel par toute la tribu qui comptait seize cents personnes. Les vieillards pleuraient d'attendrissement et les plus jeunes poussaient des cris de joie.

14. Le principal chef de la bourgade * s'appelait Grand-Visage. Il dit au religieux :

— Robe-Noire, sois le bienvenu dans ma nation. Nos cœurs sont dans l'allégresse, car aujourd'hui le Grand-Esprit vient d'exaucer nos vœux.

15. "J'ai toujours exhorté * mes enfants à l'aimer. Nous savons que tout ce qui existe lui appartient et que nous recevons tout de sa main. Montre-nous la route pour aller au ciel. Parle-nous, Robe-Noire, nous sommes tes enfants.



16. Tous obéirent au missionnaire avec la plus grande docilité. Chaque matin, le chef se levait le premier. Il montait à cheval et faisait le tour de la bourgade en criant :

17. — Allons, mes enfants, ouvrez les yeux à la lumière. Adressez au Grand-Esprit vos premières paroles et vos premières pensées. Soyez prompts à venir à la loge * de notre Père, la Robe-Noire, afin de prier avec lui.

18. La tribu des Têtes-Plates existe toujours et garde se première ferveur. Elle habite l'état de Montana, à l'ouest des Etats-Unis.

Ces bons Indiens ont conservé la plus profonde vénération pour leur premier apôtre, le Père de Smet.

D'après le R. P. LAVEILLE, S. J.

QUESTIONNAIRE. — 1. D'où venait Lamousse ? Où allait-il ? Où s'établissait-il ? — 2. Qu'est-ce qu'il enseigna aux Têtes-Plates ? 3. Quels dangers couraient les Indiens en se rendant à Saint-Louis ? 4. Que devinrent les premiers envoyés ? — 5. Comment mourut Ignace ? 6. Que fit son fils ? — 7. Comment le P. de Smet fut-il reçu par la tribu ? 8. Que dit le chef ? 9. Quelle exhortation faisait-il à ses Indiens ? 10. Montrez, sur la carte, l'Etat de Montana où se trouve la tribu des Têtes-Plates.

92. — HISTOIRE DE FANFAN.

caneton : petit canard.

dandinait : se balançait en marchant.

lisses : unies et luisantes.

nasillard : qui parle du nez.

1. Il y avait une fois une poule dont les plumes étaient blanches et lisses *. On ne vit jamais plus belle poule dans aucune ferme. Aussi, la fermière la préférait aux autres.

2. Ses ongles et son bec arrondi luisaient au soleil. Ses yeux doux semblaient étonnés et l'on devinait, à la voir, qu'elle était bien bonne.

3. Depuis quelques semaines, la poule blanche couvait un gros œuf. Un jour, elle fut très surprise de voir sortir de cet œuf un petit animal qu'elle aima de tout son cœur. C'était son premier-né ; elle le nomma Fanfan.

4. La poule trouva d'abord son Fanfan très joli. Plus tard, elle remarqua qu'il avait les pattes trop grosses et le bec aplati. Il ne me ressemblera pas, pensait-elle tristement.

5. Cependant, elle l'éleva avec grand soin. Elle lui apprit à faire sa toilette, à se nourrir, à se sauver du danger. Fanfan était très docile, mais un peu lourd dans ses mouvements.

6. Malgré sa bonne volonté, il ne réussit pas à apprendre à marcher. Il se dandinait * sans cesse, se penchant à gauche, à droite, comme s'il allait tomber.

7. — Voyons, mon enfant, lui disait sa mère, marche donc mieux. Tout le poulailler se moque de toi ; tu me fais honte. Vois comment il faut poser tes petites pattes.

* * *

8. Le poulet de la poule blanche avait un autre défaut. A chaque instant il répétait : Coin, coin !

— Tais-toi ! lui disait sa mère.

— Coin ! coin, coin ! continuait Fanfan.

9. En le voyant passer, les autres poulets de la ferme chuchotaient : — Quel cri nasillard * ! Oh ! le vilain lourdaud. Il est loin d'être joli comme nous !

10. — Coin ! coin, coin ! répétait Fanfan qui se cachait derrière sa mère. — Les petits poulets riaient de lui en criant : cui ! cui ! cui !

11. Ce qui surprenait le plus la poule blanche, c'est que Fanfan voulait toujours barboter dans les mares. — Eh quoi ! lui disait-elle, ne sais-tu point qu'un pou-

let ne doit pas vivre comme une grenouille? Tu vas te noyer; reste avec moi.

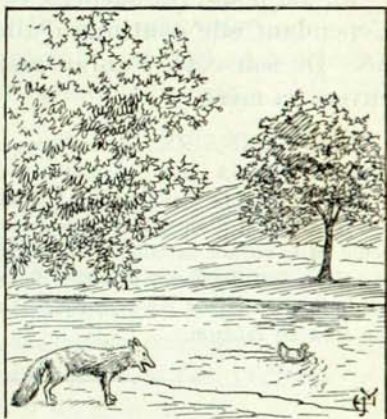
* * *

12. Un jour, la poule et son poulet se promenaient le long d'une rivière. Ils furent surpris par un renard qui les guettait. Fanfan se jeta à l'eau en criant : coïn ! coïn, coïn !

13. Sa mère le suivit, car elle s'aperçut que c'était le seul moyen d'échapper au renard.

Alors, son fils plongea sous elle ; il la souleva sur son dos et la déposa sur l'autre rive.

14. La poule s'estima heureuse d'avoir été sauvée par son Fanfan chéri. Sa tendresse pour lui grandit encore. Cependant cette habitude de nager et de barboter l'inquiétait de plus en plus.



* * *

15. Elle alla consulter le vieux coq du poulailler. Celui-ci avait de l'expérience; il avait voyagé et il connaissait toutes sortes de volailles. Il examina attentivement les plumes, le bec et les pattes du poulet.

16. — Approche, mon enfant, — lui dit-il d'un ton paternel.

Fanfan s'approcha timidement et reçut un gros coup de bec.

17. — Coin, coin ! coin, coin ! coin, coin ! — cria-t-il en se sauvant. Le coq observa sa démarche.

— Ma chère poulette blanche, dit alors le roi de la basse-cour, votre petit n'est qu'un caneton *.

18. La poule fut surprise et peinée à cette nouvelle. Cependant elle continua d'aimer son enfant premier-né. De son côté, Fanfan resta soumis et affectueux envers sa mère.

QUESTIONNAIRE. — 1. Décrivez cette poule. 2. Qui l'aimait beaucoup ? — 3. Quels défauts trouvait-elle dans son poussin ? 4. Que lui enseigna-t-elle ? 5. Quel était le cri de Fanfan ? celui des poulets ? 6. Pourquoi se moquaient-ils de lui ? 7. Que disait la poule en le voyant barboter ? — 8. Racontez comment Fanfan sauva sa mère. — 9. Racontez la visite de la poule blanche au vieux coq. 10. Indiquez cinq ou six remarques du coq pour s'assurer que Fanfan était un caneton.

93. — LA SERVANTE.

Une femme eut jadis besoin d'une servante ;

Nanette aussitôt se présente.

— Ça, Nanette, que savez-vous ?

— Madame, vous serez contente.

Depuis un an bientôt, je suis hors de chez nous.

J'ai servi quatre mois, sans reproche, une dame.

Ah ! c'était bien la plus méchante femme ! . . .

Elle boudait, elle grondait toujours.

— *Après, Nanette; ce discours
Ne m'apprend pas ce que vous savez faire.*
— *Ensuite, j'ai servi trois mois chez un marchand,
Homme d'affaire,
Mais chiche et ne cherchant
Qu'à tromper tout le monde. — Assez! assez!*
[Nanette;
*Que m'importe cela? Venons au fait, enfin;
Savez-vous acheter? — Je quitte un médecin
Dont la sotte ignorance,
Par le plus court chemin, expédie au tombeau
Tout malade nouveau.*

* * *

— *Nanette, assez de médisance;
Vous n'entrerez pas ici.*
— *Qu'ai-je donc fait pour vous déplaire ?
J'ai tous les talents que voici:
Je suis sobre, fidèle, active ménagère.
Je tricotte, je couds; même, si l'on préfère,
Je puis rester au coin du feu...*
— *Oui, mais vous médisez de vos maîtres! Adieu!*

X.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qu'était-ce que Nanette ? 2. Que reprochait-elle à sa première maîtresse ? — 3. Que disait-elle du marchand et du médecin qu'elle eut pour maîtres ? 4. Quelles qualités s'attribue Nanette ? — 5. Quel défaut lui reproche la dame et comment finit l'entretien ?

94. — ANIMAUX SAUVAGES ÉTRANGERS.

apparence : aspect, forme.
en captivité : à l'état domes-
tique.
difforme : laid, mal formé.

massives : très grosses.
menus : petits.
vigueur : force.

1. L'ÉLÉPHANT est le plus gros des animaux après la baleine; il atteint parfois douze pieds de hauteur. Ses pattes sont massives *, sa peau est très épaisse et ses larges oreilles retombent de chaque côté de la tête.

2. Son nez, démesurément prolongé, forme une trompe flexible qui a plus de six pieds de longueur. Il s'en sert pour porter de l'eau à sa bouche, pour saisir de menus * objets et même pour transporter de pesants fardeaux.

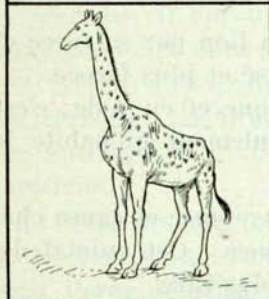
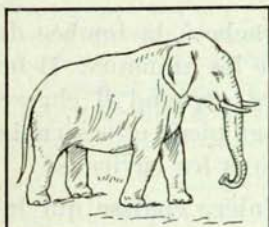
3. Cet animal vit à l'état sauvage en Asie et en Afrique. On le réduit en captivité * et on le dresse à faire différents travaux. Il se montre intelligent, docile et possède une force prodigieuse.

4. L'éléphant a deux énormes dents d'ivoire qu'on appelle défenses. On le chasse pour obtenir cet ivoire qui se vend très cher.

* * *

5. Le CHAMEAU n'est pas un animal de gracieuse apparence *. Son corps est couvert de grands poils laineux, son cou s'allonge et se relève, et il porte sur le dos deux bosses qui le rendent difforme *.

6. On rencontre cet animal à l'état sauvage en Asie et en Afrique. Dans ce dernier pays, le chameau n'a qu'une bosse et s'appelle DROMADAIRE.



7. Le chameau domestique est la principale ressource des habitants du désert. Il est très sobre et peut passer plusieurs jours sans boire. Dans ces régions brûlantes et sablonneuses, les voyages et les transports se font à dos de chameau.

8. La GIRAFE a trois fois la taille d'un homme. Ses pattes de devant et son cou ont une longueur démesurée, ce qui lui permet de brouter dans les arbres.

Elle vit au sein des forêts de l'Afrique; on ne peut l'acoutumer à l'état domestique.

* * *

9. Le LION est appelé le roi des animaux. Il est surtout remarquable par la beauté



de sa forme, la souplesse et la vigueur * de ses membres. D'un coup de patte, il éreinte un cheval ; d'un bond, il franchit une barrière, emportant une génisse dans sa redoutable mâchoire.

10. Agile et rusé, le lion se cache à la tombée du jour près des lieux où vont boire les animaux. Il les guette, les attaque et les dévore. Quand il chasse, il fait des sauts de quinze à vingt pieds et ses rugissements répandent la terreur dans les environs.

11. Cet animal porte une crinière épaisse qui lui donne un air noble et fier ; sa longue queue est terminée par une touffe de poils ; ses griffes et ses dents sont tranchantes comme de l'acier, et elles ne laissent point échapper la proie qu'elles ont saisie.

* * *

12. Le TIGRE se rapproche du lion par sa force et sa souplesse, mais il est plus rusé et plus féroce.

On rencontre le lion en Afrique et en Asie ; c'est dans cette dernière contrée seulement qu'habite le tigre.

13. La chasse au tigre est dangereuse et cause chaque année de nombreuses victimes. Cet animal devient heureusement de plus en plus rare.

Sa belle fourrure rayée de bandes noires est très estimée.

14. Des centaines d'autres animaux sauvages inconnus au Canada vivent dans des pays étrangers. On peut citer entre autres : le singe, le rhinocéros,

la panthère, le jaguar, l'hyène, le chacal, le sanglier, le kangourou, le chamois, l'antilope.

QUESTIONNAIRE. — 1. Parlez du corps de l'éléphant. 2. Quels services peut-il rendre à l'homme ? — 3. Que savez-vous du chameau ? 4. Par quoi la girafe est-elle remarquable ? — 5. Parlez de la force du lion. Où habite-t-il ? 6. Comment le chasse-t-on ? — 7. Comparez le tigre au lion. 8. Comment peut-on les distinguer par leur fourrure ? 9. Parlez de la chasse au tigre. 10. Nommez d'autres animaux sauvages des pays étrangers.

95. — LE PÈRE JOGUES.

captifs : prisonniers.

écartés : éloignés.

hâter : avancer.

mutilées : déformées.

supplice : torture.

traçait : écrivait, dessinait.

1. L'enfance du Père Jogues fut très pieuse. Dès sa jeunesse, il éprouva le désir de se consacrer au salut des âmes dans les missions lointaines.

2. Arrivé au Canada en 1636, il se rendit au pays des Hurons. Là, il menait une vie pénible au milieu des Sauvages dont beaucoup refusaient de se faire chrétiens.

3. Plusieurs fois, ces païens grossiers et méchants projetèrent de massacrer les Missionnaires. Mais les bons Pères Jésuites se résignaient à tous les sacrifices et bravaient tous les dangers pour hâter * la conversion des Indiens.

4. En 1642, la mission huronne fut très éprouvée ; les autres Jésuites prièrent le P. Jogues de se rendre à Québec afin d'en rapporter des secours et des provisions.

5. Le voyage à entreprendre était long et périlleux. De nombreux Iroquois parcouraient le St-Laurent pour capturer des ennemis et les torturer. Cependant le P. Jogues n'hésita pas à partir.

* * *

6. Il put descendre le fleuve sans incident fâcheux. Mais à son retour de Québec, des Iroquois cachés dans les îles du lac Saint-Pierre l'entourèrent tout à coup. Il fut pris avec plusieurs de ses compagnons de voyage.

7. Parmi les prisonniers se trouvaient deux jeunes Français qui aidaient les missionnaires dans leurs travaux. Ils se nommaient René Goupil et Guillaume Couture.

8. Le P. Jogues, oubliant ses douleurs, encourageait ses amis à souffrir courageusement pour le bon Dieu. Ses paroles excitèrent la colère des Iroquois. Ils l'accablèrent de coups, ils lui mordirent les pieds et les mains et lui arrachèrent les ongles avec leurs dents.

* * *

9. Les malheureux captifs * étaient promenés dans toutes les bourgades de la nation. Pour les accueillir, les habitants s'armaient de bâtons; ils se plaçaient ensuite sur deux rangs entre lesquels on faisait passer les prisonniers.

10. Chacun de ces barbares les frappait cruellement et après quelques moments de repos, le même supplice * recommençait.

On leur donnait peu de nourriture. La nuit, on les étendait sur le sol, les mains et les pieds écartés * et attachés à quatre poteaux.

11. Plusieurs Hurons furent brûlés vifs; on assomma Goupil d'un coup de hache et Couture devint l'esclave d'une famille iroquoise.

12. Quant au Père Jogues, on le donna également à une famille de la tribu pour remplacer un de ses membres tué à la guerre.

* * *

13. Ce courageux apôtre devait servir ses maîtres et les suivre à la chasse et à la pêche. Lorsqu'il le pouvait, il se retirait à l'écart dans la forêt pour prier.

14. Alors il dessinait une croix sur l'écorce des arbres et il y traçait * le nom de Jésus. Il se prosternait ensuite à genoux pour invoquer Dieu et lui offrir toutes ses souffrances.

15. Le froid, la faim, les mauvais traitements, la douleur causée par des plaies qui ne se fermaient pas, tout contribuait à rendre son



esclavage insupportable. Il endurait ces tourments avec résignation pour gagner quelques âmes à Jésus-Christ.

16. Son zèle ne resta pas sans effet. Durant l'année passée au milieu de ces barbares, il baptisa soixante-dix Indiens appartenant à cinq nations différentes.

* * *

17. Quelques Hollandais établis dans les environs aidèrent au P. Jogues à se sauver. Ils le mirent à bord d'un vaisseau qui le ramena en France où déjà on le croyait mort martyr.

18. La modestie du bon religieux était si grande que son supérieur dut lui commander de raconter ce qu'il avait souffert.

La reine de France voulut le voir. Elle pleura en considérant ses mains mutilées * par les Iroquois.

19. Savez-vous ce que fit ensuite ce dévoué missionnaire ? Trois mois après son retour dans sa patrie, le P. Jogues demanda comme une faveur la permission de revenir au Canada.

20. Peu de temps après son arrivée à Québec, on lui proposa de retourner parmi les Iroquois. — J'irai, mais je ne reviendrai pas — répondit-il simplement.

21. En effet, il fut tué d'un coup de hache comme il entraît dans une cabane où on l'invitait à s'asseoir.

La vie de ce célèbre missionnaire est l'un des plus beaux exemples de dévouement pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

QUESTIONNAIRE. — 1. Que savez-vous de l'enfance du Père Jogues ? 2. Que faisait-il chez les Hurons ? — 3. Comment fut-il pris par les Iroquois ? 4. Quel fut son sort et celui de ses compagnons ? 5. Racontez le supplice de ces prisonniers. — 6. Parlez de la captivité du P. Jogues. 7. Comment fut-il délivré ? 8. Que fit-il ensuite et comment mourut-il ?

96. — LE NID DES OISEAUX.

*Cruels enfants, qu'alliez-vous faire ?
 Quoi ! détruire ce nid charmant !
 Mais vous n'avez donc point de mère ?
 Vous l'oubliez en ce moment.*

*Dans ce doux nid, une fauvette
 Abrite ses quatre petits.
 Elle vole, triste, inquiète,
 Près de ses oisillons blottis.*

* * *

*O, laissez vivre sa famille !
 Afin que bientôt, dans nos champs,
 Chacun de ces êtres babille
 Et répète ses joyeux chants.*

*Cruels enfants, qu'alliez-vous faire ?
 Les nids sont aussi des berceaux.
 Pitié, pour cette pauvre mère,
 Pitié pour les petits oiseaux.*

D'après TOURNIER.

QUESTIONNAIRE. — 1. Est-ce mal de détruire les nids ? Pourquoi ? 2. Qu'est-il dit de cette fauvette ? de ses petits ? — 3. Que feront ces oiseaux si on les laisse vivre ? 4. A quoi compare-t-on ici les nids ?

97. — LES DEUX LÉON.

embarrassé : gêné.

murmura : dit presque tout
bas.poitrinaire : souffrant d'une
maladie de poitrine.

répliqua : répondit.

1. C'était un soir de novembre. Les ouvriers et les employés de Montréal rentraient hâtivement chez eux. Ils semblaient fuir devant la tempête qui s'élevait brusquement et annonçait les premières rigueurs de l'hiver.

2. Au bruit des voitures, des tramways et du vent, se joignait le cri des petits marchands de journaux. L'un d'eux se tenait dans la rue Sainte-Catherine; il allait et venait, offrant aux passants les journaux du soir.

* * *

3. Tout à coup, il entendit frapper à une fenêtre, en arrière de lui. Il se détourna et vit un garçon à figure pâle et souriante qui le regardait à travers la vitre en lui faisant signe d'entrer.

4. Il entra et présenta un journal à l'enfant qui lui dit : — Tu as froid; reste ici quelque temps pour te réchauffer.

5. — Impossible; il faut que je vende tous ces journaux dans la soirée.

— Combien comptes-tu en retirer ?

— Dix, quinze, vingt, vingt-deux sous.

6. — Tiens; voilà vingt-cinq sous; tes journaux sont à moi.

Le petit marchand hésita un instant, puis il prit la

pièce de vingt-cinq sous et déposa les journaux sur la table.

7. A ce moment, une femme entra.

— Maman, dit *l'enfant de la maison, voici un garçon qui gèle dans la rue. Il va souper avec moi; vous verrez que cela me donnera de l'appétit.

8. — Non, non! répliqua * l'autre en reculant d'un pas vers la porte.

— Comment tu refuses? Je t'ai fait plaisir en achetant tes journaux; c'est à ton tour d'être gentil pour moi.

9. — Mon fils est malade et s'ennuie, dit la dame. Reste avec lui quelques instants; il aime la compagnie de enfants de son âge.

— En ce cas, reprit l'étranger, d'un air embarrassé *, je veux bien rester.

* * *

10. — Quel est ton nom? lui demanda le malade.

— Léon Lebrun.

— Léon! Nous portons le même nom. J'ai treize ans, et toi?

— Moi aussi.

— Il est donc bien naturel que nous soyons deux amis.

11. “ Quel est le métier de ton père?

— Mon père est mort voilà deux ans. Je n'ai plus que ma mère; elle est au lit depuis huit jours. Nous habitons une petite chambre, assez proche d'ici. Je vends des journaux afin de gagner quelques sous pour acheter du pain.

12. Léon Caron — c'était le nom du malade — devint triste et silencieux. Il se disait : Mon Dieu ! il y a des enfants bien malheureux dans cette ville, tandis que moi je ne manque de rien.

13. Madame Caron parla de sa voix la plus tendre au jeune Lebrun. Elle renouvela en ces termes l'invitation qu'on lui avait déjà faite : — Mon cher enfant, sois raisonnable. Reste à souper avec Léon ; tu nous feras plaisir à tous les deux.

— Merci, madame ; j'accepte, murmura * -t-il.

* * *

14. On vit alors deux grosses larmes mouiller ses paupières. Il avait envie de dire à cette femme et à son fils : Jusqu'à ce jour, je n'ai été aimé que de mon père et de ma mère. Vous me connaissez à peine et vous me considérez comme un enfant de la famille. Pourquoi vous intéressez-vous à moi ?

15. Le pauvre garçon mangea de bon appétit et il emporta des provisions pour sa mère. Celle-ci, grâce aux démarches de Madame Caron, entra quelques jours plus tard à l'hôpital.

16. Un mois après, la malheureuse veuve mourut chrétiennement en recommandant son fils à sa bienfaitrice. Monsieur Caron, qui était l'épicier, le prit à son service. Il n'eut jamais un commis plus honnête et plus dévoué.

* * *

17. Le marchand et sa femme se désolaient de voir

leur unique enfant s'affaiblir sans cesse, malgré tous leurs soins. La consommation minait lentement leur aimable Léon, si doux, si vertueux, si intelligent.

18. Le jeune poitrinaire * dit un jour à ses parents : — Je voudrais vous demander une faveur très importante.

— Parle bien vite, répliqua sa mère.



19. — Après ma mort, adoptez à ma place Léon Lebrun. Quand vous serez vieux, il vous aimera comme je vous aurais aimés, et Dieu vous bénira.

20. Les parents émus ne purent retenir leurs larmes. La douleur les empêcha de répondre, mais le malade comprit qu'il était exaucé.

21. Le pieux enfant mourut quelques jours après, en essayant de consoler son père et sa mère. Suivant son désir, on admit l'autre Léon à sa place, dans la famille.

22. Aujourd'hui, M. et Mme Caron sont épuisés par

l'âge et le travail. Ils prennent un repos bien mérité tandis que leur fils adoptif fait prospérer leur commerce.

23. — Notre petit ange avait bien raison, répète souvent Mme Caron à son mari; Dieu nous a récompensés de notre charité envers la veuve Lebrun et son enfant; notre second Léon fait le bonheur de nos vieux jours.

QUESTIONNAIRE. — 1. Que voyait-on sur la rue ? 2. Quels bruits entendait-on ? — 3. Pourquoi le malade acheta-t-il tous les journaux du marchand ? 4. Quelle invitation lui fit-il ? 5. Que dit sa mère ? — 6. Rapportez la conversation des deux enfants. 7. Quelle promesse obtint la dame ? — 8. Pourquoi le petit Lebrun était-il ému ? 9. Quels faits prouvent la bonté de Mme Caron ? — 10. Racontez comment le malade demanda une faveur à ses parents. 11. Que sont devenus M. et Mme Caron ?

98. — DE BONNES VACANCES.

accueillante : aimable.
besogne : travail.
constatait : remarquait.

douillettement : trop délicatement.
épuiser : fatiguer.
féliciter : complimenter.

1. Jérôme avait treize ans. Sa figure pâle, ses yeux noirs et fatigués laissaient deviner le mauvais état de sa santé. Sous prétexte de l'entourer de bons soins, sa mère l'avait élevé douillettement *.

2. Jérôme habitait la ville où son père exerçait la profession d'avocat.

Cette année-là, pour rendre les vacances plus agréables à son fils, l'avocat lui avait acheté une bicyclette.

3. Afin de l'essayer plus à son aise, l'enfant se rendit un jour vers la campagne. Il faisait beau temps; on entendait le bruit monotone des faucheuses et l'on respirait l'odeur des foins nouvellement coupés.

* * *

4. Après avoir parcouru trois ou quatre milles à bicyclette, Jérôme s'arrêta près d'une prairie pour se reposer. Plusieurs personnes y travaillaient joyeusement. Tout à coup, il reconnut un camarade d'école.

5. — Eh quoi! Julien, lui dit-il, te voilà devenu paysan?

— J'aide à mon oncle à rentrer ses foins. Depuis quatre ans, je viens ici passer mes vacances.

6. — Tu vas épuiser * tes forces à cette rude besogne *.

— Au contraire; je me sens déjà plus vigoureux qu'à mon arrivée, il y a quinze jours.

7. Julien conduisait un râteau mécanique afin de ramasser le reste du foin éparpillé. Il invita Jérôme à prendre sa place. Le fils de l'avocat accepta, d'abord pour s'amuser un moment, mais il s'intéressa bien vite à cette occupation.

* * *

8. Pendant près de deux heures, il passa et repassa dans la prairie, relevant à point le râteau et rassemblant les râtelures.



9. Quand Jérôme eut fini, le fermier vint le féliciter* et lui dit : — Le travail donne de l'appétit. Rends-toi à la ferme avec ton ami Julien ; sa tante vous offrira quelque chose.

10. Vingt minutes après, l'accueillante fermière servait aux deux enfants un délicieux goûter. Il y avait du pain, du beurre frais, du miel, une tarte aux fraises et du lait à volonté.

— Ce sont des produits de notre ferme — fit remarquer l'excellente femme.

11. Jérôme hésitait à se mettre à table. Mais la bonté de la fermière et l'exemple de son ami finirent par vaincre sa timidité.

12. Avant de partir, il dit : — Madame, je vous remercie. Jamais je n'ai mangé de meilleur appétit.

13. — C'est parce que vous avez bien travaillé, mon enfant. Je crois qu'un fréquent exercice au grand air serait très favorable à votre santé.

— En ce cas, vous me permettez de revenir ?

— Evidemment ! évidemment !

* * *

14. Le soir, Jérôme raconta sa promenade à ses parents.

— Oh ! mon chéri, lui dit sa mère, il ne faut pas te fatiguer comme cela.

15. En terminant son récit, il demanda l'autorisation d'aller souvent travailler avec son camarade. Cette demande inquiéta vivement sa mère.

16. Cependant, l'avocat fit comprendre à sa femme que cette occupation pourrait améliorer la santé de leur fils. Il connaissait le fermier et Jérôme obtint la permission de se rendre souvent chez lui pour l'aider dans ses travaux.

17. A la fin du mois d'août, la figure de l'enfant se trouvait un peu brunie par le soleil. Mais il avait pris des forces et il préférait aux sucreries une nourriture fortifiante.

18. La mère constatait * avec joie que son Jérôme devenait plus vigoureux. Elle en fit la remarque à son mari qui lui répondit : — Il fallait à notre fils trois choses qu'on ne trouve aisément qu'à la campagne : de l'air pur, de l'exercice et de l'appétit.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quel était l'état de santé de Jérôme ? Pourquoi ? 2. Où alla-t-il se promener ? — 3. Racontez sa conversation avec son ami. — 4. Quel travail fit Jérôme ? 5. Que lui dit le fermier ? 6. Quel goûter offrit la fermière ? — 7. Quelle permission lui accorda son père ? 8. Montrez que ses vacances furent bonnes.

99. — MON JARDIN.

*Mon jardin n'est qu'un coin de terre
Qu'on peut mesurer en trois pas ;
Mais je ne l'échangerais pas
Contre le plus brillant parterre.*

*Au milieu même du jardin,
J'ai su ménager une allée ;
Elle est bien droite, bien sablée ;
Sur ses bords croît un gazon fin.*

*Des deux côtés, mes plates-bandes
Se couvrent d'odorantes fleurs ;
Ma mère, arrangeant leurs couleurs,
En fait des bouquets, des guirlandes.*

* * *

*Tous les matins, dès le réveil,
J'y cours ; je cultive, j'arrose
L'œillet, la verveine, la rose,
Avant les ardeurs du soleil.*

*Lorsque je rentre de l'école,
Je m'en vais encore observer
Si telle graine a pu lever,
Si tel bouton devient corolle.*

*Quand l'accablante sécheresse
Penche une fleurette, le soir,
Vite, je prends mon arrosoir,
Et bientôt elle se redresse.*

* * *

*Soir et matin, lorsque j'arrose,
L'oiseau me redit sa chanson ;
L'abeille, avec le papillon,
Sur mes plus belles fleurs se pose.*

*Fleur, papillon, abeille, oiseau,
 Tout cela me ravit, m'enchanté ;
 Seigneur, que ta main est puissante
 Et que ce monde est riche et beau.*

D'après TOURNIER.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quel passage indique que ce jardin est petit ? 2. Où se trouve l'allée et qu'y a-t-il de chaque côté ? 3. Que fait-on avec des fleurs ? — 4. Quelles fleurs cultive cet enfant et quels soins en prend-il ? — 5. A quel moment de la journée faut-il arroser ? 6. Quels insectes visitent les fleurs ? 7. A qui nous font penser les beautés de la nature ?

100. — LE MAJOR CLOSSE.

dissimulé : caché.

éclaireur : celui qui va décou-
 vrir l'ennemi.

l'éveil : l'alarme.

garnison : troupe qui garde un
 fort.

héroïque : très brave.

masure : maison en ruines.

1. Dans l'histoire de Ville-Marie, le major Closse figure à côté de Maisonneuve, de Dollard des Ormeaux et de Charles Lemoyne. Il fut l'un des soldats héroïques qui donnèrent leur vie pour sauver la colonie naissante.

2. Lambert Closse vint au Canada pour combattre les Iroquois. Sa force, son courage et son adresse le placèrent au premier rang dans la garnison* de Ville-Marie. Plus tard, il en devint le chef.

3. Les colons avaient dressé des chiens pour découvrir les Indiens ennemis cachés dans la forêt voisine. Conduits par une chienne intelligente nommée Pilote,

ces animaux faisaient chaque matin une ronde aux alentours de la ville. Ils indiquaient par de longs aboiements la présence des Sauvages.

* * *

4. Pendant l'automne de 1652, les chiens signalèrent l'ennemi. Le major Closse envoya trois hommes pour faire de prudentes recherches.

5. L'un de ces éclaireurs * grimpa sur un arbre afin de découvrir plus aisément les Iroquois. Il tomba blessé à mort par un Indien, mais il tua lui-même son adversaire.

6. Le major Closse accourut aussitôt. Malheureusement, sa petite troupe fut promptement cernée par deux cents Iroquois. Ne pouvant regagner le fort, les Français s'enfermèrent dans une mesure * abandonnée qui se trouvait là.

* * *

7. Les farouches ennemis entourent la maisonnette en ruines. Ils considèrent déjà ces braves colons comme des prisonniers de guerre qu'ils irons martyriser dans leurs bourgades.

8. Le major et ses amis se défendent énergiquement. Ils pratiquent des ouvertures dans les murs qui les protègent et, sans être vus, ils tuent tous ceux qui s'approchent.

Mais leurs munitions commencent à s'épuiser.

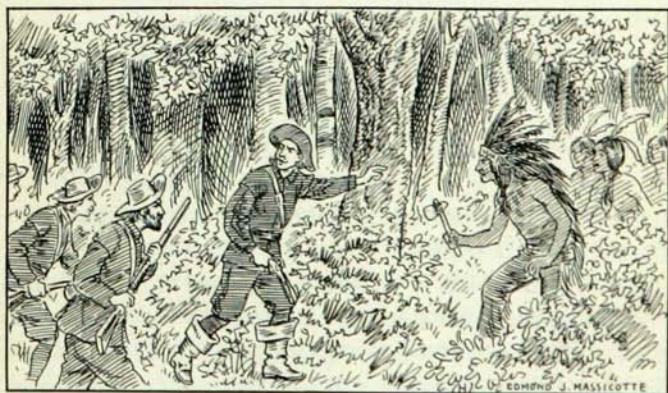
9. Alors, Baston, coureur très agile, risque sa vie pour sauver celle de ses compagnons. Avec une rapi-

dité étonnante, il passe au milieu des ennemis et s'élance vers le fort. Pour le protéger, ses camarades abattent l'un après l'autre les Iroquois qui veulent le poursuivre.

10. Peu de temps après, Baston revient avec dix hommes, deux canons et des munitions. Voyant cela, les Indiens découragés s'enfuient emportant quarante de leurs soldats morts et autant de blessés.

* * *

11. Les habitants de Ville-Marie vivaient dans une continuelle anxiété. La cloche du fort sonnait souvent le tocsin d'alarme. Beaucoup de colons, surpris dans leurs travaux par les Iroquois, étaient emmenés pour être torturés.



12. Un jour, un soldat envoyé comme éclaireur * fut saisi et soulevé par les jambes. Il avait marché sur un Indien dissimulé * sous les feuilles sèches.

Les cris des deux adversaires donnèrent l'éveil. Quelques minutes après, Sauvages et Français se trouvaient en présence.

13. Les Iroquois étaient commandés par un colosse bien connu et surnommé la Barrique, à cause de sa grosseur.

— Mets-moi cette barrique-là en perce — dit Closse en s'adressant à l'un de ses hommes.

14. Un instant après, la Barrique s'écroulait. Les ennemis repoussés se dispersaient dans les bois sans emporter leur chef.

Jeanne Mance le soigna. Il guérit et se montra reconnaissant.

15. L'année suivante, les Iroquois revinrent sous les ordres du frère de la Barrique. Celui-ci s'avança vers eux. Ses amis, qui le croyaient mort, restèrent surpris comme en présence d'un fantôme.

La Barrique leur vanta la bonté des Français et les décida à signer la paix avec eux.

* * *

16. Un soldat intrépide comme Lambert Closse devait mourir au combat.

Le 6 février 1662, il se porta au secours de quelques colons attaqués dans leurs champs par des Iroquois. Son serviteur l'accompagnait et portait ses armes.

17. Lorsque le major vit les Indiens s'approcher, il se détourna pour demander ses pistolets; mais son serviteur effrayé l'avait lâchement abandonné. Il fut entouré et tué sans pouvoir se défendre.

18. Un ami lui avait dit un jour :

— Votre bravoure dans la lutte vous perdra. Vous serez massacré par ces Iroquois féroces.

19. Lambert Closse avait répondu :

— Je suis venu au Canada pour me battre en soldat et mourir au service de Dieu. Si je ne croyais pas obtenir cette gloire en ce pays, j'irais la chercher ailleurs.

QUESTIONNAIRE. — 1. Nommez des défenseurs de Ville-Marie. 2. Par quoi L. Closse était-il remarquable ? 3. Quels services rendaient les chiens aux colons ? — 4. Parlez de l'attaque de 1652. — 5. Comment se défendirent les Français ? — 6. Racontez une autre attaque de Ville-Marie. — 7. Comment mourut L. Closse ? 8. Rappelez une parole qui prouve qu'il était un brave soldat et un chrétien dévoué.

101. — LES RACES HUMAINES.

distincte : différente.

esclaves : serviteurs sans liberté.

régions : pays, contrées.

teint : couleur de la peau.

1. Joseph, en compagnie de son père, avait visité la ville voisine de son village.

A son retour, il courut bien vite raconter son voyage et ses impressions à son grand-père.

2. L'enfant parla des rues très longues et couvertes de monde, des maisons hautes comme des clochers, des magasins remplis de toutes sortes de choses qui font envie, des automobiles et des tramways qui avancent tout seuls.

3. — Et puis, grand-père, s'écria-t-il soudain, j'ai vu un homme qui avait la peau noire.

— Un nègre, je suppose.

— Oui, un nègre, m'a dit mon oncle.

4. " Pourquoi cet homme-là n'est-il pas comme nous ?

— Parce que ses parents habitaient un pays chaud où les hommes sont noirs.

— Alors, il y a des hommes de différentes couleurs ?

— En effet, il y a plusieurs races humaines. Parlons-en un peu si tu le veux bien.

* * *

5. " D'abord, je vais te poser une question de ton catéchisme :

— Quel est le premier homme et la première femme que Dieu créa ?

— Le premier homme et la première femme que Dieu créa furent Adam et Ève, nos premiers parents.

6. — Bien. Les enfants d'Adam et d'Ève devinrent bientôt très nombreux. Longtemps après la création du monde, leur conduite coupable excita la colère de Dieu. Il résolut de les faire périr dans un déluge universel. Une seule famille fut sauvée, car elle était vertueuse.

7. — Je sais, grand-père: Noé, sa femme, ses trois fils et leurs femmes trouvèrent grâce devant le Seigneur parce qu'ils étaient justes.

— Où donc as-tu lu cela ?

— Dans mon histoire sainte.

— Si tu continues à bien étudier, tu deviendras savant.

* * *

8. Les descendants de Noé se multiplièrent au point qu'ils ne pouvaient plus habiter ensemble. Ils se dispersèrent donc dans toutes les directions.

9. "Les uns allèrent vers les régions * froides du nord; d'autres préférèrent des pays tempérés comme le nôtre; plusieurs, enfin, se dirigèrent vers le sud où le soleil est ardent.

10. "Te rappelles-tu, Joseph, que, vers la fin des vacances, ta tante trouva que tu étais devenu plus brun ?

— Oui, grand-père; et vous avez ajouté que c'était parce que nous avions travaillé tous les deux au soleil, dans les champs.

11. — Tu comprends alors que les premières personnes qui habitèrent les pays chauds eurent le teint * de plus en plus sombre. C'est la principale cause de la couleur noire des nègres.

12. — Alors, les nègres descendent comme nous d'Adam et d'Ève ?

— Evidemment. Ces hommes noirs habitent surtout l'Afrique. Il y a plus d'un siècle, on en fit venir un grand nombre en Amérique. On les obligeait alors à travailler comme des esclaves *. Aujourd'hui, leurs enfants devenus libres continuent à demeurer en Amérique.

* * *

13. "N'as-tu pas remarqué le petit homme qui, l'an dernier, a ouvert une buanderie au village ?

— Oui, grand-père, on l'appelle le Chinois.

— C'est parce qu'il vient de la Chine. Ce n'est ni

un blanc, ni un nègre. Il appartient à une race distincte * : la race jaune.

14. “ Les Indiens ou Sauvages de notre pays forment aussi une race à part : la race rouge. On les reconnaît surtout à leur teint * cuivré ; ils ont la taille élevée, les yeux noirs et la barbe rare.



15. — J’ai lu dans mon histoire du Canada qu’on les appelle aussi Peaux-Rouges.

— Tu as raison ; c’est ainsi qu’on désigne quelquefois les Indiens. Ceux-ci, de leur côté, appelaient nos ancêtres les Visages-Pâles.

16. — Pourquoi cela, grand-père ?

— C’est parce que nous appartenons à la race blanche, la plus intelligente et la plus civilisés du monde. Aucune autre race ne peut lui être comparée.

17. “ Cependant, il ne faut pas oublier que tous les hommes ont le même Créateur, qu’ils descendent

d'Adam et d'Ève et qu'ils doivent s'aimer comme des frères. Ne méprisons jamais nos semblables, à quelque race qu'ils appartiennent.

18. — C'est égal, grand-père, je ne voudrais pas être un nègre, ni un Chinois, ni un Indien.

— Cela est bien naturel. Estimons-nous heureux d'appartenir à la race blanche et d'être Canadiens-Français.

19. “ Mais ces avantages, comme celui d'être chrétiens et catholiques, sont des grâces du bon Dieu. Il faut l'en remercier sans mépriser ceux qui sont moins bien partagés que nous.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qu'est-ce que Joseph avait surtout remarqué en ville ? — 2. Quel est le père de tous les hommes ? 3. Quelle faveur fut accordée à la famille de Noé ? — 4. Pourquoi les nègres sont-ils noirs ? — 5. Comment peut-on reconnaître un Chinois ? un Indien ? un blanc ? 6. De quelles grâces devons-nous souvent remercier Dieu ?

102. — LA LAMPE.

— *Enfant, prenez garde à la lampe, — a dit la mère,
En s'adressant à son fils, petit Pierre.
Or, Pierre est un gros étourdi,
N'écoutant pas ce qu'on lui dit.
Il tourne, il court tout autour de la table,
Pour amuser sa jeune sœur;
Il se donne au jeu de tout cœur.
Mais un jeu trop bruyant est un jeu détestable.*

*Petit Pierre fait un faux pas,
Il tombe en étendant le bras,
Et voilà la lampe à terre.*

Le feu prend aux habits de Pierre.

*On accourt. C'est avec grand'peine qu'on l'éteint.
Trop tard, car petit Pierre est gravement atteint.*

*Longtemps on craignit pour sa vie.
N'agissons pas à l'étourdie.*

X.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quel conseil la mère a-t-elle donné ?
2. Quel est le défaut de Pierre ? 3. Comment le montre-t-il ?
— 4. Qu'arrive-t-il ? 5. Quel vers indique la leçon à tirer de cette histoire ?

103. — LA SOCIÉTÉ.

considérer : regarder.
empreinte : marque.
extrait : retiré.

publier : imprimer, répandre.
tisserand : ouvrier qui fait de
la toile.

1. Paulin étudiait silencieusement sa leçon. Tout à coup, il leva les yeux et dit à son père :

— Papa, je lis dans mon livre quelque chose que je ne comprends pas. Voici :

2. “ Dieu a créé les hommes pour qu'ils vivent en société comme des frères. Le travail de l'un est utile aux autres. Aussi, nous devons considérer * comme nos bienfaiteurs tous les ouvriers honnêtes et laborieux.”

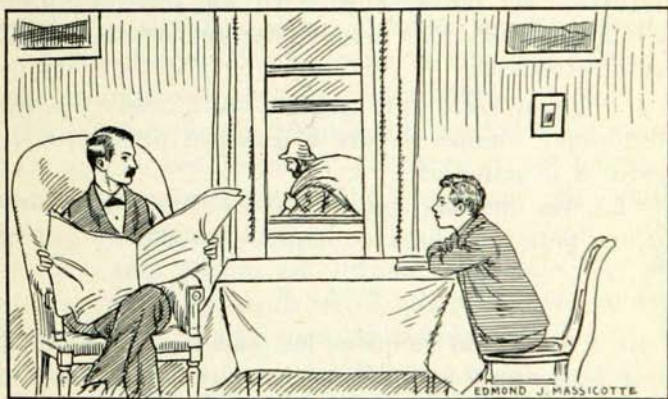
3. — Cette pensée est absolument juste, mon enfant. Nous ne pourrions nous-mêmes préparer notre nourriture, confectionner nos habits, construire notre mai-

son. D'autres travaillent pour nous; de notre côté, nous sommes utiles à nos semblables, suivant notre métier.

* * *

4. — Peut-on dire, par exemple, que le père Gagnol nous rend service à tous les deux en ramassant des chiffons ?

— Paulin, j'aime à croire que tu ne veux pas te moquer de ce brave homme, car il mérite notre respect tout comme un autre.



5. “ Si nous réfléchissons un peu, nous voyons que les moindres choses dont nous nous servons ont demandé le travail de plusieurs ouvriers . Ainsi, pourrais-tu me dire l'ouvrage nécessaire pour la fabrication du papier ? Sais-tu bien à qui tu dois ce livre que tu lis ?

6. — Je le dois à vous seul, papa. C'est vous qui m'avez donné de l'argent pour l'acheter.

— Je l'ai payé, mais je n'en ai pas fait le papier ; je n'ai pas écrit ce que tu viens de me lire.

* * *

7. “ Remarquons d'abord qu'on fabrique surtout ce papier avec des chiffons de toile de chanvre ou de lin. Tu dois connaître ces deux plantes, car elles poussent au Canada.

8. “ Le laboureur les cultive ; il récolte les tiges dont il détache l'écorce ou filasse. Celle-ci arrive aux filatures. On la transforme en fils puis en tissus. Les tailleurs en font ensuite des serviettes et différents vêtements.

9. “ Quand cette toile est usée, on la vend à quelque chiffonnier comme le père Gagnol, et plus tard elle arrive à la papeterie.

“ Là, les chiffons sont nettoyés, divisés et réduits en une pâte blanche avec laquelle on fait du papier.

* * *

10. “ Mais d'où viennent les machines et les outils dont se servent les cultivateurs, les tisserands * et les papetiers ?

“ On a extrait * de la terre le métal de ces instruments et le charbon qu'on emploie dans les usines. Si nous remontons ainsi jusqu'aux mineurs, nous voyons un concours d'ouvriers qui nous surprend.

11. “ Cependant, le travail de chacun de ces hommes est nécessaire au résultat final. Supposons que tous ceux d'un même métier abandonnent l'ouvrage, les autres ne pourront pas continuer longtemps.

12. " Si l'on ne s'entr'aidait pas ainsi, on manquerait de tout. J'ai lu qu'une simple aiguille passe par les mains de quatre-vingt-dix ouvriers avant de servir au tailleur.

— Oh ! vraiment. Je n'aurais jamais songé à cela.

* * *

13. — Maintenant, revenons aux feuilles de papier qui deviendront bientôt un livre.

" Un homme instruit écrit quelque chose pour être publié * ; c'est un auteur. Il remet son manuscrit à un compositeur. Celui-ci copie le manuscrit de l'auteur en lettres de métal ou caractères.

14. " L'imprimeur dispose ces caractères en pages. Sur les plaques de métal que forment ces pages, il met une couche d'encre puis il applique une feuille de papier blanc.

15. " Cette feuille est fortement pressée par des rouleaux. Lorsqu'on la retire, elle porte l'empreinte* des lettres : les pages sont imprimées.

16. " Quand tous les feuillets sont tirés, le relieur les coud ensemble et leur met une couverture. Le livre est fait ; on l'envoie au libraire qui doit le vendre.

* * *

17. " Un petit écolier l'achètera peut-être sans se douter du nombre d'ouvriers qu'il a fallu pour lui procurer ce livre qui ne coûte que vingt, trente ou quarante sous.

— Ma foi ! c'est bien vrai, papa. On formerait une

ville si l'on rassemblerait tous les ouvriers nécessaires pour faire un livre.

18. — Certainement. Et dans cette ville, il ne faudrait pas oublier les chiffonniers. Ils sont, à leur manière, les bienfaiteurs de ces écoliers étourdis et mal élevés qui crient en les voyant passer : Marchands de guenilles !

19. “ Maintenant, je reprends à mon tour ta question : Penses-tu que le père Gagnol nous rende service à tous les deux ?

20. — Oui, papa. Désormais je dirai à mes camarades de ne plus se moquer de lui. Quand je le rencontrerai, je le saluerai poliment.

21. — Tu feras bien, car ton livre a raison de dire : Dieu a créé les hommes pour qu'ils vivent en société comme des frères. Le travail de l'un est utile aux autres. Aussi, nous devons considérer comme nos bienfaiteurs tous les ouvriers honnêtes et laborieux.

QUESTIONNAIRE. — 1. Quelle est la phrase que Paulin ne comprenait pas ? 3. Expliquez comment beaucoup d'hommes travaillent pour vous. — 4. Que devient la graine de lin ou de chanvre avant de fournir du papier ? 5. Nommez quelques ouvriers qui ont contribué à faire votre livre. — 6. Que fait un auteur ? un compositeur ? un imprimeur ? un relieur ? un libraire ? — 7. Pourquoi devons-nous respecter les plus humbles ouvriers ?

104. — SOUHAITS DE FÊTE.

considérer : examiner, réfléchir.

fable : récit d'un fait inventé.

patron : le saint dont on porte le nom.

succès : réussite.

Les Trois-Rivières, 21 avril 1915.

Mon bien cher Père,

1. Demain, ce sera le jour de votre fête. A cette occasion, j'aimerais à me trouver à la maison pour vous offrir mes souhaits avec toute la famille.

Puisque je ne peux aller vous exprimer mes sentiments de vive voix, je vous écris cette lettre.

2. Tous les jours, je prie pour vous et pour ma mère. Demain surtout, je demanderai au bon Dieu et à votre saint patron * de vous protéger en vous accordant une longue et heureuse vie.

3. Quand je considère * les soins que vous prenez de moi, je ne sais comment vous en remercier. Plus tard, je ferai tous mes efforts pour rendre votre vieillesse tranquille et agréable.

4. Je veux vous réjouir dès à présent par ma bonne conduite, mon application à l'étude et mes succès *.

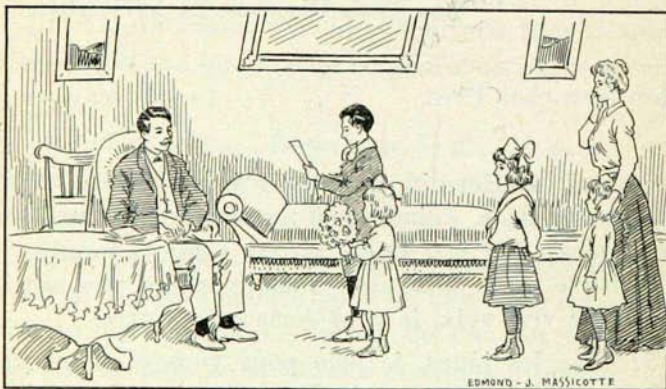
Ma santé est excellente; elle me permet de travailler beaucoup; aussi je conserve l'une des premières places dans toutes mes compositions.

5. Je vous répète de nouveau : bonne et heureuse fête ! mon bien cher père. Lorsque ma mère, mon frère et mes petites sœurs vous exprimeront leurs vœux de bonheur, je serai avec eux par la pensée.

Votre fils qui vous aime bien tendrement.

PHILIPPE.

* * *



Maskinongé, 27 avril 1915.

Cher Philippe,

6. Hier au soir, nous avons présenté nos souhaits à papa. La fête a été bien belle.

Nous avons tout préparé avec soin. J'avais fait une adresse que maman a corrigée, puis je l'ai recopiée sur une grande feuille et de ma meilleure écriture.

7. C'est moi qui ai lu l'adresse ; Antoinette a offert un bouquet que notre tante avait composé avec les plus jolies fleurs de son jardin.

Papa souriait et paraissait très content ; maman aussi ; toute la famille était dans la joie.

8. Aujourd'hui, mon oncle et ma tante sont venus dîner avec nous. A la fin du repas, j'ai récité une fable * que j'avais apprise à l'école. Nous avons aussi parlé de toi et on a relu ta lettre ; elle a fait bien plaisir à nos chers parents.

9. Je veux m'instruire comme toi et faire honneur à notre famille.

Le bon Dieu, je l'espère, bénira nos désirs et il nous exaucera pour le plus grand bonheur de notre père et de notre mère.

Toute la famille te salue, moi surtout, car je t'aime beaucoup.

JEAN-CHARLES.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qui écrit la 1^{ère} lettre ? 2. A quelle occasion ? 3. Où se trouve cet enfant ? 4. Quel alinéa montre sa pitié ? sa reconnaissance pour ses parents ? 5. Que pensez-vous de Philippe ? — 6. Comment ces enfants se sont-ils préparés à fêter leur père ? 7. Combien de membres comprend cette famille ? 8. Quels sentiments se retrouvent dans la lettre de Philippe et dans celle de son frère ? 9. Que pensez-vous de cette famille ?

105. — LA FÊTE DE LA MÈRE.

*Maman, c'est aujourd'hui ta fête.
Pour tes enfants, quel heureux jour!
Ecoute, afin qu'on te répète
Ce que nous éprouvons d'amour.*

*Pour toi, bien souvent, tendre mère,
Nos voix invoquent le Seigneur,
Mais ce matin, notre prière
Avait encore plus de ferveur.*

*Dieu l'exaucera. Sur ta vie,
Il répandra tant de bienfaits,
Tant de bonheur, mère chérie,
Que tu ne pleureras jamais.*

* * *

*Puis, pour que tu sois satisfaite,
Nous ferons très bien nos devoirs;
Nous dirons, sans lever la tête,
Notre prière tous les soirs.*

*Nous ne ferons plus de tapage
Dès que tu nous le défendras,
Et le plus bruyant sera sage
Aussitôt que tu le voudras.*

*Embrasse-nous donc, mère aimée,
Oh! presse-nous bien sur ton cœur;
C'est notre place accoutumée
Dans la joie ou dans la douleur.*

D'après Elise MOREAU.

QUESTIONNAIRE. — 1. Qui parle ici ? 2. A qui s'adressent ces enfants ? 3. A quelle occasion ? 4. Que demandent-ils à Dieu ? — 4. Quelle promesse font ces enfants relativement au travail ? à la prière ? au silence ? 5. Par quelle demande terminent-ils leur discours ?

106. — L'AGONIE DE JÉSUS.

accablé : fatigué, épuisé.
à l'écart : seul.
épouvante : frayeur.
ombragé : couvert d'ombre.

se prosternant : se courbant
profondément.
supplice : tourment.

1. Jésus venait d'instituer la Sainte-Eucharistie au souper de la dernière Cène. Il quitta la salle avec tous ses apôtres, excepté Judas. Celui-ci s'était déjà retiré pour aller trouver les ennemis de son Maître.

2. Près des murs de Jérusalem, coulait le torrent du Cédron; de l'autre côté, en face de la ville, s'élevait une colline. C'est là que se rendit Jésus, dans le jardin de Gethsémani, ombragé* par les oliviers.

3. Ses apôtres le suivirent. Quand ils se trouvèrent en ce lieu, Jésus leur dit : — Asseyez-vous ici pendant que j'irai là-bas pour prier.

Le Sauveur prit avec lui Pierre, Jacques et Jean et les conduisit sous des oliviers, dans une partie obscure du jardin.

* * *

4. Jamais ces trois disciples préférés n'avaient vu leur Maître si profondément accablé *. Tout à coup, il les arrêta en disant : — Mon âme est triste jusqu'à la mort. Demeurez ici et priez.

5. Il se retira ensuite à l'écart *, puis se prosternant la face contre terre, il s'écria : — Mon père, tout vous est possible ; éloignez de moi ce calice de douleur.

Il pria longtemps et termina par ces mots : — Que votre volonté s'accomplisse et non la mienne.

6. Jésus se rendit alors vers ses trois disciples pour chercher un peu de soulagement en leur compagnie. Ils dormaient. Le Sauveur les réveilla ; il leur recommanda de prier avec lui, puis il s'éloigna de nouveau.

7. Il gémissait, il endurait les douleurs d'une agonie terrible et répétait :

— Mon père, si ce calice de douleur ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite.

* * *

8. Jésus revint vers ses apôtres Pierre, Jacques et Jean. Tous les trois s'étaient rendormis. Il les réveilla en disant qu'il fallait veiller et prier avec lui, puis il se retira encore à l'écart *.

9. Le Sauveur vit alors clairement les horreurs de sa passion prochaine. Son corps frissonna d'épouvante * et se couvrit d'une sueur de sang.

Ces gouttes de sang devinrent si abondantes qu'elles tombèrent sur le sol.



10. Néanmoins, il répétait avec résignation : — Mon Père, si ce calice ne peut passer sans que je le boive, que votre volonté soit faite.

Dieu le Père, ému des douleurs de son Fils, envoya un ange pour le consoler et le fortifier.

11. Le Sauveur se rendit ensuite vers ses apôtres. Il les réveilla tous en disant : — Voici l'heure où le Fils de l'Homme doit être livré aux mains des pécheurs. Levez-vous, car celui qui doit me trahir avance.

* * *

12. Après la Cène, Judas était allé trouver les princes des prêtres et leur avait dit : — Que me donnez-vous et je vous livrerai Jésus ?

Il accepta de trahir son Maître pour trente deniers, environ vingt piastres.

13. Judas savait que le Sauveur se trouvait avec ses apôtres, au jardin des Oliviers. Il y conduisit les gens armés qui le suivaient pour s'emparer de Jésus. — Celui que je baiserais, leur avait-il dit, c'est celui que vous cherchez; arrêtez-le.

14. Au moment où le Sauveur venait de réveiller tous ses disciples, Judas et ses hommes entrèrent dans le jardin. Le traître s'approcha de Jésus et il le baisa au front en prononçant ces paroles:—Maître, je vous salue.

15. Jésus répondit: — Mon ami, vous trahissez le Fils de l'Homme par un baiser.

Puis, s'adressant à ces hommes portant des torches et armés de bâtons, il demanda:—Qui cherchez-vous ? — Jésus de Nazareth, répondirent-ils.

16. A ces mots, ils tombèrent à la renverse.

Les envoyés des princes des prêtres s'emparèrent de Jésus. Les apôtres s'enfuirent timidement, abandonnant leur Maître aux mains de ses ennemis.

17. Le Divin Sauveur se laissa conduire devant des juges qui devaient le condamner à mourir sur une croix. Il connaissait le supplice * qu'il allait endurer, mais il ne voulut pas l'éviter, car il était descendu du ciel pour racheter les hommes au prix de son sang.

QUESTIONNAIRE. — 1. Où se trouve le jardin des Oliviers ? 2. Pourquoi Judas n'accompagnait-il pas Jésus ? 3. Quel ordre N.-S. donna-t-il à ses apôtres ? — 4. Quelle prière faisait Jésus ? 5. Pourquoi souffrait-il ? 6. Qu'auraient dû faire ses disciples ? — 7. Comment voit-on que Jésus souffrit extrêmement ? 8. Quelle consolation reçut-il ? 9. Que pensez-vous de la conduite des apôtres ? — 10. Racontez la trahison de Judas. 11. Pourquoi Jésus ne voulait-il pas fuir la mort ?

107. — LES OISEAUX.

chair : viande.

oiselets : petits oiseaux.

rameaux : petites branches.

verdâtres : vert foncé.

1. Les oiseaux sont des animaux couverts de plumes. Ils ont deux pattes et deux ailes ; ils marchent peu, mais ils volent bien.

2. Leur taille varie suivant les espèces. Quelques-uns, comme l'autruche, ont six ou sept pieds de haut ; plusieurs, comme l'oiseau-mouche, ne sont guère plus gros que des papillons.

3. On estime les oiseaux pour diverses raisons. Il y en a qui rendent service à l'agriculture en détruisant les insectes ; d'autres sont recherchés pour leur chant, leur plumage, leur chair * ou leurs œufs.

* * *

4. Vers le mois d'avril ou de mai, de nombreux oiseaux qui avaient quitté notre pays à l'automne y reviennent. Alors commence la construction des nids.

5. Ils sont ordinairement faits avec de la mousse, de l'herbe sèche, de la laine, du crin ou de petits rameaux * secs. Leur forme varie ; le moineau ne bâtit pas le sien comme l'hirondelle, ni la grive comme le corbeau.



6. Lorsque le nid est terminé, la mère y pond des œufs. Ils sont ordinairement blancs, gris, roux, verdâtres * ou tachetés. La mère reste dessus pendant

plusieurs jours pour les couvrir. Elle ne les quitte pas et le père lui apporte alors à manger.

7. Après deux ou trois semaines, les œufs éclosent. Il en sort de petits oiseaux sans plumes et qui ont toujours faim. Toute la journée le père et la mère vont leur chercher de la nourriture.

8. Leurs plumes poussent peu à peu. Bientôt, encouragés par leurs parents, les oiselets * sortent du nid. Ils commencent alors à voltiger, et quelques semaines après, ils vivent sans le secours de leurs parents.

* * *

9. La Providence donne à tous les animaux des membres en rapport avec leurs besoins.

Pour se procurer sa nourriture, l'oiseau se sert surtout de ses pattes et de son bec ; aussi, leur forme dépend de sa manière de vivre.



10. Regardez l'épervier, l'aigle et les autres OISEAUX DE PROIE. Ils ont les yeux perçants, le vol rapide, les griffes ou serres très fortes. Ils peuvent aisément voir, atteindre et emporter leur victime.



11. Ceux qui chassent pendant le jour s'appellent *oiseaux diurnes*, et ceux qui chassent pendant la nuit, comme les hiboux, s'appellent *oiseaux nocturnes*.

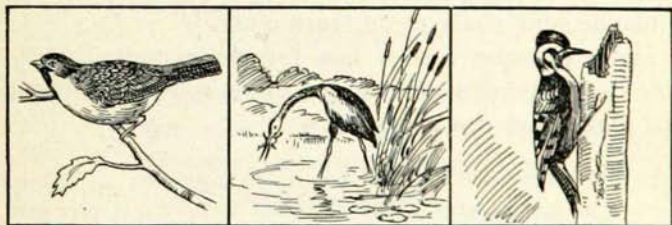
12. Presque tous les oiseaux qui voltigent autour de nos habitations

vivent d'insectes ou de graines. Ce sont des PASSE-REAUX. On compte parmi eux le moineau, la grive, le loriot, le chardonneret, la fauvette, le corbeau, le goglu, l'hirondelle, etc.

La plupart sont de petite taille; quelques-uns ont un chant très agréable.

* * *

13. Vous avez peut-être remarqué le long des rivières le héron et le butor. Ils ont un long bec et des pattes qui ressemblent à des échasses; On les appelle ÉCHASSIERS. Ils trouvent dans les marais et au bord des cours d'eau les grenouilles, les poissons et les autres petits animaux dont ils se nourrissent.

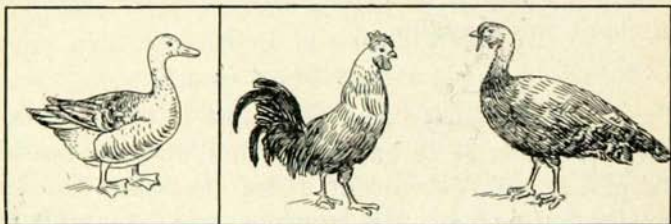


14. Quand vous allez dans les bois, vous apercevez souvent des pics et des piverts. Ils frappent le tronc des arbres desséchés; les insectes cachés sous l'écorce sortent et sont mangés immédiatement.

15. Les pattes de ces oiseaux ont deux doigts en arrière et deux autres en avant, c'est ce qui leur permet de grimper aisément. Ils forment l'ordre des GRIMPEURS.

16. Pourquoi certains oiseaux comme le canard et l'oie peuvent-ils nager? C'est parce que les doigts de

leurs pattes sont réunis par une petite peau ou membrane. Ces oiseaux qu'on nomme PALMIPÈDES cherchent leur nourriture dans l'eau. Une huile recouvre leurs plumes et les empêche de se mouiller.



17. Nos oiseaux de basse-cour, appelés aussi GALLINACÉS, sont les plus utiles de tous. On les élève à cause de leur chair et de leurs œufs.

Dans presque toutes nos fermes canadiennes on voit des coqs, des poules, des dindons et quelquefois des pigeons et des pintades.

QUESTIONNAIRE. — 1. Comment distingue-t-on un oiseau ? 2. Nommez le plus gros oiseau que vous avez vu ; le plus petit. 3. Quels services nous rendent les oiseaux ? — 4. Quand les oiseaux construisent-ils leur nid ? avec quelles matières ? 5. Que font-ils ensuite ? — 6. Qu'entend-on par oiseaux de proie diurnes ? nocturnes ? 7. Qu'est-ce que les passereaux ? — 8. Où trouve-t-on les échassiers ? les grimpeurs ? les palmipèdes ? les gallinacés ? 9. Nommez des oiseaux de ces différents ordres et dites quelle est leur nourriture ordinaire. 10. Nommez deux oiseaux palmipèdes de nos basses-cours.

108. — BONSOIR.

*Venez, enfant ! l'heure avance ;
Votre oreiller vous attend.
Avec l'ombre, le silence
Croît à chaque instant.*

*Venez, avant la prière,
Sur mes genoux vous asseoir,
Et dire aux cieux, à la terre,
Un dernier bonsoir.*

*— Bonsoir, étoiles sans nombre
Et lune à l'aspect changeant ;
Vous mettez dans l'azur sombre
Des reflets d'argent.*

*Bonsoir, montagne lointaine
Qui monte vers l'horizon ;
Bonsoir, odorante plaine,
J'aime ton gazon.*

* * *

*Bonsoir, paisible village
Dont le clocher dans la nuit,
Seul, au-dessus du feuillage,
Scintille et reluit.*

*Ecoutez : le hibou crie.
Gais oiseaux, il va vous voir.
Cachez-vous bien, je vous prie.
Restez-là ; bonsoir !*

*Bonsoir, laboureur : oublie,
 Dans un repos bienfaisant,
 Le poids de ta rude vie,
 Parfois si pesant !*

*Bonsoir, ma mère et mon père.
 Le jour baisse, plus de bruit.
 Vous dormirez bien, j'espère,
 Bonsoir, bonne nuit !*

D'après TOURNIER.

QUESTIONNAIRE. — 1. A quel moment de la journée se rapporte cette poésie ? 2. Que dit-on des étoiles ? de la lune ? des montagnes ? de la plaine ? — 3. Pendant la nuit, qu'aperçoit-on au-dessus du village ? 4. Quel danger menace alors les petits oiseaux ? 5. Pourquoi le laboureur a-t-il besoin de repos ? 6. A qui devez-vous souhaiter le bonsoir ?

109. — LA BONNE VACHE.

abattoir : lieu où le boucher
 tue les animaux.
dure : pénible.

paissait : mangeait de l'herbe.
ressources : argent.
unique : seul.

1. Frédéric Lambert était un honnête ouvrier. La maladie l'avait retenu au lit pendant plusieurs mois, et il sortait de convalescence.

2. L'année avait été bien dure * pour sa petite famille. Aussi, le pauvre homme, à bout de ressources *, se voyait obligé de vendre son unique * vache.

3. Un matin, comme il s'apprêtait à partir pour aller travailler sur une ferme éloignée, il dit à sa femme : — Je dois t'annoncer que le boucher viendra chercher Blanchette aujourd'hui.

4. "C'est regrettable ; mais, que veux-tu ? je ne vois pas d'autre moyen de payer nos dettes. Nous achèterons une autre vache plus tard, quand nous aurons de l'argent.

5. Frédéric Lambert sortit après avoir jeté un coup d'œil sur sa femme silencieuse et triste. Evidemment, cette nouvelle lui faisait beaucoup de peine.

* * *

6. Vers neuf heures, le boucher entra.

— La vache est dans l'étable, lui dit madame Lambert, emmenez-la.

Les trois enfants, Julie, Vincent et Yvonne, âgés de 6 ans, 5 ans et 3 ans avaient entendu leur mère. Ils ignoraient la vente de Blanchette qu'ils aimaient beaucoup.

7. Quand ils la virent s'éloigner, Julie dit à sa mère.

— Ramènera-t-on notre vache ?

— Non, vous ne la verrez plus.

— Pourquoi donc, maman ? s'écria Vincent d'un air peiné.

— Cet homme est un boucher ; il va la tuer.

8. Les enfants n'y comprenaient rien. Comment ! tuer Blanchette ! Quel mal avait fait cette bonne bête qui jamais de sa vie ne donna un coup de corne ?

Après un moment de réflexion, Julie soupira :
— Oh ! que les bouchers sont méchants.
La vache s'éloignait sur la route.

* * *

9. Tout à coup les deux fillettes et leur frère sortirent de la maison et se mirent à crier de toutes leurs forces : — Blanchette ! qué ! vache, qué ! Blanchette ! qué ! vache, qué !

10. C'est ainsi que leur mère appelait Blanchette pour lui dire de s'approcher quand elle paissait * à l'autre bout du pré.



11. La vache se détournait à l'appel des enfants ; elle essayait de s'arrêter un instant pour les regarder une dernière fois, et relevant lentement la tête, elle répétait : Meuh ! meuh !

12. Ces cris voulaient dire aux enfants : — Adieu,

mes petits amis à qui je donnais du lait; on va me tuer.

Et tous les trois criaient de nouveau :—Blanchette! qué! vache, qué!

La bonne vache entraînée de force disparut au détour du chemin.

* * *

13. Ce jour-là, Julie, Vincent et Yvonne ne jouèrent point; ils étaient rêveurs. Madame Lambert elle-même ne parlait pas. Elle se disait: Maintenant que je n'ai plus le lait de Blanchette, comment vais-je faire pour nourrir ma famille?

14. Après dîner, les enfants demandèrent la permission d'aller chez le boucher pour voir la bonne vache une dernière fois. Leur mère refusa.

15. Quelques heures après, Blanchette arrivait, courant et beuglant devant la maison. Un bout de corde pendait à ses cornes luisantes; elle s'était échappée au moment où on la conduisait à l'abattoir*.

16. Les beuglements de la pauvre bête imploraient la pitié, comme si elle eût dit: Sauvez-moi! sauvez-moi! le boucher veut me tuer.

Julie, Vincent, Yvonne sortirent aussitôt, et Madame Lambert regarda tristement par la fenêtre.

* * *

17. Le boucher ne tarda pas à paraître. Il trouva Blanchette au milieu des enfants qui la caressaient.

L'animal, redevenu paisible, passait sa grosse langue sur leurs petites mains.

18. En voyant l'homme s'approcher, Vincent saisit la corde de la vache pour la retenir; Julie prit un bâton et se plaça devant Blanchette comme pour la protéger.

19. Les yeux pleins de colère et le geste menaçant, elle s'écriait : — Laissez-nous notre vache, vilain boucher, laissez-nous notre vache.

Madame Michaud, la voisine, sortit pour se renseigner.

20. Le boucher lui expliqua que Monsieur Lambert lui devait cinquante piastres. Ne pouvant payer cette dette, il lui avait vendu sa vache pour soixante-cinq piastres.

21. Attendez un instant, ajouta Mme Michaud; ces pauvres gens ont besoin de leur vache.

Ayant dit ces paroles, elle se présenta chez Madame Lambert.

* * *

22. — Eh bien ! voisine, vous vendez votre vache ?

— Ma bonne dame, il le faut bien pour payer nos dettes.

23. — Mais cela peut s'arranger autrement. Vous viendrez m'aider comme l'an dernier et je vais vous avancer les cinquante piastres que vous devez au boucher. Vous pouvez envoyer Blanchette dans les champs avec mes vaches; une de plus dans le troupeau, on ne s'en aperçoit guère.

24. — Oh ! Madame Michaud, que vous êtes charitable. Merci !

— Allons ! dit la brave femme au boucher, venez me trouver demain et nous réglerons ce compte-là ensemble.

25. — J'aime mieux ça, répliqua l'homme. J'aurais trop de peine à priver ces enfants de leur vache. Ils sentent combien elle leur est utile. — Et le boucher s'éloigna.

26. Julie, les bras tendus, courut embrasser leur généreuse bienfaitrice. Elle lui dit avec une voix tremblante d'émotion : — Merci ! Madame Michaud, vous, au moins, vous aimez les enfants et vous ne voulez pas qu'on tue les bonnes bêtes comme Blanchette.

QUESTIONNAIRE. — 1. Pourquoi Lambert n'avait-il plus d'argent ? 2. Que fit-il pour payer ses dettes ? — 3. A qui le départ de Blanchette causa-t-il de la peine ? — 4. Que firent les enfants pour faire revenir la vache ? 5. Que semblait dire l'animal en beuglant ? — 6. Pourquoi les enfants étaient-ils tristes ? 7. Parlez du retour de Blanchette. — 8. Que firent les enfants pour garder la vache ? 9. Comment une bonne voisine arrangea-t-elle cette affaire ?

110. — LA LEÇON.

error : se promener, s'égarer.
évident : incontestable.

en sûreté : hors de danger.
tâcher : essayer.

1. Arthur se mit à lire sa fable, et, de ma place, je le vis remuer les lèvres.

Il était évident * qu'il travaillait et qu'il s'appliquait, mais cette application ne dura pas longtemps.

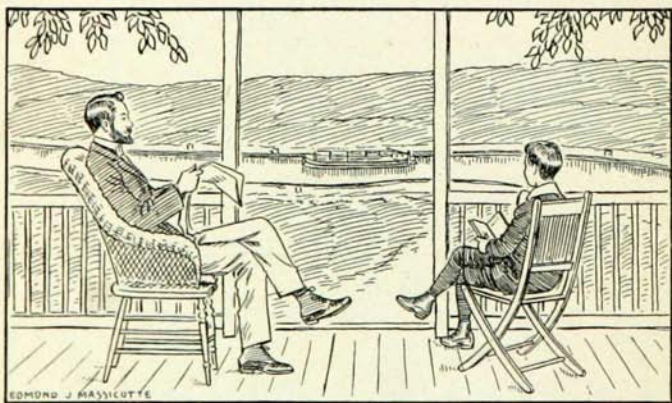
2. Bientôt il leva les yeux de dessus son livre et ses lèvres remuèrent moins vite; puis, tout à coup, elles s'arrêtèrent complètement.

Il ne lisait plus, il ne répétait plus. Ses yeux qui erraient * çà et là rencontrèrent les miens.

3. De la main, je lui fis signe pour l'engager à revenir à sa leçon. Il me sourit doucement comme pour me remercier de mon avertissement, et ses yeux se fixèrent de nouveau sur son livre.

4. Un instant après, l'enfant releva la tête et regarda longuement un bateau qui descendait le canal. J'attirai son attention et je lui montrai son livre.

* * *



5. Arthur se remit à lire d'un air confus. Malheureusement, un martin-pêcheur, rapide comme une flèche, traversa le canal, laissant derrière lui un rayon bleu. Arthur le suivit des yeux, puis il me regarda quand l'oiseau eut disparu.

6. Alors, m'adressant la parole :

— Je ne peux pas, dit-il, et cependant, je voudrais bien.

Je m'approchai : — Cette fable n'est pourtant pas difficile, lui dis-je.

— Oh ! si, bien difficile, au contraire.

— Elle m'a paru très facile et il me semble que je l'ai retenue en écoutant votre maman la lire.

7. Il se mit à sourire d'un air de doute.

— Voulez-vous que je la dise ?

— Pourquoi ? puisque c'est impossible.

— Mais non, ce n'est pas impossible. Voulez-vous que j'essaye ? Prenez le livre.

Il prit le livre et je commençai à réciter.

* * *

8. Il n'eut à me reprendre que trois ou quatre fois.

— Comment, vous la savez ! s'écria-t-il ?

— Pas très bien, mais maintenant, je crois que je la dirais sans faute.

— Comment avez-vous fait pour l'apprendre ?

9. Comment j'avais fait ? Je ne savais pas trop, car je n'avais pas réfléchi à cela. Cependant, je tâchai * de lui expliquer ce qu'il me demandait, en m'en rendant compte moi-même.

10. — De quoi s'agit-il dans cette fable ? dis-je. On parle de moutons. Je commence donc à penser à des moutons. Ensuite, je pense à ce qu'ils font : "Des moutons étaient en sûreté * dans leur parc." Je vois des moutons couchés et dormant dans leur parc, puis-

qu'ils sont en sûreté; et les ayant vus, je ne les oublie plus.

11. — Bon, dit-il, je les vois aussi. J'en vois des blancs et des noirs; je vois des brebis et des agneaux. Je vois même leur parc.

— Alors, vous ne l'oublierez plus.

— Oh! non.

— Ordinairement, qui est-ce qui garde les moutons?

— Des chiens.

12. — Quand ils n'ont pas besoin de garder les moutons, parce que ceux-ci sont en sûreté, que font les chiens ?

— Ils n'ont rien à faire.

— Alors; ils peuvent dormir. Nous disons donc : “les chiens dormaient.”

— C'est cela; c'est bien facile.

— N'est-ce pas que c'est très facile ?

* * *

13. “Maintenant, pensons à autre chose. Avec les chiens, qui est-ce qui garde les moutons ?

— Un berger.

— Si les moutons sont en sûreté, le berger lui aussi n'a rien à faire; à quoi peut-il employer son temps ?

— A jouer de la flûte.

— Le voyez-vous ?

— Oui.

— Où est-il ?

— A l'ombre d'un grand ormeau.

— Il est seul ?

— Non, il est avec d'autres bergers voisins.

14. — Alors, si vous voyez les moutons, le parc, les chiens et le berger, est-ce que vous ne pouvez pas répéter sans faute le commencement de votre fable ?

— Il me semble.

— Essayez.

— Des moutons étaient en sûreté dans leur parc. Les chiens dormaient ; le berger, à l'ombre d'un grand ormeau, jouait de la flûte avec d'autres bergers voisins.

15. Arthur, frappant ses mains l'une contre l'autre, s'écria :

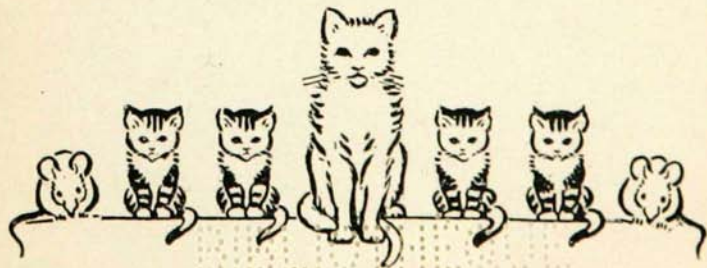
— Mais, je sais ! je n'ai pas fait de faute.

— Voulez-vous apprendre le reste de la fable de la même manière ?

— Oui ; avec vous, je suis sûr que je vais l'apprendre. Ah ! comme maman sera contente.

D'après H. MALO.

QUESTIONNAIRE. — 1. Que faisait Arthur ? 2. Comment fut-il tiré de sa première distraction ? 3. Par quoi fut-il de nouveau distrait ? — 4. Quel oiseau attira son attention ? 5. De quoi se plaignit-il ? — 6. Quelle surprise éprouva-t-il ? 7. Dans cette fable, qu'est-il dit des moutons ? des chiens ? — 8. Que dit-on du berger ? 9. Récitez le commencement de la fable. 10. Que pensez-vous d'Arthur ? 11. Trouvez, dans ce livre, la fable dont il s'agit.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

BNQ



C 000 156 580

156580